

Zur  
von der Schulenburgischen  
Bibliothek



BEETZENDORF

gehörig.

N<sup>o</sup> 2243

PRÉCIS  
DE LA CONDUITE

DE  
MADAME DE GENLIS  
DEPUIS LA RÉVOLUTION.

---

SUIVI D'UNE LETTRE  
à Mr. DE CHARTRES  
& de réflexions sur la critique.

---

On ne triomphe de la calomnie qu'en la dédaignant.  
*Lettres de Madame de Maintenon.*

---

Une noble fierté n'admet point de contrainte  
Tel qu'il est un grand cœur doit se montrer  
sans crainte.

NADAL.

---

à Hambourg 1796  
chez B. G. Hoffmann.



DE LA CONDUITE

MARQUE DE COMMERCE

REVOLUTION



L62,



---

*Avertissement de l'Auteur.*

Je livre à l'impression ce petit ouvrage le 12 Mars 1796. il y a plus de quatre mois qu'il est fait, je l'ai même lu dans ce tems à trois personnes, mais sa publication a été retardée parceque j'aurois desiré le faire imprimer sous mes yeux, dans la solitude même où je suis, afin de veiller soigneusement à l'exacte correction des épreuves, mais je n'ai pu avoir les presses sur lesquelles je comptois & il a fallu renoncer à ce projet. Comme *auteur* je ne mets aucune espèce de prétention à cet ouvrage; j'avourai que forcée de réfuter les plus odieuses calomnies; j'ai écrit avec plus d'humeur que d'amour



propre; d'ailleurs lorsqu'on est obligé de faire sa propre apologie le style le plus dépourvu d'ornemens est certainement le plus convenable. Mais je désire vivement que cet écrit soit correctement imprimé afin que rien ne puisse altérer la scrupuleuse exactitude des faits qu'il contient. Ceux qui aiment l'impartialité, la franchise & la vérité, trouveront j'ose le croire, quelque intérêt dans cette brochure, leur estime me dédomagera des injustices causées par la haine & par l'esprit de parti.

---

Pré-

---

PRÉCIS DE LA CONDUITE  
DE MADAME DE GENLIS  
*depuis la Révolution.*

---

Après avoir consacré vingt cinq ans à l'éducation successive de mes enfans & de mes élèves, après avoir rempli dans toute leur étendue les devoirs de mère & d'institutrice devenue inutile aux autres, il m'est enfin permis de vivre selon mon goût & de renoncer sans retour non seulement au grand monde, mais à toute société; ma constante passion pour l'étude m'a toujours fait aimer ou désirer la retraite, & sans ce penchant si sincère en moi, mes malheurs

A 3

m'en

m'en feroient un devoir de bienfiance. Je n'attache aucun prix à l'opinion de ceux qui me jugent sur des libelles anonymes, au lieu de me juger sur des faits, sur des travaux si longs, & sur des ouvrages peut être fort médiocres; mais qui du moins montrent quelques connoissances & de bons principes. Ma conscience & l'examen de l'emploi de ma vie me donnent la douce certitude, que l'on ne peut que me calomnier & qu'il est impossible de me *noircir*. Personne ne croira qu'une femme qui a toujours constamment cultivé les arts & les talens, qui n'a jamais sollicité une grace de la cour, jamais paru chez un ministre, qu'on a toujours accusée d'être sauvage, qui enfin s'est enfermée à trente ans dans un couvent cloîtré \*) pour y  
ache-

---

\*) Quoique ce couvent fut cloîtré, les hommes pouvoient y entrer, & y rester jusqu'à neuf heures du soir parcequ'une Princesse du sang y logeoit, & c'étoit un des droits qu'on accordoit aux princesses, mais nous étions sous le grille

achever l'éducation de ses filles & y commencer celle d'enfans encore au berceau, qui, de ce moment renonçant entièrement à la cour, à la société, a passé treize ans à donner des leçons & à composer vingt deux volumes, on ne croira pas, dis-je, qu'une telle personne ait été une intrigante. Je ne m'abaisse donc point à présenter une *Justification*, je n'en ay nul besoin, & s'il étoit vrai qu'elle me fut nécessaire je n'éprouverois aucun désir de la donner; car il y a des injustices si révoltantes qu'elles ne peuvent inspirer que le dédain & l'on est sans effort insensible à la calomnie, lorsqu'on est dépourvu de toute ambition & qu'on n'a d'autre projet que celui de s'ensévelir à jamais dans une profonde soli-

A 4

tude.

---

grille, & cette porte grillée n'étoit jamais ouverte que par deux religieuses, & à neuf heures tous les hommes étant sortis, (même les domestiques) les religieuses fermoient les grilles & en emportoient les clefs qu'elles seules pouvoient avoir. De sorte que pendant ces 13 années je n'ai pu ni donner à souper, ni aller souper dehors une seule fois.

tude. Je n'ai qu'un seul but en écrivant ce *Précis de ma conduite*, celui de satisfaire deux amies qui l'ont désiré, & de faire connoître ma situation, mes sentimens & mes résolutions à quelques personnes qui me sont chères, que j'ai laissé dans ma patrie & avec les quelles je n'ai aucune correspondance depuis plusieurs années. D'ailleurs cette démarche est en quelque sorte pour moi une espèce de devoir; tant que j'ai été persécutée je me suis tu; chercher à me justifier alors eut paru mendier un azile, & je n'opposai à tout d'ineptes mensonges que le dédain & le silence. Mais aujourd'hui, que je suis paisible & certaine de l'être toujours dans ce pays, je dois aux amis généreux que m'a fait l'infortune, je dois au gouvernement hospitalier qui me protège, de repousser d'odieuses inculpations; ainsi indépendamment de tout autre motif, la reconnaissance m'oblige à prouver, que je ne suis pas indigne de l'estime & de la bienveillance que l'on me témoigne. Je fais que des détails qui me sont personnels ne peuvent  
avoir

avoir d'intérêt pour le public, dumoins ces détails ne feront pas longs; je supprimerai toute réflexion & je me contenterai de rapporter avec simplicité & briéveté des faits incontestables.

Ce seroit une injustice de ranger dans la classe des intrigans tous ceux qui s'engagent dans les affaires publiques, quoiqu'ils n'en soient pas directement chargés, l'amour du bien public & le desir de servir ses amis peuvent aussi bien que l'ambition, ou la cupidité diriger à cet égard; j'ai connu des gens vertueux & des femmes estimables qui avoient le goût des affaires, & je les approuvois de s'en mêler parcequ'ils étoient guidés par des motifs purs & qu'ils avoient le caractère & les talens qui doivent dans ce genre procurer le succès. Pour réussir dans les affaires il faut nécessairement sinon de la fausseté, dumoins une forte de souplesse, il faut savoir non-seulement ménager, mais gagner tous ceux qui peuvent être utiles, il faut de la prudence, & au moins *un peu de dissimulation*

il faut par dessus tout une inconcevable activité physique. Je n'ai aucune prudence, il m'est impossible de dissimuler, je ne puis me résoudre à quitter ma chambre, & jamais personne ne m'a parlé un quart d'heure d'affaires, de quelque genre qu'elles fussent, sans s'apercevoir que j'écoutois sans comprendre c'est-à-dire avec la plus extrême distraction. Il y a dans ce caractère des inconvéniens & une sorte de frivolité très ridicule à mon âge, mais je me suis trop occupée des autres pour avoir eu le tems de réfléchir & de travailler sur moi-même; j'ai su corriger les défauts de mes élèves & j'ai gardé tous les miens. Du moins ces défauts mêmes auroient ils dû me mettre à l'abri des étranges calomnies qui me poursuivent depuis cinq ans!

De ma vie je ne me suis mêlée d'affaires; mon dégoût pour tout ce qui peut y ressembler & par conséquent mon incapacité sur ce point étoient si reconnus, que jamais mes amis les plus intimes ne m'ont consulté sur leurs projets dans ce genre! ils me confioient

fioient leurs sentimens & les secrets de leur  
 intérieur ; mais je n'avois qu'une connois-  
 sance très vague & très confuse de leurs espé-  
 rances d'ambition & de fortune. J'ai tou-  
 jours joint à cette espèce d'insouciance le  
 goût d'une vie retirée, sédentaire & paisible  
 & une extrême aversion pour tout ce qui  
 peut troubler cette tranquillité d'esprit, si  
 nécessaire à ceux qui cultivent les lettres  
 avec une véritable passion. D'après ce  
 caractère je pouvois aimer une révolution  
 dans le gouvernement si je la jugeois né-  
 cessaire au bonheur de la nation, mais je  
 devois craindre les mouvemens qui en sont  
 inséparables. Aussi dès la convocation des  
 Etats généraux, prévoyant que le despotis-  
 me de la cour, le désordre des finances, le  
 mécontentement général produiroient  
 beaucoup de troubles je désirai m'éloigner,  
 & je déclarai publiquement que j'irois à Nice  
 avec mes élèves. Leurs parens y consen-  
 toient, & il fut convenu que nous parti-  
 rions au mois de septembre. Malheureu-  
 sement je l'avois annoncé, & l'on cen-  
 sura

sura tellement ce projet dans les papiers publics, il parut porter une telle atteinte à la fragile & funeste popularité de la maison d'Orleans, qu'il fallut y renoncer du moins pour le moment. Sans doute ayant élevé ces jeunes princes sans aucune espèce d'intérêt pécuniaire, n'ayant jamais voulu recevoir d'appointemens pour leur éducation, possédant par un héritage une très grande fortune depuis deux ans, j'aurois été parfaitement indépendante si je l'eusse voulu, mais j'aimois ces enfans comme s'ils eussent été les miens, je ne pus me résoudre à les quitter, l'aîné devoit passer encore près de deux ans avec moi, m'en séparer avant ce tems c'étoit presque sacrifier son éducation & les travaux de tant d'années; je restai! . . . . . Ce fut un véritable sacrifice, je leur en ay fait depuis de plus grands encore!

Cependant j'obtins la promesse qu'on nous laisseroit faire un voyage en Angleterre aussitôt que la constitution seroit finie, on croyoit alors que ce travail seroit  
terminé

terminé sous peu de mois, il fut beaucoup plus long. Malgré mes vives instances & le désir ardent que je conservois constamment de quitter la France, l'époque de mon départ se reculoit toujours sous divers prétextes, mais enfin on me promit positivement que nous partirions dans le cours de l'automne de 1790: en conséquence je fis tous mes préparatifs je me croyois à la surveillance de notre départ, lorsqu'un soir Mr. de Valence vint chez moi pour me dire qu'il savoit à n'en pouvoir douter, que Mr. d'Orléans partoît dans la nuit pour l'Angleterre. Il lui fut impossible de me persuader une chose aussi inattendue & aussi étrange; mais rien n'étoit plus vrai, Mr. d'Orléans partit à cinq heures du matin! on me remit un billet de lui dans le quel il me disoit qu'i reviendrait *au bout d'un mois!* . . . . .

Ce voyage étoit inconcevable de toutes manières, & ne permettoit plus à mes élèves de sortir de France, le peuple déjà mécontent du départ de leur père avoit l'œil sur

sur eux & les auroit certainement arrêtés si l'on eut voulu les enmener. Dant tout ceci je n'étois surprise que du procédé de Mr. d'Orléans qui manquoit à ses promesses formelles, & d'ailleurs je ne m'étonnois pas qu'il m'eut fait un mystère de ses projets personnels, car depuis la mort de son père je n'avois plus la moindre part à sa confiance. Les lettres que j'ai conservées de lui depuis cette époque le prouvent incontestablement, & c'est un fait très connu de ceux qui ont vécu avec lui que dans aucun tems il ne m'a consulté sur ses affaires, & que depuis la révolution il a sinon suivi, du moins n'a demandé des conseils qu'à Mr. de la Clos & n'a eu de confiance qu'en lui. C'est encore un fait, que je ne connoissois aucune des personnes qu'il s'étoit particulièrement attachées depuis la révolution, je n'ai de ma vie rencontré Mr. de la Clos & Mr. Shée, je n'ai jamais eu la moindre relation avec eux & je ne les connois même pas de vue. J'étois si peu au fait des affaires de Mr. d'Orléans que lors-  
que

que ses cahiers à ses commettans parurent, plusieurs personnes les avoient lus imprimés avant que je fusse qu'ils existassent \*) les cahiers firent beaucoup de bruit & eurent un très grand succès, ils donnoient le premier exemple de sacrifice très généreux & ils servirent de modèle à tous ceux qui ont obtenu depuis l'applaudissement public. Si j'avois eu quelque part à cet ouvrage, d'après un tel succès je n'aurois eu nul intérêt à le nier & de soutenir qu'on ne me les avoit même pas communiqués avant l'impression, ce mensonge eut été absurde & absolument inconcevable & il est très certain, que j'ai déclaré hautement dès le 1er. moment que je ne les connoissois pas, & c'est un fait que j'ai confi-

---

\*) Entr'autres Madame de Boufflers la donataire, elle vint à cette époque à Bellechasse, me parla de ces cahiers, je lui répondis, que je ne savois même pas ce que c'étoit, que je n'en avois nulle espèce de connoissance. Comme ce fait lui parut surprenant, je suis persuadée qu'elle se le rappellera.

gné dans un ouvrage que j'ai fait imprimer & qui a paru dans les derniers jours d'août 1791, c'est à dire environ deux mois avant mon départ de France. Cet ouvrage a pour titre: *Journal d'Education*: j'y rends compte de ma conduite relativement à mes élèves jusqu'à cette époque, j'étois alors au milieu des gens avec lesquels j'ai passé ma vie, Mr. d'Orléans existoit, j'écrivois sous ses yeux, & je dis dans cet ouvrage tout ce que je viens de répéter ici: 1. Que je ne me suis jamais mêlée d'affaires. 2. Qu'il ne m'a jamais parlé des siennes que vaguement. 3. Que depuis la révolution il a totalement cessé de m'en parler. 4. Que je ne connois aucun de ses gens d'affaires, pas même de vue. 5. Que je n'ai eu connoissance de ses cahiers imprimés que lorsqu'ils ont été publiés. J'ajoute dans ce même ouvrage que pour être d'une scrupuleuse vérité, je dois dire que depuis la révolution il m'a cependant consulté sur un seul objet; ce fut relativement à la régence dans le tems où l'on parloit de déclarer le roi déchu  
du

du trône après son retour de Varennes. La régence dans ce cas eut été déléguée à Mr. d'Orléans, qui me dit qu'il étoit décidé à ne point l'accepter, & à l'annoncer d'avance; Il me pria de rédiger cette déclaration qu'il vouloit faire mettre dans les papiers publics. J'écrivis sur le champ une demie page qui contenoit cette déclaration d'une manière très formelle, Mr. d'Orléans emporta cet écrit qui fut inséré en effet dans tous les journaux. En contant ce fait dans mon journal tel que je le retrace ici, j'y répète que ce fut l'unique & seule occasion où j'aie été consultée par Mr. d'Orléans & que jamais depuis il ne m'a confié un seul mot de ses affaires. \*)

Mais

---

\*) J'imagine qu'il me chargea de rédiger cette déclaration par ce qu'aparament ses véritables conseils n'approuvoient pas cette démarche que l'ambition ne pouvoit ni suggérer ni trouver prudente. Au reste cette idée n'est qu'une conjecture & je ne la donne que pour telle. J'ai encore rédigé un petit écrit d'une page pour Mr. d'Orléans & qui fut mis dans les journaux,

B

mais

Mais dira t'on que par d'autres moyens & d'autres liaisons j'ai pris part aux affaires publiques? Ce seroit une inculpation toute aussi dénuée de fondement. Depuis la révolution je n'ai pas fait le moindre changement dans ma manière de vivre; toujours consacrée aux mêmes travaux, aux mêmes études, à la même retraite j'ai vécu depuis cette époque comme avant le révolution; passant cinq mois à Paris dans mon couvent, n'en sortant qu'avec mes élèves pour aller voir des cabinets de tableaux, d'histoire naturelle & des manufactures; ne voyant d'habitude chez moi que la famille de mes élèves & la mienne, & seulement depuis huit heures du soir jusqu'à neuf & demie, heure où nos grilles se

fermo-

---

mais ce ne fut point à sa prière; ce fut le lendemain de son départ pour l'Angleterre, Madame d'Orléans qui me demanda de faire l'annonce de cet étrange voyage. J'y consentis & Madame d'Orléans fit mettre ce petit écrit dans tous les papiers publics. Voilà sans exception toute la part que j'ai eu depuis la révolution dans les affaires de la maison d'Orléans.

fermoient, ne voyant du monde que tous les huit jours & uniquement pendant ces cinq mois d'hiver, car j'ai constamment passé le reste de l'année à la campagne avec mes élèves & toujours dans une absolue solitude. Mais je reprends le fil des événemens qui me sont personnels. Mr. d'Orléans resta près d'une année en Angleterre, quelques mois après son retour, je donnai publiquement ma démission de gouvernante de ses enfans, & je partis aussi tôt pour faire le voyage de l'Auvergne & de la Franche Comté, les seules provinces de France que je ne connusse pas. J'éprouvois un chagrin réel en quittant des enfans qui m'étoient si chers & si sincèrement attachés . . . . . J'avois besoin de distractions, j'en cherchai dans un voyage agréable. . . . Mais arrivée au fond de l'Auvergne je reçus des lettres qui m'apprenoient que Melle. d'Orléans étoit dangereusement malade & qu'elle me conjuroit avec les plus vives instances de revenir. Je revins! . . . . L'état où je la trouvai me détermina à reprendre ma place

B 2

auprès

auprès d'elle, mais je n'y consentis que  
sons la condition formelle de quitter Paris  
& la France & d'aller en Angleterre. Nous  
partimes en effet sans nul mystère au mois  
d'Octobre 1791 avec des passeports en  
bonne forme & qui ne prescrivoient aucun  
terme à notre voyage. Mais avant de con-  
tinuer cette narration je dois un moment  
retourner en arrière; N'ayant rendu compte  
que de mes rapports particuliers avec Mr.  
d'Orléans & de ma conduite en général,  
je dois parler de quelques liaisons qu'on  
m'a reproché, en voici le récit fidele; J'ai  
aimé la révolution avec sincérité, sur tout  
pendant les dix huit premiers mois; en dé-  
plorant quelques excès qui dès lors fouillè-  
rent le triomphe du peuple, je pensai que  
la constitution nouvelle quelqu' imparfaite  
qu'elle put être, seroit toujours un bienfait  
inestimable, puis qu'elle détruisoit d'horri-  
bles abus & le despotisme; & en effet si la  
cour eut été de bonne foi, si les premiers  
émigrés plus raisonnables n'eussent par sui-  
sans retour, aussitôt qu'ils entendirent pro-  
noncer

noncer le mot *Liberté*, je crois encore que nous n'aurions eu qu'une seule révolution & qu'elle eut fait le bonheur de la France. Malgré cette manière de penser je désirai vivement conserver quelques amis qui avoient des opinions entièrement opposées aux miennes, mais leur intolérance leur inspira bientôt une haine que je ne partageai jamais, ils rompirent avec moi, ils devinrent mes ennemis! . . . . . Peut être cet écrit tombera t'il entre leurs mains, ah! puisse t'il leur apprendre que nos malheurs communs ont renoué pour moi tous les nœuds qui nous attachoient jadis! s'ils ne partagent pas un sentiment si naturel, je les plains doublement! . . . Combien l'infortune est accablante lorsque loin d'épurer le cœur elle l'aigrit & y perpétue d'injustes ressentimens!

Au commencement de l'année 1790 une personne de ma connoissance me parla avec les plus grands éloges d'un jeune député qui arrivoit du fond des provinces méridionales, & qui me dit on *passioné* pour mes

ouvrages avoit un vif desir de me connoitre. Je pensai que puisqu'il aimoit mes ouvrages il avoit les principes qui donnent le goût des moeurs & le respect pour la religion. On me confirma dans cette idée en m'apprenant qu'il étoit lui même homme de lettres & auteur de deux ouvrages qui avoient concouru pour les prix proposés par l'académie littéraire de Toulouse. Les deux ouvrages imprimés avec son nom quoique publiés depuis deux ans étoient très peu connus à Paris. L'Auteur me les envoya; l'un étoit *l'Eloge de Louis douze Pere du Peuple & Roi de France*. Et avec le panegyrique de ce prince contenoit l'éloge *du gouvernement monarchique & de l'amour des Francois pour leurs Rois*; l'autre ouvrage étoit l'Eloge de feu Mr. le Franc de Pompignan & contenoit en même tems un éloge touchant de la Religion, & la Satyre la mieux fondée *de la Philosophie moderne*. Ces discours étoient mal écrits (l'auteur n'a pas depuis perfectionné son style); mais on y trouvoit de l'esprit, de la raison,

des

des traits ingénieux & une excellente morale. Je consentis enfin à recevoir ce député.... C'étoit l'écécrable Barère!... Cette curieuse anecdote auroit conduit ce monstre à l'échaffaut si je l'eusse rappelée sous le regne de Roberspierre, mais mon silence & l'oubli profond dans lequel étoient tombés ces deux éloges assuroient à l'auteur l'impunité du *délit énorme* d'avoir montré des sentimens humains & religieux dans ces premières productions de sa plume, d'ailleurs très médiocres. Voilà de quelle manière je fis connoissance avec ce Scélérat, il étoit jeune, jouissoit d'une très bonne réputation, joignoit à beaucoup d'esprit, un caractère insinuant, un extérieur agréable, & des manières à la fois nobles, douces & réservées. C'est le seul homme que j'aie vu arriver du fond de sa province avec un ton & des manières qui n'auroient jamais été déplacées dans le grand monde & à la cour. Il avoit très peu d'instruction, mais sa conversation étoit toujours aimable & souvent attachante; il

B 4

montrait

montróit une extrémé sensibilité, un goût passionné pour les arts, les talens & la vie champêtre; ces inclinations douces & tendres réunies à un genre d'esprit très piquant donnoient à son caractère & à sa personne quelque chose d'intéressant & de véritablement original. Voilà ce qu'il me parut être & sans doute ce qu'il étoit alors, la lacheté seule en a fait un homme sanguinaire, au reste ma liaison avec lui (ainsi qu'avec les autres personnes que j'ai connues seulement depuis la révolution) ne fut jamais intime; je ne le recevois qu'une fois par semaine, le dimanche jour où je voyois du monde, je ne lui ai écrit qu'une seule fois dans ma vie pour lui demander quelques détails sur les moeurs des pâtres des Pyrennées. Il me répondit une lettre de trois pages, uniquement sur ce sujet, il m'écrivit depuis une seule lettre sur la fin de mon séjour en Angleterre pour m'engager à revenir. Il ajoutoit dans cette lettres que j'ai conservée, qu'il imaginoit facilement que *les Scènes terribles qui s'étoient passées*

passés à Paris causoient à ma sensibilité une terreur sans doute invincible, qu'il ne me proposoit point de revenir à Paris, mais qu'il m'offroit pour asile son habitation dans les Pyrennées, où je pouvois rester jusqu'à la fin des troubles, que là je vivrois paisible dans la retraite, & au milieu des pères dont j'avois si bien peint les mœurs & les vertus patriarcales &c. \*) Le reste de la lettre ne contenoit que des complimens, elle étoit datée du 1<sup>er</sup> Octobre 1792. Je n'y fis point de réponse, je n'ai jamais eu d'autre correspondance avec lui.

Ma liaison avec Pétion fut du même genre, j'avoue que j'ai eu pour ce dernier une véritable estime jusqu'à l'époque affreuse de la mort du Roi; mais je le voyois moins encore que les autres députés qui venoient chez moi, parcequ'il avoit plus d'occupations. Je ne lui ai jamais écrit

B 5 qu'une

---

a) J'ai fait quelques lettres sur ces pères, qui parurent dans un journal, je les ferai réimprimer dans un volume de *mélanges* qui je compte publier incessamment.

qu'une seule fois, je dirai tout à l'heure à qu'elle occasion. Quand je partis pour l'Angleterre avec Melle d'Orléans & deux autres jeunes personnes que j'ai élevés avec elle, je craignis vivement que notre départ n'excitât une sensation désagréable dans les provinces que nous devions traverser, sur tout n'ayant point d'homme avec moi qui put au besoin haranguer le peuple & les municipalités si l'on nous arrêtoit. Je communiquai cette crainte à Pétion qui m'offrit de me conduire à Londres. Il étoit dans ce tems au plus haut point de sa popularité, j'étois fure qu'avec lui nous serions à l'abri de tout événement fâcheux ainsi j'acceptai son offre avec la plus grande joie. On étoit alors à Paris au moment de s'occuper de l'élection d'un nouveau maire, on savoit d'avance que Pétion seroit élu à l'unanimité; il m'avoua franchement lui même qu'il n'en doutoit pas; mais qu'il étoit bien aise de s'éloigner de Paris dans cette conjoncture afin qu'on ne put l'accuser d'avoir intrigué, ce qui lui cou-

toit

toit d'autant moins, ajouta t'il, qu'il étoit irrévocablement décidé à refuser cette place. Comme j'avois cru démêler dans son caractère de l'irrésolution & une bonhomie & une facilité qui alloient quelque fois jusqu'à la foiblesse, je lui répondis que je pensois qu'on le presseroit si vivement qu'il finiroit par accepter; là dessus il me dit ces propres paroles: *Quelques instances que l'on puisse me faire, si j'accepte je consens que vous me regardiez à jamais comme le plus méprisable de tous les hommes.* Il me répéta vingt fois cette phrase durant notre voyage. Quand j'appris qu'il avoit accepté, je cessai d'estimer son caractère, mais je restai persuadée qu'il avoit l'ame la plus droite, la plus honnête & les principes les plus vertueux. Nous arrivâmes à Calais sans aucun incident remarquable; je conduisis Pétion jusqu'à Londres, il m'y quitta pendant le tems où je changeois de chevaux, je lui fis mes adieux sans descendre de voiture, ne voulant pas m'arrêter à Londres; il y resta huit jours, & au bout de

de ce tems retourna à Paris. Nous ne nous écrivimes point, car mes occupations particulières ne m'ont jamais permis d'entretenir des correspondances & depuis que j'existe, des devoirs indispensables ou la tendresse de mère & d'institutrice ont pu seuls m'engager à écrire des lettres avec suite & exactitude. \*)

Dans les premiers jours du mois d'Octobre 1792 étant encore à Bury dans la province de Suffolk, je vis par les journaux françois qu'un parti féroce & puissant formoit les plus sinistres projets, & vouloit faire juger le Roi & la Reine. Je croyois que Pétion conservoit toujours une grande popularité, je ne doutois point qu'il ne combattit avec force ces horribles desseins, mais j'avois moins de confiance en ses talens

---

\*) Cela est si vrai qu'à Paris cinq ou six ans avant la révolution, j'avois renoncé à toutes les lettres qui m'arrivoient par la poste, auteur & attachée à une maison de Prince, j'en étois tellement accablée & ruinée que j'e pris ce parti, qui, certainement ne devoit pas me faire des partisans.

lens qu'en sa droiture. Il me vint à ce sujet quelques idées qui me parurent bonnes & l'intérêt pressant de la justice & de l'humanité me décida à les lui communiquer. J'écrivis donc pour la première fois à Pétion sur ce jugement du Roi & de la Reine, que tous les papiers publics sembloient annoncer, ma lettre avoit six pages. J'y prouvois qu'indépendamment de l'humanité la seule politique prescrivait aux françois d'être non seulement équitables dans cette occasion, mais généreux; je citois l'exemple des romains qui en renonçant à la royauté, n'avoient ni massacré les Tarquins, ni confisqué leurs biens, ni attenté à leur liberté; je dévelopois tous les avantages d'une conduite équitable, noble & généreuse, & tous les affreux inconvéniens qui résulteroient nécessairement d'une conduite opposée. Quand cette lettre fut écrite je n'osai la confier à la poste, je n'avois aucun moyen particulier de la faire parvenir, j'imaginai de l'envoyer à Messieurs Fox & Shéridan, certains qu'ils en

ap-

approuveroient les sentimens, & qu'étant à Londres ils pouvoient par une occasion l'envoyer sûrement à Paris. Je connoissois à peine ces deux hommes si justement célèbres par leur génie, leurs talens & leurs vertus. Je ne les avois vu alors l'un & l'autre qu'une seule fois dans ma vie, mais sur leur réputation je m'étois déjà adressé à eux pour des choses qui m'étoient purement personnelles & dont je rendrai compte par la suite; ils m'avoient répondu avec la bonté qui les caractérise, de sorte que je n'hésitai point à les charger de ma lettre pour Pétion, je la leur envoyai ouverte, en les priant de la lire, & s'ils l'approuvoient de la cacheter & de la faire partir. Mr. Fox me répondit pas le courier d'ensuite, il me mandoit qu'il étoit *enchanté* de mon *excellente lettre* (ce furent ses expressions \*) & que je pouvois compter que Pétion la recevrait très incessamment. Pétion ne me fit aucune réponse, mais tres peu de  
 tems

---

\*) Il me répondoit en français.

tems après, je vis ma lettre imprimée dans le *Patriote françois*, on en avoit retranché quelques phrases, elle n'étoit point sous la forme de lettre, mon nom & celui de Pétion n'étoient pas prononcés, mais un prétendu correspondant anonyme répétoit d'ailleurs fort exactement tout ce que j'avois écrit, en prétendant qu'il avoit entendu faire tous ces raisonnemens à Londres à un véritable ami de la Liberté : avant d'envoyer cette lettre à Mr. Fox je l'avois montrée à trois ou quatre personnes, de sorte qu'on la reconnut facilement dans le *Patriote françois*, on fut bientôt que cet écrit étoit de moi, on le manda à Paris, ce qui me valut dès lors la haine du parti de Marat & de Robespierre. Il est évident d'après ce fait assurément très incontestable, puisque je cite un témoin existant (Mr. Fox) il est dit-je évident que je pensois alors, (c'est à dire, si peu de tems, avant la mort du Roi) comme j'ai pensé toute ma vie & comme je m'exprime aujourd'hui, ce fait montre aussi & les sentimens & la pusillanimité de Pétion.

Pétion. Il auroit voulu sauver le Roi, mais il n'osoit parler, & n'ayant pas le courage d'exprimer ouvertement ce qu'il approuvoit dans ma lettre il la faisoit imprimer en se cachant. Voilà toutes les relations que j'ai eu avec Pétion. Voici les noms des autres personnes avec les quelles j'étois liée: je voyois souvent l'infortuné Mr. de Beauharnois (l'une des plus intéressantes victimes de Robespierre) mais je l'avois connu longtems avant la révolution, ainsi que Mathieu de Montmorency & Mr. de Girardin. Je recevois encore chez moi, mais très rarement quelques gens de lettres distingués par des ouvrages utiles & estimables. Mrs de Volney, Grouvelle & Millin. Enfin je voyois plusieurs artistes parmi les quels étoit *David*. Je n'ai point à me justifier d'avoir reçu cet homme si deshonoré depuis; alors il se bernoit à être le premier peintre de l'Europe, il n'étoit pas *député* & je le connoissois depuis six ou sept ans, cependant près d'un an avant mon départ de France nous eumes ensemble quelques discou-

discussions qui nous brouillèrent & je cessai totalement de le voir \*) telles ont été toutes mes liaisons nouvelles depuis la révolution je n'en ai point en d'autres; quoiqu'on ait écrit dans plusieurs libelles (Gauthier & d'autres) que j'avois *l'intimité la plus tendre* avec l'abbé Sieyes, que je ne connois même pas de vue & avec lequel je

---

\*) Louis 16. étant encore sur le trône, David fit une esquisse de serment du jeu de paulme, & par une inspiration, non divine, mais infernale, il y représente le château de Versailles frappé de la foudre, je lui demandai raison de cette composition, il répondit que cela signifioit la *destruction du despotisme*. Je lui représentai que cela paroïssoit signifier la *destruction de la famille royale*: nous eumes à ce sujet une querelle très vive; quelques tems après je me mocquai devant lui de la pompe de Voltaire, qui étoit en effet la chose la plus inepte, la plus scandaleuse & la plus complètement ridicule qu'on ait vu à Paris avant *les fêtes de la raison*. David avoit composé le char de triomphe du Cadavre de Voltaire, il trouva mes critiques fort impertinentes & de ce moment cessa de venir chez moi.

je n'ai jamais eu le moindre rapport; que je voyais, en secret Mrs. de Lameth & Mirabeau. Je n'ai de ma vie parlé aux deux premiers ni n'ai eu la plus légère relation avec eux même indirectement. Je relève cette fausseté (ainsi que beaucoup d'autres *mensonge*) & non assurément comme une *accusation*; mais en m'associant ainsi avec les personnes qui par leurs emplois & leurs talens ont joué de grands rôles dans la révolution, on vouloit persuader que je me mélois des affaires & que je passois ma vie à intriguer: quant à Mirabeau, quoique j'eusse pour son inconcevable talent une admiration que l'impartialité ne pouvoit lui refuser, je n'ai jamais voulu le recevoir chez moi; je l'ai rencontré deux fois dans la même maison, il me parut en effet aussi aimable qu'il étoit éloquent; nous ne parlâmes que de littérature, il m'écrivit une seule fois, pour me demander de le recevoir & d'entendre la lecture du plan d'un discours qu'il vouloit faire sur l'adoption. Je lui répondis pour le refuser en lui disant  
franche-

franchement qu'une liaison entre nous four  
 niroit matière à mille calomnies, je ne l'ai  
 pas rencontré depuis & je n'en ai plus en-  
 tendu parler. Il ne me reste plus qu'à  
 rendre compte de mes actions publiques.  
 Comme je l'ai déjà dit j'ai toujours eu le  
 même genre de vie; consacrée à mes élèves  
 depuis l'instant où je me levois jusqu'à huit  
 heures & demie du soir, recevant mes  
 amis (c'est à dire trois ou quatre personnes)  
 à cette époque de la journée pendant une  
 heure & demie, ensuite travaillant seule  
 jusqu'à deux ou trois heures après minuit,  
 & pendant l'hiver donnant à diner tous les  
 dimanches à quelques unes des personnes  
 que j'ai nommées; voilà quelle a été consta-  
 ment ma manière de vivre. J'allois quel-  
 que fois à l'Assemblée Nationale, mais très  
 rarement, & je suis certainement de tou-  
 tes les personnes de la société, celle qu'on  
 y a vu le moins souvent. J'ai été deux fois  
 aux Séances des Jacobins; elles n'étoient  
 assurément pas alors ce qu'elles sont de-  
 venues depuis; mais les orateurs m'en pa-  
 rurent

rurent extrêmement médiocres, & les principes exagérés & dangereux, je n'y retournai plus. La curiosité me fit aller une seule fois à l'une des Séances publiques de *société Fraternelle*, c'étoit un spectacle également original, effrayant & ridicule. Les femmes du peuple y parloient quoiqu'elles ne montassent pas à la tribune, mais elles interrompoient fréquemment les orateurs, & faisoient de longues dissertations sans sortir de leurs places, pour *rappeller* disoient elles *aux vrais principes*. Les discours étoient risibles mais les maximes faisoient frémir. On a dit que j'avois mené Mlle. d'Orléans à cette séance, ce qui est de toute fausseté, je ne l'ai pas même menée aux Jacobins.

L'Ainé de mes élèves Mr. de Chartres se fit recevoir aux Jacobins un an avant mon départ de France, mais ce ne fut nullement par mon conseil, Mr. d'Orléans le voulut & l'y conduisit. C'est un fait que je rapporte dans le Journal d'éducation que j'ai déjà cité. Je l'avois fait recevoir avant  
ce

ce tems d'une fociété bien différente, dont le vertueux duc de Charost étoit en quelque forte le fondateur, *la fociété Philantropique*. Tant que dura cette affociation fi respectable Mr. de Chartres en fuivit affiduellement les féances; Il y retrouvait tous les principes & j'oferei dire tous les exemples qu'on lui donnoit dans l'intérieur de fon éducation. Enfin au commencement & fuccéffivement dans les fix premiers mois de l'année 1790, je fis imprimer quelques discours fur divers fujets, on jugera fi la morale en eft répréhénfible: je les fais rafsembler en un feul volume (car ils n'ont jamais été réunis & reliés) & on les réimprime fans y changer un feul mot, comme on pourra s'en convaincre en les confrontant avec les premières éditions faites à Paris: ils paroîtront inceffamment. On y trouvera les fentimens & les principes que mes ennemis mêmes ont été contraints de louer dans mes autres ouvrages; & je défie la méchanceté la plus ingénieufe d'en pouvoir attaquer les préceptes & la morale.

On a prétendu que j'avois eu des liaisons avec Brissot ce qui est absolument Faux, mais j'ai eu quelques rapports avec lui avant la révolution, voici le fait: Depuis que j'écris, c'est à dire depuis quinze ou seize ans, les sentimens d'humanité répandus dans mes ouvrages ont donné souvent aux infortunés l'idée de s'adresser à moi, d'autant mieux qu'alors ma situation me procurait plusieurs moyens d'être utile & qu'assurément je n'en négligeai jamais un seul. Environ trois ou quatre ans avant la révolution, Brissot qui travailloit à je ne sais quelle gazette fut mis à la bastille, je n'avois jamais entendu parler de lui, j'ignorois même qu'il fut auteur de cinq ou six gros volumes très ignorés alors & très médiocres que j'ai parcourus depuis. Il s'appelloit dans ce tems *Mr. de Varville*, il m'écrivit de la Bastille, sa lettre & son malheur m'intéressèrent, j'engageai Mr. d'Orléans (qui n'étoit alors que duc de Chartres) à faire des démarches pour cet infortuné: Mr. d'Orléans mit à cette affaire

beau-

beaucoup de zèle & d'activité & au bout de quinze jours Briffot recouvra sa liberté. Il vint me voir pour me remercier, & quelques jours après une nouvelle lettre de lui m'apprit qu'il étoit amoureux d'une des femmes de chambre de Melle d'Orléans, nommée Melle Dupont. J'aimois cette jeune personne, & je lui représentai qu'elle feroit une folie d'épouser un homme sans talent (c'étoit mon opinion) & qui n'avoit nulle espèce de fortune, mes conseils ne produisirent aucune impression, & je me chargeai à la prière de Melle Dupont d'écrire à sa mère qui vivoit à Boulogne pour lui demander son consentement au mariage de sa fille, je promettois de solliciter un petit emploi pour Mr. de Varville. Le consentement fut donné, le mariage se fit sur le champ, & Mme de Varville quittant Bellechasse, partit aussitôt avec son mari pour l'Angleterre. Elle y resta jusqu'au moment où Mr. le Duc de Chartres par la mort du Prince son père devint Duc d'Orléans. J'obtins alors un emploi de mille écus avec



un logement à la chancellerie d'Orléans, pour Mr. de Varville. Il revint me voir avec sa femme pour me remercier d'un fort qui surpassoit son attente. Cette visite fut la dernière. Brissot malgré les idées qu'il a développé depuis sur la *parfaite égalité* qui doit régner entre les hommes, n'aimoit pas peut être à ramener sa femme dans une maison, où elle avoit été femme de chambre & où elle avoit mangé à l'office, avec les mêmes domestiques qui s'y trouvoient encore \*) voilà d'ailleurs ce que l'étonnante ingratitude de Brissot envers moi m'a fait imaginer, car depuis ce moment je n'ai jamais reçu de lui ou de sa femme la plus légère preuve de souvenir, & encore moins d'intérêt. Au reste ce n'est point Mme Brissot que j'en accuse, cette

---

\*) Dans toutes les maisons de campagnes des princesses, les femmes de chambre des Princesses mangeoient avec les nôtres: comme tous les préjugés de distinction de rangs, & de naissance sont abolis en France, cette anecdote n'a par elle même rien de choquant ou de désagréable.

cette personne infortunée est aussi intéressante par ses lvertus & son caractère que par ses malheurs.

Voilà le compte le plus exact & le plus scrupuleusement vrai de ma conduite jusqu'à l'époque de mon départ de France, maintenant je vais reprendre le fil interrompu de ma narration.

Comme je l'ai déjà dit, je partis au mois d'Octobre 1791 avec Melle d'Orléans & deux autres jeunes personnes élevées avec elle, nous fumes aux eaux de Bath qui étoient véritablement ordonnées à Melle d'Orléans, nous traversames Londres sans nous y arrêter, notre séjour à Bath fut de trois mois, nous y vécumes dans la plus grande retraite, n'ayant reçu chez nous pendant tout ce tems (sans aucune exception) que le médecin des eaux, le Docteur Fothergill & Lady Londondery: en partant de Bath nous fumes nous établir dans le comté de Suffolk à Bury jolie petite ville célèbre par la salubrité de sa tem-

pérature \*) nous y restâmes neuf mois & sans faire une seule course à Londres, vivant toujours dans la plus profonde solitude & n'ayant eu de liaisons dans cette province qu'avec des personnes également éloignées des affaires & du centre des intrigues par leur situation, leurs caractères & leurs goûts; Mr. Howard, Sir Charles Bunbury, Lady Gage & sa famille. Ce fut de Bury que nous voyageâmes dans plusieurs provinces de l'Angleterre, tout l'été de 1792 fut consacré à ces voyages. Nous revînmes du Derbshire à Bury dans les premiers jours de septembre 1792: j'y reçus une lettre de Mr. d'Orléans datée du 3 Septembre 1792 (date affreuse & remarquable! cette lettre m'apprenoit l'abominable massacre des prisons & en même tems me demandoit positivement de revenir sans délai! Je répondis sur le champ que rien ne me feroit retourner en France dans un tel moment & qu'il me paroïssoit incon-

cevable

---

\*) Ce qui lui a valu le surnom de *Montpellier de l'Angleterre*.

cevable qu'un père tendre (& certainement il l'étoit!) rappellât sa fille à une époque si funeste. Il répondit à cette lettre par de nouvelles instances & je répliquai par de nouvelles représentations. Pendant le tems que dura cette discussion, j'éprouvai à Bury durant l'espace de trois semaines ou d'un mois, des chagrins, des inquiétudes & des persécutions de tous les genres. Des émigrés arrivoient en foule à Bury; ils y apportoient des ressentimens implacables contre la France & contre ceux qui passoient pour avoir aimé la révolution, dans l'injustice du malheur & de la haine, ils sembloient se persuader que ceux qui avoient applaudi à la destruction du despotisme devoient approuver les excès de la révolution & les forfaits du deux Septembre. Je fus accablée de lettres anonymes qui devinrent si menaçantes & dictées par une fureur si extravagante & si envenimée qu'un tel déchaînement finit par m'allarmer. Bientôt ma terreur fut portée au comble par des avis très certains que je reçus dans

ce

ce tems; cependant les intrigues de la méchanceté & de la haine ne purent parvenir à nous faire insulter par le peuple; on échoua totalement à cet égard; on nous connoissoit à Bury, nous y étions universellement aimées, & nous en avons reçu constamment les plus touchans témoignages jusqu'au dernier moment de notre séjour dans cette ville. Je me trouvois dans la situation la plus embarrassante, les personnes que j'aurois pu consulter Mr. Howard & Sir Charles Bunbury étoient absens, ce fut alors que je pris le parti d'écrire à Mr. Fox & Shéridan (que je n'avois rencontré qu'une fois) pour leur exposer mon embarras, mes craintes, & leur demander des conseils. Ils me répondirent de manière à justifier toute la confiance que m'avoit inspiré leur réputation; Mr. Shéridan poussa la bonté jusqu'à venir à Bury\*). Il n'y passa que deux ou trois heures, n'y restant que le tems nécessaire pour me donner

---

\*) Cette ville est à 28 lieues de Londres.

ner les avis qu'il jugea pouvoir m'être utiles, huit jours après cette entrevue Mr. Howard revint, son amitié active & généreuse nous fut de la plus grande utilité; de nouvelles méchancetés avoient ranimé toutes mes terreurs, je me décidai à quitter Bury & à me rendre à Londres pour y attendre les dernières réponses de Mr. d'Orléans. J'avois plusieurs raisons de craindre de traverser *sans escorte* les plaines désertes de Newmarket. Mr. Howard nous fit prendre à cet égard les précautions qui nous parurent nécessaire, & il eut la bonté de faire avec nous une partie du chemin. Arrivée à Londres vers le milieu du mois d'Octobre 1791, j'y revis avec empressement Mr. Shéridan (Mr. Fox étoit absent) je consultai Mr. Shéridan avec la confiance que devoit inspirer à un caractère communicatif & reconnoissant l'extrême obligeance de ses procédés. Je lui confiai mes sujets de plainte contre Mr. d'Orléans, je lui avouai que brouillée avec lui, & voyant qu'il s'engageoit dans le parti de Marat je  
n'avois

n'avois nulle en vie de retourner en France; qu'en même tems je sentoie que je n'avois aucun droit de retenir Melle d'Orléans plus longtems en Angleterre quand son père la rappelloit, mais que je ne pensois pas qu'il fut de mon devoir de la lui ramener, & que s'il persistoit dans la volonté de la faire revenir dans cet affreux moment, je lui manderois de l'envoyer chercher & que je ne la conduirois que jusqu'à Douvres; d'autant mieux que si elle retournoit en France, j'étois irrévocablement décidée à donner sans retour ma démission, ce que j'aimois beaucoup mieux faire au bord de la mer qu'à Paris, enfin j'ajoutois que Melle d'Orléans par son age & le crédit de son père dans le parti persécuteur (je croyois ce prétendu crédit tout puissant) ne risquoit absolument rien, tandis que moi dont on connoissoit l'horreur pour les principes de Marat, je risquerois infiniment. Mr. Shéridan trouva mes craintes mal fondées, il approuva la résolution de donner ma démission; mais il pensa que je

de-

devois moi même remettre aux mains de son père l'enfant qu'il m'avoit conficée; que tout autre parti ne seroit pas digne de moi; cette opinion décida mon sort; je n'essayai point de la combattre, je m'y rendis sur le champ, & je me déterminai à partir le surlendemain. Les méchancetés me poursuivirent à Londres, & j'en éprouvai de tout genre dans les huit jours que j'y passai. Je n'en rapporterai qu'une parcequ'elle fut publique. Tous les soirs à Londres un crieur public annonce la feuille des nouvelles du jour, mais jamais sous aucun prétexte il ne mêle à cette proclamation les noms des particuliers qui peuvent être désignés dans la feuille. Un soir j'entendis ce crieur public prononcer plusieurs fois très distinctement le nom de Mr. de Calonne & le mien. Je fis acheter cette feuille pour la lire; il y avoit sur moi un article aussi faux que détaillé dans, lequel on annonçoit le départ de Mr. de Calonne, en ajoutant qu'il avoit eu beaucoup de conférences particulières avec moi, & qu'en tr'au-  
tres

tres la veille il avoit passé toute la soirée chez moi. Je devinai facilement qu'on avoit fait imprimer ce mensonge afin de me rendre suspecte en France, où l'on fa-voit que je devois retourner incessamment. Mr. Shéridan voulut bien faire insérer le lendemain dans cette feuille la réfutation de cette fable dénuée de tout fondement puisque non seulement je n'ai jamais eu de liaison avec Mr. de Calonne, mais que je ne le connois même pas de vue \*).

Enfin nous partimes de Londres pour retourner en France le 20 Octobre 1792. Il nous arriva une chose si extraordinaire que je ne dois pas la passer sous silence, mais

---

\*) Je n'ai eu avec lui qu'une seule relation que voici: Un peu avant la révolution Mr. de Calonne étant ministre, je lui écrivis pour lui demander une pension pour un homme de lettres très distingué que je ne connoissois que par ses ouvrages, & qui s'étoit adressé à moi pour me prier de solliciter cette grace. Mr. de Calonne me l'accorda; mais depuis nous n'avons pas eu la moindre correspondance & nous ne nous sommes jamais rencontrés.

mais je conterai le fait sans chercher à l'expliquer & sans y ajouter les réflexions que le lecteur impartial pourra facilement faire. Nous partimes à dix heures du matin dans deux voitures l'une à 6 chevaux & l'autre à 4 dans laquelle étoient nos femmes. J'avois deux mois auparavant renvoyé à Paris quatre domestiques, de sorte que nous n'en avions plus qu'un françois, & un autre de louage qui devoit nous conduire jusqu'à Douvres: lorsque nous fumes à un quart de lieue de Londres, le domestique françois qui n'avoit fait la route de Douvres à Londres qu'une fois, crut s'appercevoir que nous n'étions point dans le chemin, & sur son observation je m'en aperçus aussi. Les postillons interrogés répondirent qu'ils avoient voulu éviter une petite montagne & qu'ils reprendroient incessamment la grande route. Au bout de trois quarts d'heure voyant que nous parcourions toujours un pays qui m'étoit tout à fait inconnu je questionnai de nouveau, le laquais de louage & les postillons, ils

D m'assu-

m'affurèrent encore que nous allions retrouver le chemin ordinaire; cependant nous poursuivions avec une extrême vitesse cette route inconnue, & remarquant que les postillons & le laquais de louage ne me répondoient qu'avec une certaine brièveté extraordinaire & paroïssent craindre surtout de s'arrêter, nous commençames à nous regarder avec un étonnement mêlé d'inquiétude, nous renouvelames nos questions & l'on nous répondit pour cette fois qu'il étoit vrai qu'on s'étoit égaré, qu'on avoit voulu nous le cacher jusqu'à ce qu'on eut reconnu un certain chemin de traverse qui conduisoit à *Dartford* (la première poste) mais que nous étions depuis une heure & demie dans cette route & que nous n'avions plus que deux milles\*) à faire pour arriver à *Dartford*. Il nous parut bien étrange que l'on put s'égarer sur le chemin de Londres à Douvres mais la persuasion que nous n'étions plus qu'à  
une

---

\*) Trois milles anglois font une lieue françoise,

une demie lieue de Dartford, dissipa la crainte vague qui nous avoit agité un moment, enfin près d'une heure s'étoit écoulée & voyant que nous n'arrivions point à la poste, l'inquiétude nous saisit tout à coup avec une vivacité qui alla bientôt jusqu'à la terreur, j'eus beaucoup de peine à faire arrêter les postillons devant un village qui se trouvoit à notre gauche, malgré mes cris ils alloient toujours, cependant le domestique françois (car l'autre ne s'en mêla pas) les força de s'arrêter. Alors je fis demander dans ce village à combien nous étions de Dartford, qu'on juge de ma surprise lorsqu'on me répondit que nous en étions à 22 milles c'est à dire à plus de sept lieues! je cachai mes soupçons je pris un guide dans le village & je déclarai que je voulois retourner à Londres puisque je me trouvois moins loin de cette ville que de Dartford. Les postillons firent beaucoup de résistance à cette volonté & même avec une extrême insolence; mais notre domestique françois fortifié du guide les con-

traignit cependant à obéir: comme nous ne revinmes que fort lentement, par la mauvaise volonté des postillons & par la lassitude des chevaux nous arrivâmes à Londres à l'entrée de la nuit; je me fis conduire sur le champ chez Mr. Shéridan qui fut extrêmement surpris de me revoir: je lui contai notre aventure, il pensa comme nous qu'il étoit impossible qu'elle fut l'effet du hazard; il envoya chercher un juge de paix pour interroger les postillons que l'on faisoit attendre sous prétexte de préparer leur compte, ils attendirent, mais le laquais de louage disparut & ne revint pas. Les postillons furent juridiquement interrogés par le juge de paix & en présence de témoins; Ils répondirent avec beaucoup d'embaras & avouèrent tous deux qu'un *Gentleman* inconnu étoit venu le matin chez leur maître, les avoit conduits dans un cabaret & là les avoit engagés à prendre le chemin où nous avons été en leur donnant pour boire à cet effet. On les questionna fort longtems & l'on n'en put tirer

tirer aucun autre aveu. Mr. Shéridan me dit que c'en étoit alléz pour intenter un procès à ces hommes, mais que cela feroit long & couteroit beaucoup d'argent. On renvoya les postillons & nous ne poussâmes pas cette affaire plus loin. Mr. Shéridan voyant l'effroi que m'inspiroit la seule pensée de me remettre en route pour retourner à Douvres, me promit de nous y accompagner, mais il ajouta qu'ayant une affaire indispensable, il ne pouroit partir que dans quelques jours; il nous enmena à *Isleworth* maison de campagne qu'il avoit auprès de Richmond, sur le bord de la Tamise. Mr. Shéridan n'ayant pu terminer son affaire aussi promptement qu'il l'avoit espéré, nous restâmes un mois dans cette retraite hospitalière, que la reconnoissance & l'amitié nous rendoient si agréable! pendant ce tems les papiers publics nous annoncèrent les décrets iniques contre les émigrés, décrets qui ayant un effet rétroactif m'eussent rangé dans cette classe (malgré l'injustice & l'absurdité de m'y com-

prendre) si quelques articles particuliers d'exception, ne m'eussent été applicables car on exceptoit les gens de lettres, les négocians \*) les Instituteurs, & je pouvois sous ces trois rapports réclamer l'exception, d'ailleurs j'avoue que je ne pensois pas que la malveillance put aller jusqu'à qualifier d'*émigration* mon départ de France, je n'avois nulle crainte à cet égard, & je n'en avois pas davantage pour Melle d'Orléans, puisque ces derniers décrets si rigoureux ne comprennoient pas dans la classe des émigrés les jeunes personnes au dessous de l'âge de 16 ans & Melle d'Orléans n'en avoit que 15 \*\*). Cependant Mr. Shéridan ayant terminé ses affaires nous partimes ensemble pour Douvres lui, son fils & un anglois de ses amis nommé Mr. Reed que je

ne

---

\*) Comme *négociant* j'étois chargée de faire un arrangement à Londres pour la vente des vins de la terre de Sillery.

\*\*\*) En effet on fixa d'abord cette époque à 16 ans mais comme je le dirai tout à l'heure, un nouveau décret décida *Emigrés*, les *absens* dont l'âge ne seroit pas au dessous de 14 ans.

ne connoissois que depuis peu de jours. Nous étions à la fin de novembre 1792. Les vents contraires me retinrent cinq jours à Douvres, Mr. Shéridan y passa tout ce tems avec nous. Le vent cessa d'être contraire, mais sa violence étoit telle que l'on n'osoit nous conseiller de nous embarquer, je m'y décidai; Mr. Shéridan nous conduisit jusques dans le paqueboat, ce fut là que je reçus ses adieux avec un serrement de coeur inexprimable... Mr. Shéridan auroit passé la mer avec nous si un devoir indispensable ne l'eut dans cet instant retenu en Angleterre, mais il voulut nous laisser Mr. Reed qui eut la bonté de venir avec nous jusqu'à Paris. Les vents ou pour mieux dire la tempête nous porta sur la rive de France en moins de deux heures (ce qui a peu d'exemples) le triste pressentiment qui m'avoit faisie tout à coup en quittant Mr. Shéridan & l'heureuse Angleterre, ne m'abandonna pas dans le port de Calais! cependant un peuple immense accouru sur le rivage applaudit

D. 4.

avec

avec transport Melle d'Orléans (que l'on proscrivoit à Paris!) ce fut le dernier hommage que les françois rendirent à ce nom malheureux qu'ils aimoient depuis si longtems!

En arrivant à Chantilli (à 10 lieues de Paris) je rencontraï à la poste un courrier de Mr. d'Orléans qui me remit un billet de lui où je trouvai ces mots: "Si "Guépré \*) vous trouve encore en Angle- "terre, Madame, ne passéz point la mer, & "attendez de mes nouvelles pour revenir. "Si ce billet ne vous est remis qu'en Fran- "ce, restez dans le lieu où l'on vous le re- "mettra, & renvoyéz moi Guépré sur le "champ. Il s'est élevé quelques difficul- "tés sur le retour de ma fille, mais elles "ne me paroissent nullement inquiétantes."

Malgré cette dernière phrase, ce billet me parut extrêmement *inquiétant*, nous tinmes conseil, Mr. Reed effrayé pour nous de ce début sinistre, pensoit que nous

ne

---

\*) C'étoit le nom du courier.

ne devions pas hésiter de rester à Chantilli; mais ne pouvant supporter l'incertitude, je me déterminai à continuer ma route & j'arrivai à Paris le soir. Là j'appris que la convention avoit décrété le matin que les jeunes gens des deux sexes sortis de France seroient réputés émigrés à 14 ans au lieu de 16, comme on l'avoit décidé d'abord, de sorte que Melle d'Orléans ayant 15 ans se trouvoit comprise dans ces derniers décrets, auxquels on avoit donné un effet rétroactif en déclarant émigrés tous ceux qui avoient prolongé leur absence au delà du mois d'avril dernier; on me déclara aussi que je revenois trop tard: je vis donc alors que Monsieur d'Orléans m'avoit pressée de revenir, sachant parfaitement que personnellement je serois renvoyée, mais il vouloit que je ramenasse sa fille qui se trouvoit exceptée par le premier décret sur les jeunes gens. Il ne prévoyoit pas que ce décret seroit changé, & lorsqu'il le fut il fit partir en diligence le courier que nous rencontrâmes à Chantilli. Mr. Reed qui



logea à Belle chaste les deux jours que je passai à Paris \*) fut témoin de ma première entrevue avec Mr. d'Orléans. Il m'entendit lui dire *que je lui répétois ce que je lui avois écrit d'Angleterre, que je n'étois revenue que pour remettre entre ses mains Melle d'Orléans, & donner enfin sans retour ma démission.*

Cependant Mr. d'Orléans espéroit encore que la Convention prononceroit le lendemain une exception formelle en faveur de Melle d'Orléans; mais au contraire on décida pour elle, & pour nous que nous étions revenues trop tard, que néanmoins lorsqu'on, s'occueroit *des exceptions* on recevroit nos réclamations & on y auroit égard, mais qu'en attendant *pour obéir à la loi* il falloit sous 48 heures quitter Paris & nous rendre dans un pays étranger. Pendant

---

\*) Car Belle chaste n'étoit plus un couvent, je n'y retrouvai ni religieuses ni grilles. Le Jardin étoit rempli de fourages & les logemens des religieuses & l'église avoient été transformés en gazernes & en magasins de munitions de guerre.

dant qu'en nous traitoit ainsi, on reçut à la Convention la nouvelle de la prise de Namur par Mr. de Valence mon gendre, peu de jours avant on y avoit applaudi des relations qui rendoient compte de la conduite de mes élèves frères de Melle d'Orléans, qui se distinguoient à l'armée par la valeur la plus brillante \*) mon infortuné mari à la suite d'une multitude de travaux utiles, venoit de remplir avec succès & avec son intelligence & sa droiture ordinaires une mission importante . . . . au retour de cette mission il avoit été m'attendre à Calais, nous étions revenus ensemble! absent de Paris depuis deux mois, il ne connoissoit qu'imparfaitement les derniers décrets, & trouva dans l'esprit général de la Convention un changement effra-

---

\*) Ainsi que mon neveu enfant de 15 ans qui fit une action si remarquable que le général Dumouriez le fit capitaine sur le champ de bataille quoiqu'il n'eut pas l'age prescrit pour ce grade, le détail de cette action fut lu & applaudi à la Convention.

effrayant, Hélas! que n'en fut il effrayé davantage, que ne céda-t-il à mes ardentés prières! il voulut rester à son poste, du moins il y défendit jusqu'au dernier moment les droits de la justice & de l'humanité! . . . . . Pétion & Barère vinrent me revoir, je retrouvai dans le premier les sentimens que je lui avois toujours vus, mais je remarquai dans les manières & dans les discours de Barère un changement qui me frappa. Il étoit sombre, distrait & mystérieux. Les gens que je revoyois, l'aspect de Paris, l'air insolent & farouche du peuple, tout me causoit une surprise désagréable, & une sorte de terreur qui m'inspiroit la plus vive impatience de m'éloigner. Je déclarai à Mr. d'Orléans que j'allois partir sans délai, reprendre la route de Calais & retourner en Angleterre. Il me conjura de me charger de conduire Melle d'Orléans hors de France, & en même tems me dit qu'il ne vouloit décidément pas qu'elle fut en Angleterre & qu'il l'enverroit à Tournay dans la Belgique, qui n'étoit

n'étoit pas encore réunie à la France. Personne, pas même une femme de chambre ne devoit & ne pouvoit dans la crainte de l'émigration suivre Melle d'Orléans; on pensoit qu'elle seroit rappelée au bout de quinze jours ou de trois semaines, Mr. d'Orléans n'en doutoit pas, il me représenta qu'au bout de ce tems je pouvois me rendre à Ostende, & passer en Angleterre si je n'étois pas rappelée moi même, enfin il me donna sa parole d'honneur que si Melle d'Orléans n'étoit pas rappelée au bout d'un mois, j'aurois toujours la liberté de la quitter, parce qu'il alloit sur le champ écrire à Bruxelles pour que l'on cherchât une personne qui put me remplacer à cette époque. Ne pouvant me résoudre à laisser partir seule Melle d'Orléans exilée à quinze ans de son pays, je consentis à la conduire à Tournay aux conditions qu'on vient de lire, & en répétant bien que je ne reprenois point ma démission, que je l'accompagnerois comme son amie & non comme sa gouvernante & que je ne resterois

avec

avec elle qu'un mois tout au plus. Tout ceci se passa en présence de plusieurs personnes & entr'autres devant cet Anglois dont j'ai déjà parlé, Mr. Reed que je laissai à Paris, qui en partit trois semaines après moi, qui ensuite retourna en Angleterre & auquel je n'ai écrit depuis qu'une fois, mais qui a certainement trop de franchise & d'honêteté pour ne pas rendre témoignage de la parfaite vérité de tous ces détails.

Le lendemain de mon arrivée j'eus un violent accès de fièvre qui me dura 48 heures, mais il fallut aller dans cet état à la section & à l'hotel de ville chercher des passeports, ceux qu'on nous donna exprimoient que nous ne partions que pour nous conformer à la loi, & d'ailleurs faisoient l'éloge de notre *Civisme*, nous quittames Paris le lendemain, nous arrivâmes à Tournay dans les premiers jours de Décembre de cette même année 1792. Trois semaines après j'eus le bonheur de marier ma fille d'adoption, l'angélique Paméla

mêla à Lord Edward Fitzgérald; au milieu de tant d'infortunes & d'injustices le ciel voulut récompenser par cet heureux événement, la meilleure action de ma vie, celle d'avoir protégé l'innocence sans appui, d'avoir élevé, adopté l'enfant incomparable que la providence jettoit dans mes bras, enfin d'avoir développé son esprit, sa raison & les vertus qui la rendent aujourd'hui le modèle des épouses & des mères de son age. Je desirois passionément pouvoir partir avec elle pour l'Angleterre; pendant les dix jours qui précédèrent son mariage, j'envoyai à Paris trois couriers pour demander instamment la personne qui devoit me remplacer auprès de Melle d'Orléans, mais toutes ces prières furent inutiles, on répondit que cette personne ne pouroit venir que dans le cours du mois de Janvier. Lady Edward Fitzgérald partit pour son pays deux jours après son mariage, le dernier jour de Décembre 1792, & je restai, ne pouvant me décider à abandonner Melle d'Orléans tant qu'elle n'auroit  
per-

personne pour me suppléer. Environ un mois après le départ de Lady Fitzgerald nous apprimes l'horrible catastrophe qui termina la vie de l'infortuné Louis 16, je déplorai du fond de l'ame cet affreux événement & pour plus d'une raison! . . . Je reçus à cette occasion une lettre de Mr. de Sillery (je la conserve précieusement) elle commence ainsi: "Je vous envoie mon opinion imprimée, vous verrez qu'en opinion pour la réclusion jusqu'à la paix je dis franchement & qu'il ne mérite point la mort, & que nous n'avons point le droit de le juger &c. J'ai suivi les mouvemens de ma conscience, sachant très bien que cette opinion énoncée si nettement est l'arrêt de ma mort.

En réponse à cette lettre je lui écrivis par une occasion sûre, pour le conjurer de se retirer & de quitter la France: (Je le lui demandois vainement depuis six mois!) Il me répondit ou pour mieux dire me répéta *qu'il ne déserteroit jamais*, il ajouta que d'ailleurs tout ce qu'il voyoit le détachoit

choit

choit absolument de la vie; ce sentiment n'étoit que trop sincère, car en effet il n'a pris nul soin de conserver une existence que les malheurs de son pays lui rendoient odieuse, il pouvoit fuir alors & il resta; à la première attaque du tyran et avant d'être arrêté il pouvoit facilement se cacher, au lieu de cela il fut lui même se rendre en prison! . . . . . c'est ainsi qu'a péri un homme rempli de courage, de bonté, d'esprit & de talens; un homme couvert de glorieuses blessures & qui avoit servi dans la marine & dans toute la guerre de l'Inde avec la plus brillante valeur \*). Ses utiles travaux à l'assemblée constituante & à la Convention ont fait un honneur égal à ses lumières, à son humanité. . . . .

Le

---

\*) Il avoit reçu à 20 ans pour une action d'éclat la croix de St. Louis, chose dont on a vu très peu d'exemples.

E

Le jour de la mort du Roi, il m'écrivit aussi de songer à moi, de quitter la Belgique & d'aller en Irlande ou en Suisse. Melle d'Orléans eut une maladie très sérieuse dans ce tems; jamais mes soins ne lui avoient été plus nécessaires, ma nièce & moi nous fumes ses seules gardes, & nous la veillames alternativement pendant dix nuits. Sa convalescence ne fut qu'un état de langueur aussi inquiétant que la maladie même; au bout d'un mois elle eut une rechute, je ne pouvois songer à m'éloigner d'elle dans une semblable situation; la guerre avec les Anglois se déclara, je renonçai à l'espoir d'aller en Angleterre, car j'étois décidée à ne point habiter un pays en guerre avec le mien. La Belgique fut réunie à la France, non assurément de bon gré de la part des Belges qui détestoient alors les François; cette haine n'étoit que trop motivée par les impiétés, les pillages & les excès en tout genre, que les commissaires François & les volontaires ont en général commis dans ces malheureuses provin-

vin-

vinces. \*) J'ai vu ce tableau de près il m'a fait horreur; on craignoit à chaque instant un soulèvement général, il faut avouer qu'il auroit eu lieu sans la proclamation du général Dumouriez qui certainement a prévenu un massacre universel de tous les François dans la Belgique. Il n'y eut que quelques révoltes particulières, celle qui éclata à Tournay fut très effrayante; Melle d'Orléans vit tuer deux hommes sous sa fenêtre, nous eumes pendant quatre heures les plus vives inquiétudes; cependant nous étions aimées dans cette ville, & je ne crois pas que personnellement nous eussions rien à craindre. Ce fut environ trois semaines avant cette émeute que la convention rendit le décret qui exiloit de la France toutes les personnes de la famille

E 2

de

---

\*) Cependant je n'ignore pas que parmi ces commissaires il s'en est trouvé quelques uns de parfaitement honêtes, entre autres Mr. Thiébault homme véritablement humain & respectable que j'ai vu quelquefois durant mon séjour à Tournay.

de Bourbon, ce décret fut presqu' aussi tôt révoqué, & je sentis que c'étoit un malheur pour cette famille infortunée! l'aîné de mes élèves (Mr. de Chartres) étoit dans ce moment avec nous, depuis mon départ de France je n'avois pu diriger ou même conseiller ses démarches publiques; Quand on érigea la France en république j'étois en Angleterre, Mr. de Chartres & son jeune frère d'après les volontés de leur père n'hésitèrent point à servir dans l'armée devenue républicaine, comme je ne dissimule rien dans cet écrit, j'avoue que si j'eusse été consultée, j'aurois cru devoir conseiller la fidélité à un premier serment si solennellement prononcé. La lettre imprimée dans la quelle Mr. de Broglio (le député) exprimoit à Barnave ses sentimens à cet égard me paroissoit contenir tout ce que l'équité, la raison & la probité pouvoient inspirer de mieux \*), en écrivant à  
Mr.

---

\*) Je pouvois citer pour la même conduite des personnes qui existent, mais lorsqu'on est forcé de

Mr. de Chartres je ne manifestai point cette manière de penser, puis qu'il n'étoit plus tems; mais je tâchois de calmer l'exaltation de sa tête; ses lettres de ce tems (que j'ai toutes conservées) \*) montrent qu'il ne trouvoit pas toujours mes idées à la hauteur des siennes car il avoit alors une aversion très exagérée du gouvernement monarchique; un ardent entousiasme du républicanisme & les principes les plus outrés sur les droits du peuple, sur l'égalité &c. mais ces lettres montrent en même tems l'amour de la patrie, le désintéressement le plus touchant & des sentimens d'humanité que rien n'affoiblira jamais dans son ame.

E 3

A

---

de faire sa propre apologie, il me semble qu'on doit éviter deux choses I<sup>o</sup> d'inculper les autres, (sur tout dans ce tems de rigueur & de sévérité) II<sup>o</sup> de paroître chercher à se faire des partisans, je n'en ay nul besoin, je n'en desire point, je ne demanderois que de l'équité, & si on me la refuse je n'en serai ni surprise ni affligée.

\*) Je les avois déposés dans les mains d'un ami qui me les a renvoyés.

A l'époque du décret contre la maison de Bourbon, les opinions démagogues de Mr. de Chartres loin de s'être affoiblies, paroïssent au contraire s'exalter chaque jour, quoiqu'il eut sincèrement gémi de la mort du Roi; & qu'il détestât les cruautés & l'impiété de Marat & de ses complices; je lui fis comprendre que la révocation du décret contre sa famille étoit un véritable malheur, parcequ'il étoit évident que ce nom ayant été déclaré suspect & dangereux, ne pouroit plus être utile à la patrie & seroit infailliblement persécuté. Je lui dis qu'il me paroïssoit que d'après tout ce qui s'étoit dit à la convention, rien ne seroit plus noble & plus raisonnable que de s'imposer un exil volontaire, & que ce ne seroit peut être que prévenir une proscription. Vertueux par principes & par caractère, incapable de la moindre vue ambitieuse, Mr. de Chartres ne vit rien de pénible dans le parti que je lui proposois, si nous ne pouvons plus être utiles, me dit il, & si nous causons de l'ombrage, pou-  
rions

rions nous hésiter à nous expatrier ! Il se déterminâ à écrire à la convention, pour lui demander d'après le premier décret qui avoit été rendu contre sa famille la permission de quitter à jamais la France, il en détaillait les raisons qui étoient sages & péremptoires. Il me pria de faire cette lettre que j'écrivis avec tout le soin possible ; Voilà le seul conseil important que j'aie pu lui donner, il s'y rendit avec empressement ; ce parti si simple si ses parens eussent suivi, auroit sauvé cette famille malheureuse, mais rien de tout cela n'eut lieu. Mr. de Chartres après avoir écrit cette lettre à la convention me dit qu'il ne croyoit pas pouvoir l'envoyer sans l'aveu de son père, j'imaginai bien que la difficulté de trouver un azile empêcheroit Mr. d'Orléans d'adopter cette résolution, & qu'il ne l'approuveroit pas dans son fils, cependant je me flattai qu'il ne la défendroit pas positivement, & nous étions décidés à faire cette démarche à moins d'une défense expresse. Mr. de Chartres envoya donc

cette requête à son père, en le conjurant de trouver bon qu'il la fit; il ajoutoit que Mr. d'Orléans étant député ne pouvoit quitter la convention & par conséquent former une pareille demande, nous espérons qu'en faveur de cette différence Mr. d'Orléans ne s'opposeroit pas, dumoins formellement à ce que desiroit son fils; mais il répondit séchement que cette idée *n'avoit pas de sens*, & qu'il n'y falloit plus penser, Mr. de Chartres respecta cet ordre & il n'en fut plus question.

Mr. de Montpensier son frère désirant passionément voir l'Italie, avoit demandé à servir à Nice, ce qui lui fut accordé, il partit dans ce tems de Tournay où il étoit aussi avec nous.

Cependant le tems s'écouloit, mes deux élèves étoient aux armées & chaque instant sembloit ajouter à l'embaras de ma situation. Mr. d'Orléans n'envoyoit personne pour me remplacer, la santé de Melle d'Orléans ne se rétablissoit point, on ne formoit point à Paris ce tribunal qui devoit examiner les ré-

réclamations de ceux qu'on avoit injustement compris dans la classe des émigrés, & les armées autrichiennes faisoient des progrès effrayans. Nous n'étions pas il est vrai traitées en émigrées; depuis la réunion de la Belgique on nous laissoit à Tournay, quoiqu'on eut donné l'ordre à tous les émigrés d'en sortir sans délai, c'étoit bien reconnoitre que nous n'étions nullement regardées comme émigrées, d'ailleurs le général O-Moran commandant de Tournay, les commissaires de la Convention & tous les françois qui passioient à Tournay venoient nous voir & même sans aucune invitation de ma part, mais enfin il nous étoit défendu *sous peine de la vie* de rentrer en France jusqu'au moment où l'on jugeroit à propos de nous rappeler, on ne nous rappelloit point, & les autrichiens nous enveloppoient de toutes parts, ce que j'avois entrevu de Paris au mois de novembre m'avoit fait recevoir avec une forte de joie l'ordre de le quitter, mais je comptois alors retourner à Londres dans

un pays que j'aime à tous égards, & dans lequel j'ai des amis qui me seront toujours chers; ne pouvant plus aller en Angleterre, voyant que la Belgique alloit retomber au pouvoir des Autrichiens, & que la fuite seroit impossible pour nous soit en France ou soit dans les pays étrangers, cette situation terrible me donnoit le plus ardent desir d'être rappelée dans ma patrie, d'autant mieux que j'étois décidée dans ce cas à ne point retourner à Paris; mais à me rendre chez un de mes oncles dans la province où je suis née, en Bourgogne & à quatre vingt lieues de Paris. Je sollicitois donc vivement mon retour; on m'écrivit au mois de Mars 1793 que Mr. d'Orléans alloit obtenir le rappel de Melle d'Orléans & de ma nièce, mais que le mien étoit encore *ajourné*. . . . Malgré tous les sacrifices que j'avois faits, j'aimois trop Melle d'Orléans pour sentir avec amertume combien il étoit injuste que dans cette occasion il n'y eut que moi de victime; j'avoue cependant que je fus effrayée de ma position, ca-  
lom-

somniée par tant de libelles, je ne pensois  
 pas sans beaucoup d'effroi que vraisemblablement  
 Tournay seroit au pouvoir des ennemis sous  
 quinze jours ou trois semaines; je me rappellois  
 le sort de Mr. de la Fayette & quoique sous  
 aucun rapport je ne dusse me comparer à lui,  
 j'entrevois des malheurs à peu près semblables.  
 L'inquiétude & le défaut total de sommeil échauf-  
 fant & troublant par degrés mon imagination,  
 bientôt toutes mes craintes me parurent des  
 pressentimens certains & pour la première fois  
 & dans cette seule occasion mon courage & ma  
 raison m'abandonnèrent presque entièrement.  
 Croyant que Melle d'Orléans alloit rentrer & que  
 ma nièce pouroit l'accompagner, je devois sans  
 doute m'occuper des moyens de me mettre en  
 sureté & il faut convenir que rien n'étoit plus  
 difficile & que ma position étoit affreuse. J'avois  
 fait quelques avances d'argent pour Melle d'Orléans  
 qui me devoit 132 louis, elle avoit écrit à Mr.  
 & à Mme d'Orléans sur cet objet & pour  
 leur

leur demander aussi de l'argent pour elle ; d'autant mieux que les progrès des autrichiens auroient naturellement du les engager à lui envoyer une somme considérable : c'est ce qu'ils ne firent ni à cette époque ni à aucune autre & ce qui est certainement inconcevable, ce dénuement d'argent mettoit le comble à ma terreur, j'en attendois de ma famille ; mais il n'étoit pas encore arrivé, au milieu de ces inquiétudes je formois mille projets extraordinaires & sans pouvoir m'arrêter à un seul. J'écrivis en Angleterre plusieurs lettres qui prouvoient, le désordre de mon imagination. Mr. Shéridan entr'autres en reçut de moi deux ou trois, dans les quelles je le consultois sur les desseins les plus romanesques & les plus extravagans ; car il est très vrai que j'avois à peine ma tête. Peu de jours avant l'arrivée du général Dumouriez à Tournay, j'eus sur mes affaires un long entretien avec Mr. de Jouy aide de camp du gé-

ral

ral O Moran \*) Je lui confiai que je vou-  
lois m'aller cacher dans un couvent mais  
comme une angloise, & que je desirois pour  
cela une lettre de recommandation du gé-  
néral O Moran (qui étoit Irlandois) Mr.  
de Jouy: jeune homme extrêmement dis-  
tingué par son esprit, ses talens & le plus  
aimable caractère, me montra autant de  
zèle que de sensibilité, d'après l'idée dont  
je lui faisois part, il forma un plan fort bien  
combiné & qui m'assuroit pour longtems  
dans un couvent une retraite sûre & pai-  
sible; le général O Moran promit d'abord  
de me donner la lettre de recommandation  
que je lui demandois, mais dès le lende-  
main il changea d'avis, se rétracta & je  
fus obligée de renoncer à ce projet. Dans  
cette horrible perpléxité je reçus de Paris  
un courier envoyé par ma fille & son mal-  
heureux père, ce courier m'apportoit de  
l'argent & des lettres qui m'apprennoient  
que ma fille & mon mari ayant vivement

fol-

---

\*) Mr. de Jouy est resté en France & attellera la  
vérité de ce fait.

sollicité mon rappel en représentant le danger où m'exposoit la marche rapide des ennemis, avoient enfin obtenu la promesse formelle qu'on alloit incessamment m'envoyer mon ordre de rappel, qu'on avoit chargé un comité de l'expédier & que je l'aurois sous peu de jours. J'éprouvai alors l'inquiétude que Mr. d'Orléans n'obtint pas celui de sa fille, car on ne m'en parloit plus, & je sentoie que rien ne pouroit m'engager à abandonner cette chère & malheureuse enfant. Deux jours après avoir reçu ce courier & la veille de l'arrivée du général Dumouriez, j'étois dans ma chambre avec quelque personnes lersqu'on vint me dire qu'un commissaires des guerres nommé Mr. Crépin que je connoissois depuis peu de tems & qui me témoignoie beaucoup d'intérêt, demandoit à me parler en particulier. Je passai avec lui dans un cabinet; il me dit que d'après des avis certains qu'il venoit de recevoir, il étoit persuadé que les autrichiens feroient dans Tournay le lendemain, à ces

mots

mots je fus prête à m'évanouir; Mr. Crépin touché de l'état où il me vit, & connoissant ma position, m'offrit pour azile dans ces premiers momens une ferme qu'il possédoit auprès de Valenciennes, & qui située dans des marais étoit dans un lieu si solitaire, qu'il m'assura que nous y pourrions passer deux ou trois mois sans que personne le sut. J'acceptai avec attendrissement cette proposition, il me donna sur le champ un écrit par lequel il ordonnoit au fermier qui avoit soin de cette métairie de nous recevoir en ajoutant que nous étions ses parentes \*). Ces frayeurs, ces démarches, ces projets, prouvent assurément d'une manière incontestable que je n'étois pas dans la confiance des desseins de Mr. Dumouriez. Eh! comment aurois je pu y être? non seulement je n'avois de ma vie rencontré & vu ce général, mais je n'avois jamais eu avec lui le moindre rapport; & quand nous aurions eu ensemble quel-

---

\*) J'ai vu dans les papiers que Mr. Crépin est toujours en France.

quelque liaison avant cette époque, il est peu vraisemblable qu'il m'eût écrit des champs de Neerwinde pour me demander mon avis sur le traité qu'il vouloit faire avec les ennemis. Cependant on a dit & imprimé que j'étois entrée dans cette conspiration! . . . . de tous les mensonges qu'on débités à mon sujet celui ci est un des moins vraisemblables & des plus absurdes.

Le lendemain de mon entretien avec Mr. Crépin, le général Dumouriez arriva à Tournai. Ainsi que tous les françois qui passoient à Tournay il vint chez Melle d'Orleans. Je fus charmée de voir cet homme si célèbre; d'ailleurs quoiqu'il fut vaincu & que je le crussé poursuivi par les Autrichiens sa seule présence me rassuroit. Je ne me suis jamais trouvé tête à tête avec lui un seul instant, ne nous connoissant point nous n'avions aucun secret à nous communiquer, & je ne l'ai vu qu'au milieu des officiers de son état major qu'il amena chez moi, qui se trouvèrent toujours aux visites qu'il nous fit, & aux  
trois

trois diners que je lui donnai. Il étoit bien simple que je reçusse avec plaisir ce général fameux par tant d'exploits & qui dans la situation où nous étions pouvoit nous être infiniment utile. Je le trouvai plein de douceur & d'amabilité; Il s'attendrit sur la position de Melle d'Orléans & sur la mienne, Il nous dit qu'il se rendroit à St. Amand sous trois jours, & que si alors nôtre ordre de rappel n'étoit pas arrivé, il nous proposeroit de partir à la suite de l'armée & nous offriroit un azile dans son camp, ce que j'acceptai avec une vive reconnaissance; mais si j'eusse été dans sa confiance, assurément je ne me serois pas exposée au péril d'aller affronter la tempête qui devoit éclater à St. Amand; j'aurois de cet instant renoncé au projet de rentrer en France dans le cas où la conjuration eut échoué & profitant de l'accord du général Dumouriez avec les Autrichiens, nous aurions attendu l'événement soit à Tournay, soit dans un autre lieu au pouvoir des ennemis, ce que nous aurions

F

fait

fait très simplement sans nous compromettre, il suffisoit pour cela que Dumouriez parut ne vouloir pas nous recevoir dans son camp, alors ne pouvant rentrer en France j'étois forcée de rester dans la Belgique. Le général Dumouriez arriva à Tournay le mardi 26 Mars 1793. Il y passa quatre jours pleins, dina trois fois chez moi; ce fut un de ces jours que Mr. Dubuiffon commissaire envoyé par la convention vint un soir chercher chez moi le général Dumouriez. Ce dernier lorsqu'il entra fut à sa rencontre, recut de lui un papier, lui donna rendez vous pour le lendemain matin & le quitta. Mr. du Buiffon qui n'ouvrit la bouche que pour demander à quelle heure il pouroit voir le général le lendemain, fit une profonde révérence & se retira sur le champ. Telle fut cette entrevue dont ce même commissaire a rendu depuis aux Jacobins un compte si ridicule & si infidèle. Il conta que le général Dumouriez lui avoit fait tout haut la Scène la plus indécente & la

*plus*

*plus incivique*, & que j'en avois *souri malignement*. D'après cette grave dénonciation il parut évident que j'avois conspiré contre la République & je fus décrétée d'accusation, ainsi que Lady Edward Fitzgerald, que Mr. Dubuiffon prétendoit avoir vu dans ma chambre quoiqu'à cette époque elle fut depuis trois mois en Irlande; mais quand elle auroit-été à Tournay quand elle y auroit commis le crime d'état de *sourir malignement*, quels droits avoit la Convention sur une Angloise mariée à un Irlandois?

Au reste on a publiquement reconnu depuis que Mr. Dubuiffon dans les rapports qu'il fit en revenant de la Belgique n'avoit pas dit un mot de vrai, mais on ne révoqua point les arrêts qu'on avoit prononcés en conséquence de ses récits mensongers.

Nous partimes de Tournay le 31 mars de grand matin, nous étions dans une berline, dont les siors étoient baissés & en outre de grands chapeaux avec des voiles cachoient entièrement nos visages. On

verra par la fuite combien cette précaution nous fut utile! nous étions à la fuite de l'armée, nous n'avions point d'hommes dans notre voiture, les troupes marchaient sans ordre, les soldats étoient excessivement bruyans, leur ton, leurs discours m'effrayoient malgré moi, & nous nous sentions moins mal à l'aïse en ne les voyant pas & en nous cachant; mais je n'avois jamais fait jusqu'alors un voyage aussi désagréable, j'en fis bientôt un autre plus pénible encore! La veille de mon départ de Tournay j'avois fait partir un courier pour Paris chargé de lettres, dans lesquelles je mandois, que pour éviter de tomber entre les mains des ennemis, j'allois à St. Amand & que je priois qu'on m'y envoyât mon ordre de rappel. Je logeai avec Melle d'Orléans & ma nièce dans la ville même de St. Amand & le général Dumouriez logea à un quart de lieue dans un endroit appelé les boues de St. Amand, où se trouvent les bains & les étuves pour les malades. Le jour de mon arrivée à St. Amand  
j'ap-

J'appris que le général Dumouriez se dispo-  
soit à lever l'étendart de la révolte; je  
ne sus rien par lui car il ne m'a jamais dit  
un seul mot de ses projets; mais un homme  
qui avoit toute sa confiance, & que je  
n'avois jamais vu avant cette époque, me  
témoigna un intérêt particulier & répon-  
dit très franchement à mes questions, cet  
officier étoit l'infortuné Mr. de Vaux qui  
a été exécuté depuis. Quand je fus posi-  
tivement que l'on vouloit rétablir *la royauté  
constitutionnelle*, je dis à Mr. de Vaux & à  
quelques autres personnes qui existent en-  
core, que selon moi l'on auroit du la con-  
server; mais qu'il me sembloit qu'après  
l'avoir abolie, après avoir versé tant de  
sang pour établir la République, les fran-  
çois seroient le dernier peuple de la terre,  
s'ils y renongoient si légèrement & si  
promptement & qu'enfin il me paroïssoit  
extravagant de compter sur une telle ver-  
satility & surtout dans un moment où l'en-  
thousiasme de la Liberté Républicaine me  
paroïssoit très réel & très exalté. Je fais

qu'on a depuis rapporté ce discours au général Dumouriez & qu'on y ajouta des expressions injurieuses pour lui que je n'ai jamais employé, je fais aussi que ces rapports infidèles m'ont attiré son inimitié, mais voilà sans exagération & sans déguisement tout ce que j'ai dit à ce sujet. J'avois une véritable obligation au général Dumouriez de m'avoir reçue dans son camp malgré les dangers qui nous y attendoient, car comme je n'étois pour rien dans la conspiration, s'il m'eut laissée dans une ville reprise par les ennemis, il est vraisemblable que Melte d'Orléans & moi serions encore aujourd'hui privées de notre liberté. C'est un souvenir que je dois conserver. Entrevoyant enfin des desseins & des complots très effrayans que je désapprouvois entièrement & à tous égards, je n'eus plus qu'un désir celui de fuir de St. Amand; mais la difficulté d'avoir des chevaux me retint malgré moi. Nous étions arrivées le 31. Mars & le 2. d'Avril le général Dumouriez intercepta un paquet rempli de mandats  
d'ar-

d'arrêt lancés contre presque tous les principaux officiers de l'armée, entr' autres Mr. de Valence, Mr. de Chartres &c. ces ordres arbitraires envoyés par un simple comité (& non par la convention) étoient signés *Dahem*. On pouvoit très légitimement chercher à se soustraire à cet inconcevable despotisme: ce fut le lendemain au soir que les commissaires de la convention furent arrêtés: on vint m'apprendre à minuit cet étrange événement qui augmenta l'extrême désir que j'éprouvois de partir, mais je ne pus avoir des chevaux que le lendemain matin à dix heures. Je ne me couchai point & je passai la nuit à réfléchir sur mon sort, & à me préparer à tout ce que j'envisageois. Je ne pouvois plus m'abuser sur le système de proscription qui s'établissoit en France; si l'on avoit pros crit le général Dumouriez sur de simples soupçons & avec lui tant d'autres personnes que raisonnablement rien n'avoit dû rendre suspectes, qu'elles mesures violentes ne prendroit on pas, lorsqu'on appren-

droit l'arrestation des commissaires, l'intelligence de Dumouriez avec les ennemis &c. je prévoyois facilement que l'on proscriroit sans délai comme sans examen tout ce qui fueroit de Sr. Amand, & que malgré ma parfaite innocence je serois enveloppée dans cette condamnation générale. Je me voyois donc fugitive, arrachée à ma famille, à mes amis, à mon pays, forcée de vivre de mon travail & livrée aux plus horribles inquiétudes sur la destinée de ceux que j'aimois & que je laissois en France; d'un autre côté je frémissois en pensant que selon toutes les apparences le camp alloit se partager en deux partis, que les premiers rayons du jour éclaireroient vraisemblablement des scènes sanglantes, qu'au milieu de ce tumulte ma fuite seroit impossible & que même, quand la révolte n'éclateroit pas si promptement, je ne pourrois toujours m'échapper qu'en courant les plus grands dangers, d'ailleurs si j'avois le bonheur de sortir du territoire françois que deviendrois je dans les pays étrangers?

gers? sans recommandations, sans protection, sans amis, calomniée avec tant de noirceur & d'acharnement où trouverois je un azile? que pourois je opposer à la haine, aux persécutions des émigrés?... Enfin la situation de Melle d'Orléans achevoit de me percer le coeur. J'étois décidée n'étant plus sa gouvernante, à ne l'associer ni à ma misère ni à mes périls & à la laisser entre les mains de son frère; mais qu'elle affreuse séparation! . . . .  
 Quelle manière de quitter un enfant qui me fut confiée à l'âge de onze mois, à la quelle j'avois prodigué tant de soins, qui en avoit si bien profité & qui avoit pour moi un si tendre attachement! . . .  
 Tandis que je faisois en silence ces douloureuses réflexions, elle étoit couchée à côté de moi, elle ne dormoit pas & je l'entendois gémir sourdement; elle avoit vu les préparatifs de mon départ, elle ne comprenoit que trop que mon projet n'étoit pas de l'emmener! elle se taisoit & elle pleuroit. Sur les cinq heures du matin,

l'excès de son accablement la fit tomber dans un affoupissement qui fut bientôt suivi d'un profond sommeil, alors je m'approchai de son lit, je jettai les yeux sur elle, mes larmes coulèrent avec amertume je croyois la regarder pour la dernière, fois, je lui donnai toutes les bénédictions de la tendresse maternelle & je sortis de la chambre; je fus dans un autre appartement attendre le grand jour, à sept heures je fis mes adieux à Mr. de Chartres, il me renouvela les instances qu'il m'avoit fait la veille de me charger de sa soeur, il me répéta qu'il ignoroit encore le parti qu'il prendroit, que tout annonçoit dans le camp une prochaine révolte, & que dans de telles circonstances sa soeur le gêneroit mortellement & seroit exposée à mille dangers affreux, je répondis que ceux de ma fuite n'étoient pas moins effrayans, qu'à moins d'une espèce de prodige il me paroïssoit impossible de passer tous les postes françois sans être reconnue & arrêtée, que dans ce dernier cas on nous conduiroit à

Va-

Valenciennes dont nous étions si près & qu'alors perdues sans retour nous serions envoyées à l'échaffaud. Que dans le choix des périls, il valoit mieux peut être que Melle d'Orléans se rendit volontairement à Valenciennes seule, & comme de son propre mouvement après ma fuite, qu'alors je croyois que la plus grande rigueur à son égard se borneroit à la *déporter* & à la conduire hors des frontières, ce qui la feroit fortir de France sans danger; qu'au reste je n'indiquois pas ce parti qui pouvoit avoir des inconvéniens non prévus, que je ne conseillois rien, mais que soit qu'elle prit cette résolution ou celle de fuir avec son frère & les amis de ce dernier, il me sembloit qu'elle risqueroit moins qu'avec moi, enfin je fus inébranlable dans mes refus jusqu'à l'instant de mon départ, mais au moment où je montois en voiture Mr. de Chartres revint tenant dans ses bras sa soeur baignée de larmes, je la reçus dans les miens! je ne pus résister à un tel spectacle, je la plaçai dans la voiture à côté de moi,

&

& nous partimes sur le champ & avec tant de précipitation, que ni Melle d'Orléans ni moi ne songeames à prendre avec nous quelques uns de ses effets, du moins ses bijoux, nous oublïames tout; Melle d'Orléans sortoit de son lit, n'avoit sur elle qu'une simple robe de mouffeline, ce fut tout ce quelle emporta: elle laissa à St. Amand ses malles, ses robes, son linge, son écrin, tout fut perdu, à l'exception seulement de sa harpe qu'un domestique fit charger sur un chariot qui passa & qui nous rejoignit quelques jours après, mais d'ailleurs on ne lui rapporta pas un habit, pas une chemise, comme j'avois sauvé la plus grande partie de ce qui m'appartenoit, je me trouvai heureuse de pouvoir supléer à ce dénuement total.

Nous partimes de St. Amand le mercredi matin 3. Avril; nous y laissâmes Mr. Dumouriez, M. de Chartres &c. Je dois déclarer ici, que je n'ai pas eu la plus légère influence à cette époque sur les démarches de ce dernier, il a suivi dès lors  
jus-

jusqu'à présent d'autres conseils que les  
 miens, je n'ai rien vu dans sa conduite  
 que d'estimable, mais je n'ai pas eu la moin-  
 dre part dans les différens partis qu'il a pris  
 jusqu'ici: forcés l'un & l'autre de nous  
 séparer presqu'aussi tôt après notre évafion  
 nous nous sommes totalement perdus de vue,  
 je n'ai nuls rapports avec les personnes qui  
 le guident, on me laisse même ignorer le  
 lieu qu'il habite, ne pouvant p'us lui être  
 utile, je n'ai pas le desir de découvrir ce  
 qu'on veut me cacher à cet égard, je me  
 borne à faire pour lui les tendres voeux que  
 m'inspire une affection qui ne finira qu'a-  
 vec ma vie, & je prie surtout le ciel qu'il  
 daigne lui conserver, ses mœurs, ses ver-  
 tus, son goût pour la retraite & son mé-  
 pris pour l'intrigue. Je reviens à notre  
 fuite de St. Amand.

Nous étions quatre dans la voiture  
 Melle d'Orléans, ma nièce, Mr. de Mont-  
 joye & moi, je ne connoissois Mr. de  
 Montjoye que depuis peu de jours, mais  
 comme il vouloit fuir aussi, & aller en  
 suis-

Suisse où il avoit des parens, il desira faire ce voyage avec moi, ce qui nous étoit d'autant plus agréable qu'il parle parfaitement bien l'Allemand. Quand nous fumes hors de la ville de St. Amand j'embrassai mes deux jeunes compagnes d'infortune, en leur promettant que dans la carrière d'adversités que nous allions parcourir, elles me verroient un courage & une patience inébranlables, je leur demandai d'imiter l'exemple que j'étois décidée à leur donner à cet égard, elles me le promirent, nous nous sommes tenus parole réciproquement; & je puis dire avec vérité, que depuis cet instant par une grace particulière de la providence, j'ai eu dans les dangers autant de sang froid & de présence d'esprit, & autant de force & de résignation dans le malheur que j'avois montré d'abatement & de foiblesse dans les derniers mois de mon séjour en Angleterre & pendant le tems que j'ai passé à Tournay.

Nous étions convenus que Mr. de Montjoye parleroit seul aux postes françois  
que

que nous allions passer & nous donneroit pour des Dames angloises qui se rendoient à Ostende, afin de s'y embarquer pour l'Angleterre & qu'il conduisoit jusqu'à Quevrain : heureusement que nous n'étions pas le moins du monde connues des troupes, car si l'on avoit vu nos figures à St. Amand, il nous eut été impossible de nous échapper, mais on ne les y avoit pas aperçu, y étant arrivées comme je l'ai dit dans une voiture dont les stores étoient baissés, & n'étant pas sorties de nos chambres pendant les deux jours que nous passâmes dans cette ville. Nous avons laissé le camp dans une disposition encore équivoque pour son Général revolté, cependant on prévoyoit déjà que la majorité ne seroit pas pour lui. Nous n'avions aucuns passeports, & nous primes des chemins détournés afin de rencontrer le moins de troupes qu'il seroit possible. Mr. de Montjoye avoit oublié de prendre le mot d'ordre ce qui pensa plus d'une fois nous être funeste. Au bout de deux heures de  
mar-

marche nous nous trouvâmes dans des chemins de traversé si mauvais que la voiture y cassa. Comme nous tournions autour de Valenciennes, nous n'en étions dans ce moment qu'à une petite demie lieue & nous nous trouvions dans un village rempli de volontaires. Notre inquiétude fut extrême, il fallut entrer dans un cabaret & attendre là plus d'une heure & demie que la voiture fut raccomodée. Enfin après beaucoup de questions de la part des volontaires & faites avec un certain air indécis & sombre qui étoit véritablement effrayant, on nous laissa partir. Les chemins devenant toujours plus mauvais & la nuit survenant, nous fumes obligées malgré le froid qui étoit excessif de descendre de voiture, nous avions fait près d'une lieue à pied lorsque tout à coup nous fumes arrêtées non point à un poste, mais par un capitaine de volontaires & des Soldats qui de loin avoient apperçu le guide avec une lanterne qui nous conduisoit. Ce capitaine peu satisfait de nos réponses, nous dit qu'il nous soup-

çon-

conoit émigrées & qu'il étoit décidé à nous conduire à Valenciennes! on peut juger de ce que j'éprouvai dans ce moment; mais sur le champ j'eus l'air d'y consentir très gaiement. Je pris le commandant sous le bras, & dans un baragouin très peu intelligible je lui fis mille plaisanteries sur son peu de complaisance, mais tout en parlant & en riant je marchois toujours fort lestement, comme si je n'avois pas eu le moindre dessein de le faire changer d'avis. Au bout d'un demi quart d'heure, ils s'arrêta; me dit qu'il voyoit bien que j'étois véritablement une Angloise, qu'il ne vouloit pas nous déranger, & que nous pouvions continuer notre route vers Quevrain il nous conseilla d'éteindre la lumière de notre lanterne qui pouroit encore nous faire arrêter, & enfin il nous conduisit dans un petit sentier détourné, par lequel nous pouvions, nous dit il, arriver aux postes autrichiens sans rencontrer de nouvelles troupes. Quand il nous eut quitté nous respirâmes! nous suivimes ses

G

con-

conseils & nous arrivâmes sans accident au premier poste des ennemis. J'éprouvai un mouvement de joie inexprimable en entrant à Quevrain, en pensant que mes deux compagnes & moi étions quittes de l'affreux danger d'être conduites à Valenciennes; mais réfléchissant presque aussitôt à l'horreur & à la bizarrerie d'une situation qui obligeoit deux enfans & une femme qui chérissoient leur patrie, à se réfugier chez les ennemis de leur pays, & à fuir des françois leurs compatriotes, avec la crainte qu'on auroit de tomber entre les mains des Canibales, mon coeur se ferra & mes yeux se remplirent de larmes! Mr. de Montjoye demanda à parler au commandant qui se nommoit Mr. le Baron de Vouniauski; il nous recommanda à cet officier comme des dames Angloises qui vouloient se rendre en Suisse. Mr. le Baron Vouniauski nous accueillit avec la plus grande honnêteté; le lendemain il nous donna des passeports sous les noms Anglois que nous avions pris, & une

une escorte qui nous conduisit à Mons. Le soir même de mon arrivée à Mons, comptant partir le lendemain, je fis le compte de nos domestiques françois pour les renvoyer en France, je donnai à l'un d'eux une lettre ouverte pour ma fille, j'en gardai une copie, elle ne contenoit que ces mots: "La révolte de Mr. Dumou-  
 "riez m'a forcée de fuir, ne pouvant ren-  
 "trer en France, je vas dans les pays étran-  
 "gers & neutres attendre mon rappel. Je  
 "ne suis pas plus émigrée que je l'étois à  
 "Tournay, cependant, ma chère enfant, je  
 "vous défens de m'écrire, si par hazard  
 "vous découvrez le lieu de ma retraite.  
 "Soyez parfaitement tranquile sur ma situa-  
 "tion, j'ai toutes les ressources qui me  
 "font nécessaires, je n'aurai besoin d'aucu-  
 "ne espèce de secours; Adieu ma chère &  
 "tendre amie, mon coeur fera toujours  
 "où vous êtes & je formerai toujours des  
 "vœux pour le bonheur & la prospérité  
 "de mon pays." Je partirai demain du  
 lieu d'où je vous écris.

G 2

Je

Je fis une double copie de cette lettre & je la mis à la poste connoissant la tendresse de ma fille pour moi, une de mes plus grandes inquiétudes étoit qu'elle ne fit mille imprudences pour m'envoyer de l'argent & pour m'écrire, j'ai prévenu ce malheur avec un soin extrême, elle a du ignorer pendant près de trois ans où j'étois, elle ne peut le savoir que depuis que j'habite ce pays sous mon nom, mais nous n'avons eu & nous n'avons ensemble aucune correspondance.

Il me fut impossible de partir de Mons le lendemain de mon arrivée dans cette ville, un nouveau malheur m'en empêcha. Je couchois dans la chambre de Melle d'Orléans, je ne dormis point & je l'entendis se plaindre & touffer toute la nuit, je me levai au point du jour pour l'aller regarder & je vis qu'elle avoit la rougeole! Je passai dans le cabinet où couchoit ma nièce pour l'instruire de ce triste événement, & je la trouvai dans le même état. Elles étoient toutes deux si malades & avoient

avoient une fièvre si violente, je trouvois d'ailleurs tant d'inconveniens à différer mon départ, que peu de choses m'ont causé de plus vives inquiétudes. Nous n'avions point de femmes de chambre, nous n'avions plus qu'un domestique de louage; l'Auberge étoit remplie de monde, on ne pouvoit attendre aucun service des servantes, je ne pus avoir un médecin que le soir & il me fut impossible d'obtenir une garde avant le 4<sup>ème</sup> jour. Cependant elles furent bien soignées, je connoissois parfaitement le traitement de cette maladie je leur fus plus utile que le médecin, je passai les trois premières nuits sans me coucher & quand j'eus une garde, je restai toujours dans la chambre de Melle d'Orléans & pendant les neuf jours je la veillai toujours jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Au milieu des peines qui m'agitoient je jouissois cependant de l'idée que j'avois véritablement sauvé la vie à Melle d'Orléans en l'enmenant avec moi. Car deux jours après notre départ Mr. de Chartres & Mr.

Dumouriez ne se sauvèrent de St-Amand qu'après avoir couru les plus grands dangers, essuyé des coups de fusil &c. que seroit devenue cette malheureuse enfant au milieu d'un tel désordre? d'ailleurs ayant le germe d'une grande maladie (car elle partit de St. Amand avec la fièvre) la rougeole se seroit déclarée de même le lendemain & qu'auroit-on pu faire d'elle dans cet état? . . . . ces réflexions adouciſſoient le chagrin que j'éprouvois en la voyant souffrir, cependant le cruel incident de cette maladie trahit notre incognito & donna le tème de nous reconnoître. Mais les autrichiens nous traitèrent avec beaucoup de générosité. Mr. le Baron de Mack avec lequel je n'avois jamais eu le moindre rapport, vint me voir & m'assurer que nous étions les maitresses de rester en Flandres & de nous établir dans le lieu que nous choisirions pour résidence. Je lui répondis que notre intention étoit d'aller en Suisse, il eut la bonté de nous offrir de nous faire avoir des passeports de Mr. le

Prin-

Prince de Cobourg, ce qui nous mettroit à l'abri de tout inconvéniement pour traverser l'Allemagne & ce que j'acceptai avec reconnoissance. On nous les donna doubles l'un sous nos noms supposés & les autres sous nos véritables noms. Ils nous furent inutiles, car on ne nous les a pas demandé une seule fois. Mes jeunes compagnes se trouvant en état de soutenir la voiture, quoiqu'elles fussent encore extrêmement foibles, nous partimes de Mons le Samedi 13. Avril, avec Mr. de Montjoye qui vint nous rejoindre car il nous avoit quittées à Quevrain. Notre voyage fut long mais affés heureux, le 20 nous passames à Wisbaden & là nous primes un chemin de traverse afin d'éviter les troupes, mais nous cotoyames pendant quatre ou cinq heures le camp des Hessois dont nous n'étions séparés que par une plaine, nous les distinguions parfaitement, ils bordoient la rive du Rhin de notre côté, on appercevoit un peu plus loin Cassel où étoient les françois s'ils eus-

lent fait une sortie nous nous serions trouvé dans un bien grand péril, cette pensée me fit trouver cette journée cruellement longue; de l'autre côté du fleuve on voyoit Mayence & un village, en feu en fin cette réunion d'objets formoit un tableau terrible dont l'effet étoit encore augmenté, par les coups de canon que l'on tiroit de tems en tems & que nous entendions distinctement. En songeant que ces coups de canon étoient dirigés contre des françois, j'éprouvai que ni les injustices ni la persécution ne peuvent arracher d'un cœur sensible & généreux, l'amour de la patrie & cet intérêt pressant qu'inspirent des compatriotes. Après sept jours de marche nous arrivâmes à Schaffhouse en Suisse le 26. Mai; ma joie fut extrême de me trouver dans un pays neutre; outre beaucoup d'inquiétudes vagues, j'avois été dans une sorte de mal aisé inexprimable durant mon séjour forcé à Mons, & en traversant l'Allemagne. En me voyant au milieu des ennemis de mon pays, ma raison repouffoit en vain une es-  
pèce

pèce de remords involontaire, aussi pénible que peu fondé, car assurément je n'avois rien à me reprocher; je puis dire sans exagération, que je n'ai jamais rencontré des troupes Autrichiennes sans éprouver une sensation douloureuse, qu'on juge de ce que je devois ressentir en voyant des François porter leur uniforme! Cependant j'avoue que pendant le règne affreux de la terreur, dans ce tems désastreux de forfaits de tout genre, j'ai pensé différemment; tout valoit mieux que ce qui existoit à cette époque sanglante, les conquérans même de la France ne pouvoient en être alors que les libérateurs, mais au commencement de l'année 1793 (en déplorant les crimes déjà commis), il étoit possible d'espérer encore un meilleur ordre de choses \*).

G 5 Le

---

\*) En trouvant infiniment coupables ceux qui avant & depuis cette époque ont porté les armes contre la France, je n'en trouve pas moins atroces les

Le besoin extrême de repos qu'avoit Melle d'Orléans nous fit séjourner à Schaffhouse. Mr. de Chartres étoit venu nous y rejoindre. Nous n'en partimes que le 6. de Mai, nous fumes à Zurich où nous

---

les décrets rendus contre eux. Egorger des prisonniers de guerre quelqu'ils soient, est une lâche cruauté que rien n'excuse. Trop souvent des François ont combattu contre leur pays: on en a vu encore dans le siècle dernier passer au service de l'étranger, jamais on n'a imaginé de les mettre à mort, lorsque le sort de la guerre les faisoit tomber au pouvoir de leurs compatriotes et à la fin de la guerre ils rentrèrent tous en grace, c'étoit dans un gouvernement monarchique que l'on montroit une telle clémence; & ces François rebelles étoient alors moins excusables que ceux qui pour la plupart ont perdu sur l'échaffaut leurs femmes, leurs enfans, enfin ce qu'ils avoient de plus cher. J'ajouterai que c'est une lâcheté d'aurant plus grande d'immoler ces infortunés émigrés que les Patriotes n'ont point à cet égard de représailles à craindre. Je ne doute pas que cet horrible décret ne soit bientôt aboli, on a déjà vu plusieurs actions de générosité qui doivent le faire espérer.

comptions nous établir; mais quand il fallut se nommer aux Magistrats, le malheureux nom de Melle d'Orléans & de son frère rompit cet arangement, d'ailleurs nous avons été reconnus par plusieurs émigrés qui nous firent beaucoup de méchancetés, nous reçumes de Mr. Ott, l'estimable hôte de l'Epée (l'auberge où nous logeames toutes les preuves imaginables d'intérêt\*) mais il fallut partir; nous fumes à Zug le 14. de Mai & nous nous établimes dans une petite maison isolée sur le bord du lac à peu de distance de la ville, afin d'y être tranquiles nous avons pris toutes les précautions nécessaires pour n'être pas connus, & les magistrats même du lieu ignoroient absolument nos véritables noms & croyoient que nous étions une famille Irlandoise.

---

\*) En Suisse & en Allemagne, les maitres des auberges ont communément beaucoup de considération & la méritent par leur éducation & leur extrême obligeance. Celui de l'auberge de l'Epée est un des magistrats de la ville.

doise. En arrivant à Zug j'eus une occasion sûre pour la France, j'en profitai pour écrire à Mme d'Orléans (car Mr. d'Orléans étoit déjà arrêté). Je lui mandois où nous étions, & je la suppliois de vouloir bien me faire donner ses ordres le plus promptement possible relativement à Melle d'Orléans. Ses deux enfans lui écrivirent aussi, mais nous ne reçumes aucune espèce de réponse, nous avons récrit depuis par diverses occasions parfaitement sûres & par des personnes qui m'ont écrit de France, que nos commissions avoient été faites très exactement. Jamais pendant un an que j'ai été en Suisse chargée de Melle d'Orléans, nous n'avons reçu une réponse même indirecte, ni Melle d'Orléans le moindre secours d'argent de la France; mais je me flatai long tems d'en recevoir & en conséquence je ne prenois aucune décision définitive sur Melle d'Orléans, & dévouée à elle tant que je lui serois utile, je ne formois aucun projet fixe pour moi. Nous passâmes un mois à Zug dans la plus parfaite

faite tranquillité; nous nous suffisions à nous mêmes, des occupations réglées remplissoient agréablement tous nos momens, nous ne recevions personne & nous ne sortions que pour nous promener ou pour aller à l'église. Les payfans nous aimoient, & les pauvres surtout toujours reçus avec la plus tendre humanité par Mr. de Chartres & Melle d'Orléans, qui s'étoient l'un & l'autre spécialement chargés de distribuer les petites aumones que nous pouvions faire. Telle étoit notre situation, lorsque des émigrés passèrent à Zug, nous ne les connoissions point personnellement, mais ils avoient vu Mr. de Chartres à Versailles, ils le reconnurent & le même jour toute la petite ville de Zug fut qui nous étions. Les magistrats se conduisirent avec la plus grande honêteté, & témoignèrent un extrême desir de conserver dans leur canton des personnes qui (disoient ils) *en faisoient l'édification à tous égards par leur conduite*, mais quelque jours après, on vit paroître dans les gazettes Allemandes plusieurs arti-

ticles sur mes élèves & qui annonçoient qu'ils étoient à Zug, cette publicité commença à déplaire aux magistrats de Zug, bientôt on leur écrivit de Berne pour leur reprocher d'accorder un azile à Melle d'Orléans & à son frère; le premier magistrat de Zug s'inquiéta & finit par prier mes malheureux élèves de chercher une autre retraite, mais cette prière fut faite avec les plus grands égards; le magistrat se contenta de faire part de son embarras & de ses inquiétudes; nous comprîmes ce langage & nous annonçames que nous partirions sous quinze jours: dans tout ceci il ne fut en aucune manière question de moi, de sorte que le magistrat m'offrit personnellement de rester si je le jugeois à propos, mais j'étois enchainée à Melle d'Orléans, cependant nous tinmes conseil sur le parti qui nous restoit à prendre dans cette facheuse conjoncture. Je représentai qu'avant de former un plan il falloit consentir à se séparer de Mr. de Chartres qui nous feroit toujours reconnoître: c'est ce  
que

que j'avois déjà dit & proposé à Zurich, Mr. de Chartres voulut absolument rester avec nous; je n'en avois que trop prévu la conséquence inévitable. Pour cette fois l'expérience lui fit sentir que j'avois raison & il fut décidé que nous ne demeurerions plus ensemble, mais en aller, sans recommandation, sans amis, n'ayant pu rester dans les deux cantons les plus tolérans de la Suisse? nous formâmes mille projets romanesques & malgré leur extravagance, nous aurions sans doute été forcés de faire quelque chose d'à peu près semblable, si le hazard ne nous eut pas fait naître une idée plus simple & qui réussit. Dans ces entrefaites Mr. de Montjoye qui étoit établi à Basle avec sa famille vint nous faire une visite, il nous conta qu'il avoit passé par Bremgarten, qu'il y avoit vu Mr. de Montesquiou, qui ayant rendu des services à Genève, jouissoit en Suisse de beaucoup de considération & y avoit un très grand crédit. Là dessus j'imaginai d'écrire à Mr. de Montesquiou je lui peignoïs la situation de  
mes

mes malheureux élèves & je lui demandois si Melle d'Orléans pouroit être reçue à Bremgarten, c'est à dire dans un couvent à peu de distance de cette petite ville. Je ne connoissois point du tout Mr. de Montesquiou, je l'avois rencontré quelque fois dans le monde, mais je n'avois jamais eu la moindre liaison avec lui. Au reste ce n'étoit pas moi qu'il s'agissoit d'obliger, il n'étoit question que de Melle d'Orléans & j'étois persuadée que lorsque l'esprit de parti n'en empêcheroit pas, personne au monde ne laisseroit échaper l'occasion de servir une enfant si intéressante à tous égards. Je ne me trompai point, Mr. de Montesquiou me fit la réponse la plus honnête & la plus obligeante, & se chargea de faire recevoir Melle d'Orléans, ma nièce & moi dans le couvent de Ste Claire à Bremgarten\*) Mr. de Chartres se décida à faire

---

\*) Ce monastère est hors de la ville & au milieu des champs.

à pied le voyage entier de la Suisse, ce qu'il a exécuté, passant partout pour un Allemand; combien de fois depuis ses malheurs je me suis félicité de l'éducation que je lui ai donné! de lui avoir fait apprendre dès l'enfance les principales langues modernes, de l'avoir accoutumé à se servir seul, à mépriser toute espèce de mollesse, à coucher habituellement sur un lit de bois recouvert d'une simple natte de sparterie, à braver le soleil, la pluie & le froid, à s'accoutumer à la fatigue en faisant journellement de violens exercices & quatre ou cinq lieues avec des semelles de plomb, à ses promenades ordinaires, enfin de lui avoir donné de l'instruction & le goût des voyages! il a perdu tout ce qu'il devoit au hazard de la naissance & à la fortune, il ne lui reste plus que ce qu'il tient de moi!.....

Au moment de partir de Zug, quand mes élèves furent obligés de payer tous les petits mémoires, ils ne se trouvèrent plus assez d'argent, heureusement que j'en

H avois

avois assez pour satisfaire à ce qu'il falloit & pour me charger de payer au couvent pendant un an la pension de Melle d'Orléans, outre la mienne & celle de ma nièce & c'est ce que j'ai fait, mais seulement pendant six mois. Au bout de ce tems Melle d'Orléans a reçu quelqu'argent d'Italie de Mr. le Duc de modène son oncle, la veille de mon départ de Zug, une méchanceté véritablement atroce me causa une des plus grandes frayeurs que j'aye éprouvé dans ma vie. Notre petite maison étoit située au milieu d'un grand pré au bas duquel se trouvoit le grand chemin & par delà le lac. Toutes nos fenêtres donnoient sur ce pré & elles n'avoient point de volets. Melle d'Orléans restoit tous les soirs dans le Salon au rez de chaussée jusqu'à dix heures trois quart, elle étoit établie dans l'embrasure de la fenêtre & pendant la conversation elle travailloit à de petits ouvrages, comme depuis sa rougeole elle avoit un peu mal aux yeux, elle gardoit toujours sur sa tête un grand chapeau

peau qui lui cachoit la lumière. Le 26. Juin veille de mon départ j'étois à dix heures un quart dans ma chambre qui se trouvoit précisément au dessus du salon, Mr. de Chartres suivant sa coutume étoit couché, ainsi que le seul domestique qu'il y eut dans la maison. Melle d'Orléans eut heureusement quelque chose à me dire, elle se leva, laissa la lumière sur la table, ota son chapeau, le mit sur une des pochettes du dossier de sa chaise & monta chez moi avec ma nièce, j'écrivois à une table placée aussi dans la fenêtre, en voyant entrer Melle d'Orléans je quittai ma place, je me mis dans l'entre-deux des fenêtres, dans un grand fauteuil & je la pris sur mes genoux, à peine étions nous assises, que nous entendîmes un bruit très fort causé par une énorme pierre lancée contre la fenêtre du salon, une demie minute après, plusieurs autres pierres furent de même lancées contre la fenêtre que je venois de quitter & cassèrent les vitres avec un tel fracas que Mr. de Char-

tres réveillé s'anta à bas de son lit, prit son baton (qui est une fort bonne arme dans ses mains) & courut à la porte en apellant le domestique qui se leva aussi, l'un & l'autre sortirent de la maison en criant après les assassins (car on doit donner ce nom à ceux qui commirent cette action) les brigands se sauvèrent à toutes jambes, Mr. de Chartres jugea au bruit de leur marche qu'ils n'étoient que deux ou trois tout au plus, nous descendimes dans le fallon & nous vimes que le premier coup de pierre avoit été lancé vers la place qu'occupoit ordinairement Melle d'Orléans, & dirigé à son chapeau qu'elle avoit comme je l'ai dit posé sur la pomette de la chaise, les brigands avoient certainement pris ce chapeau pour sa tête, illusion fort simple à la distance où ils étoient; on avoit visé avec beaucoup de justesse, car le carreau de vitre qui se trouvoit vis à vis le chapeau étoit brisé, le chapeau renversé, & la pierre grosse comme le poingt suivant sa direction en ligne droite avoit été fracasser

un

un carreau de fayance d'un poêle placé à l'extrémité du fallon; je ramassai ce caillou en remerciant le ciel du fond de l'ame, de n'avoir pas permis que l'innocente enfant qu'on vouloit assassiner restât une minute de plus à cette place, qu'elle n'auroit du quitter naturellement qu'une heure plus tard. J'ai conservé soigneusement ce caillou, je l'ai fait polir & tailler en plaque de médaillon que je porte toujours & sur laquelle ces deux mots sont gravés *Innocence, Providence*. La même nuit, on ne vola pas, mais on coupa par petits morceaux deux harnois de chevaux appartenant à Mr. de Chartres, nous fimes des dépositions juridiques de tous ces faits sur lesquels je ne me permettrai nulle conjectures; Je dirai, seulement que nous étions très aimés à Zug, que sortant tous les jours pour aller dans les champs ou à l'église, traversant souvent la ville à pied, non seulement nous n'avons jamais reçu la moindre insulte, mais que le peuple nous a toujours personnellement témoigné infi-

niment de bienveillance. Le lendemain de l'événement dont je viens de rendre compte nous partimes à dix heures du matin, nous traversâmes la ville, & nous vîmes universellement sur tous les visages l'expression de l'intérêt & du regret de nous voir partir.

Mr. de Montesquiou nous fit recevoir au couvent de Ste Claire, mais il nous recommanda de cacher avec soin qui nous étions, en nous disant qu'il ne l'avoit confié qu'à deux magistrats de ses amis, l'un de Bremgarten, l'autre de Zurich. Il nous avoit annoncé à la prieure du couvent comme une famille Irlandoise que la guerre & la crainte des corsaires empêchoient de retourner dans son pays. Il nous avoit choisi de nouveaux noms supposés & m'apprit en arrivant que je m'appellois Mme *Lénox* tante de *Melles Stuart* filles de ma sœur qui me les avoit remis en mourant: nous entrâmes ainsi au monastère de Ste Claire. Mr. de Chartres nous quitta fit tout le voyage de Suisse, ensuite

sous

fous un nom supposé il entra dans un collège des grisons, en qualité de Professeur d'histoire, & de Géométrie. Il y est resté plus d'un an à ma connoissance. Quand je suis partie de Suisse il y étoit encore, étant alors dans l'impossibilité d'aller en Amérique. C'étoit certainement le parti le plus digne de lui qu'il put prendre, nul autre ne pouvoit faire plus d'honneur à son caractère & à son éducation.

Melle d'Orléans ayant à Mr. de Montesquiou l'obligation de l'asile qu'elle avoit enfin trouvé, reçut ses visites dans les premiers tems; mais au bout de deux ou trois mois elle tomba, malade d'une dysenterie épidémique, & que tout le monde eut dans le couvent excepté moi, je veillai Melle d'Orléans pendant cinq nuits & je passois toutes les journées dans sa chambre, elle fut malade plus de deux mois & m'inquiéta cruellement, cette maladie l'avoit empêché de recevoir Mr. de Montesquiou: ensuite la plus horrible catastrophe dont j'appris la nouvelle le 9. novembre 1793

H 4 me

me mit hors d'état de recevoir une personne avec laquelle je n'étois pas intimement liée. Je fus malade moi même pour la première fois depuis mon exil. \*) . . . Pendant la maladie de Melle d'Orléans, voyant que nous ne recevions aucune nouvelle de Mmc sa mère (qui étoit toujours libre à Vernon) je pris le parti de faire écrire Melle d'Orléans à Mr. le duc de Mo-

dé-

---

\*) Quoique j'aye totalement cessé de voir Mr. de Montesquion au bout de peu de tems, je fais avec empressement l'occasion de rendre ici témoignage à son patriotisme; il étoit alors profcrit & plus injustement qu'aucun autre, & cependant il conservoit le plus vif intérêt pour son pays, en gémissant des cruautés qui s'y exerçoient, il blamoit ouvertement ceux qui même dans ce tems prenoient les armes contre la France, il s'occupoit à faire des mémoires sur les finances, enfin tout ce que j'ai vu de lui & tout ce que j'en ay appris a du me convaincre que personne n'aimoit plus sincèrement que lui sa patrie & ne desiroit davantage sa gloire & son bonheur. Cet éloge n'est point inspiré par l'amitié, il en est moins suspect, c'est un hommage rendu à la vérité.

dène son oncle; elle lui exposoit sa situation, & lui demandoit un azile dans ses états, non à sa cour, mais dans un couvent, elle ajoutoit que je la conduirois jusqu'au lieu qu'il lui indiqueroit, & que s'il le falloit je passerois pour cela le mont St. Gothard. Mr. le duc de Modène répondit que des raisons *politiques* l'empêchoient de recevoir Melle d'Orléans, ce prince envoya à sa nièce cent quatre vingt louis c'est tout ce qu'elle en a reçu, la correspondance finit là.

Nous n'avions reçu dans notre couvent que Mr. de Montesquiou (seulement dans les commencemens) & Mr. Honeggre un de ses amis & magistrat de Bremgarten, ce dernier venoit très rarement, bientôt comme je l'ai dit Mr. de Montesquiou ne vint plus du tout, de sorte que nous avons passé les neuf derniers mois de notre séjour à Bremgarten dans une absolue solitude; au milieu de peines de tout genre, j'eus la douce consolation à force de soins de rétablir parfaitement la santé délabrée de Melle

d'Orléans. Je connois si bien la constitution & j'ai fait une étude si particulière de ce qui lui est bon & nuisible, que dans toutes ses maladies je lui ay toujours été plus utile qu'un médecin, & un de mes plus grands chagrins en la quittant à été de penser que personne au monde ne pourroit la soigner comme moi. Je lui avois caché la mort de son infortuné père! Melle d'Orléans formée plus tard que ne le sont ordinairement les jeunes personnes, étoit toujours dans un moment de crise dangereux & qu'une grande révolution peut rendre mortel, je connoissois son extrême sensibilité & sa tendresse pour un père dont elle étoit adorée, ainsi je pris toutes les précautions nécessaires pour qu'elle ignorât cet affreux événement, ce qui n'étoit pas difficile ne voyant personne du dehors & ne nous quittant jamais, même avant cette époque je l'avois prié de ne point lire les papiers publics, en lui disant ce qui étoit vrai, qu'ils étoient remplis d'impiétés & de choses contre les mœurs, j'étois  
bi.

bien sûre que d'après cet avertissement elle n'auroit jamais la tentation de les lire; cependant je l'habillai de deuil, en lui disant que c'étoit celui de la malheureuse reine de France, qu'en effet elle auroit toujours porté, si elle n'en avoit pas du prendre un plus sacré pour elle. Persuadée que des occupations constantes & variées peuvent beaucoup mieux que la dissipation distraire des chagrins & de l'inquiétude, je ne souffrois pas que Melle d'Orléans eut dans sa journée une minute d'oïiveté, elle se promenoit trois fois par jour dans le jardin, & y faisoit plusieurs courtes, chose à la quelle je l'ai accoutumée dès l'enfance; elle entendoit tous les jours la messe, & les dimanches par sa volonté particulière, elle passoit au moins deux heures & demie à l'église, elle écrivoit une heure, ou des lettres réelles (à son frère aîné ou à Lady Edward Fitzgérald) ou des lettres d'imagination \*) nous n'avions point de livres, mais

\*) Elle eut l'idée d'écrire régulièrement à sa mere son père & ses jeunes frères & ne pouvant en-

mais j'avois beaucoup d'extraits & nous en lissions tous les jours; elle peignoit trois heures, jouoit autant de tems au moins de la harpe, & comme j'avois un piano, je lui en donnai des leçons, en peu de mois elle fut en état de jouer des petits airs & des variations ce qui devint pour elle une nouvelle source d'amusement; le soir elle cousoit, filoit, brodoit ou faisoit de la tapisserie. Naturellement d'une excessive gaité, elle avoit absolument perdu cet

---

voyer les lettres d'en amasser un recueil dans l'espoir de les leur remettre un jour, ce qui s'exécuta jusqu'à la mort de son malheureux père, depuis cette époque elle lui écrivit encore plusieurs fois; dans la crainte de lui donner des soupçons je n'osai d'abord l'en empêcher, & l'on conçoit ce que je devois souffrir lorsqu'elle m'apportoit ces lettres pour les corriger. . . . . Enfin je lui dis que pour apprendre à varier son style il falloit s'exercer sur toutes sortes de matières & que je lui donnerois des sujets, je lui détaillai mes raisons de manière à ne lui pas causer la moindre inquiétude; j'eus soin de lui fournir chaque jour de nouveaux sujets & qui demandoient toute son application.

heureux don de la nature, mais son caractère avoit changé sans s'aigrir, sa mélancolie étoit si douce qu'elle ressembloit moins à la tristesse qu'au développement d'une extrême sensibilité. Je puis dire sans exagération, que jamais il n'est échappé de sa bouche une plainte ou un murmure; quand elle est affligée elle pleure, se tait, & prie Dieu davantage; jamais elle n'a regretté la fortune & le luxe qui l'enviroinoit, ni paru surprise du changement qui se trouvoit dans tous les détails physiques de sa situation. On auroit cru à la voir, qu'elle n'avoit jamais habité qu'une petite cellule, qu'elle n'avoit eu de la vie un bon cuisinier & ainsi de tout. Sa piété qui est véritablement angelique lui donne la véritable philosophie, qui consiste dans la patience, le courage, la résignation & le mépris sincère du faste & des grandeurs. Je ne crois pas que les disciples de 16. & 17. ans de la philosophie moderne, pensent & se conduisent ainsi. J'ajouterai que sans la religion Melle d'Orléans n'eut jamais su-

por-

porté les maux, elle a trouvé dans l'évangile toutes les consolations qui lui étoient si nécessaires, elle ne pouvoit les trouver que là, & certainement dans un âge si tendre, Epictète & Sénèque ne lui en eussent fourni aucune. Sa douceur est inaltérable, mais son ame sensible a beaucoup d'énergie, elle m'a dit mille fois qu'il lui étoit impossible de concevoir *comment les gens bien malheureux & sans religion ne s'empoisonnoient pas*. Elle est si frappée de cette idée qu'elle me l'a encore exprimée deux fois dans les lettres qu'elle m'a écrit depuis notre séparation \*). Nos jours s'écouloient tristement; mais sans ennu

---

\*) Voici ce qu'elle m'écrivait le 14 Janvier 1795.  
 „Croyez vous donc, ma tendre amie, que ceux qui  
 “font accablés de malheurs irréparables & qui  
 “ne se défont pas de la vie soient réellement  
 “sans religion? cela est-il croyable de vouloir  
 “souffrir volontairement sans raison? Pour moi  
 “je crois que ceux là ont un fond de religion.  
 “Mais sûrement on peut tout supporter patiem-  
 “ment avec la religion nous ne le savons que  
 “trop, chère & tendre amie &c. &c.”

nui, nous étions aimées dans le couvent de la manière la plus touchante, de toutes les religieuses qui font de véritables anges, j'aurois été aussi heureuse que je pouvois l'être dans ma situation, sans des tracasseries & des persécutions qui m'étoient suscitées par des inimitiés particulières; Je n'en nommerai point l'auteur ne voulant me plaindre de personne, je dirai seulement qu'il n'étoit pas difficile de m'opprimer dans un pays où je n'avois nul appui & où je ne voyois qui que ce fut. J'avois une amie en Suisse qui me sera toujours chère, & qui a été constamment obligeante pour moi, mais elle étoit à Lausanne c'est à dire à 50 lieues de Bremgarten, & à cette distance elle ne pouvoit ni prévenir les méchancetés que j'éprouvois ni même les connoître. On avoit grande envie de me faire quitter la Suisse, mais on n'osa solliciter, ou l'on ne put obtenir l'ordre de m'en éloigner. Seulement on me fit dire par quelqu'un qui vint exprès chez moi (sous prétexte de me donner cet avis) que  
je

je ferois bien d'aller chercher un autre azile, parcequ'on étoit *certain* que le gouvernement finiroit par m'y forcer. Je répondis que je me conduisois de manière à ne le pas mériter & à n'en être pas humiliée si une chose aussi étrange arrivoit, que je n'avois pas un goût de prédilection pour la Suisse, mais que j'aimois notre monastère, que Melle d'Orléans ne pouvoit être dans une retraite plus décente & plus convenable, que j'étois enchainée à sa destinée & qu'aussi longtems que je lui serois utile je resterois dans cette solitude. On me répondit que *je risquois beaucoup* & voyant qu'on ne m'effrayoit point on parla à ma nièce *confidemment* d'une manière beaucoup plus positive & plus allarmante, elle connoissoit comme moi même le fond de toutes ces petites intrigues, elle me rendit compte de tout ce qu'on lui avoit dit, mais sans y croire, nous restâmes & je n'ai jamais entendu parler depuis de cet ordre prétendu. Melle d'Orléans & ma nièce ont été témoins de tout ce que j'ai souffert.

fert.

fert & de la patience j'ose dire inaltérable avec la quelle j'ai supporté des procédés inouis & des injustices de tout genre: je leur donnois à lire toutes mes lettres, celles que j'écrivois & celles que je recevois & je trouvois dans leur reconnoissance & leur tendre amitié de bien douces consolations. Mais si la méchanceté & l'ingratitude de quelques personnes ont du m'affliger, j'en ay été dédomagée par la constante amitié d'autres objets bien chers à mon coeur. Je n'ai pas été surprise de la conduite de Lady Edward Fitzgérald avec moi, je connoissois son ame angélique & rien ne pouvoit ajouter à l'opinion que j'en avois; mais son mari a eu pour Melle d'Orléans, ma nièce & moi tous les procédés que l'on auroit pour une mère & des soeurs chéries, nous n'avons accepté aucune de ses offres généreuses \*) mais le

fou-

---

\*) Il ne fut possible de les refuser routes qu'à force d'artifices & en le trompant entièrement sur notre situation.

Souvenir en est ineffaçable! cependant cette conduite n'étoit inspirée que par un sentiment relatif, combien elle en est plus touchante à mes yeux! elle me donne la mesure de l'active tendresse de Paméla pour les amies de son enfance & pour moi.

Qu'il me soit permis de consacrer ici les noms de ceux qui depuis mes malheurs m'ont donné toutes les preuves de l'amitié la plus sincère; Mr. Shéridan (qui m'écrivit après ma fuite) Mr. de Périgord, Mr. Hayley, Mr. de Valence en qui j'ai trouvé un ami fidèle dont les sentimens ont toujours répondu aux miens & dont la société fait une de mes plus grandes consolations. Je pourois encore citer quelques personnes aux quelles je dois une éternelle reconnoissance, mais la barbarie du tems où nous sommes me ravit la douceur de leur rendre un si juste hommage, revenons à Bremgarten. Au mois de Decembre nous fumes véritablement à la veille de quitter la Suisse, mais pour une affaire à la quelle nous étions totalement étrangè-  
res.

res. Il s'éleva dans la ville de Bremgarten une violente dispute entre les principaux habitans qui formoient l'espèce de Sénat qu'on appelle *Conseil* qui se trouva divisé en deux partis l'un ami & l'autre ennemi de Mr. de Montesquion, le parti ennemi l'emporta & par animosité contre les partisans de Mr. de Montesquion fit décider au conseil à la pluralité que tous les françois (sans exception) seroient renvoyés de Bremgarten \*) & Mr. de Montesquion lui même se trouva compris dans cet arrêt, qu'on ne faisoit même rendre que pour le banir afin d'affliger ce que ses ennemis appelloient son parti: mais par contre coup cette vengeance retomboit sur nous, car depuis deux ou trois mois tout le monde favoit qui nous étions, le peuple de la ville se déclara entièrement pour le parti ennemi de Mr. Montesquion & le 23. décembre on vint nous signifier qu'il

I 2

fail-

---

\*) La querelle venoit de ce que les amis de Mr. de Montesquion n'avoient pas voulu qu'un françois voyayeur s'établît à Bremgarten.

falloit nous préparer à partir sous deux jours, & qu'il seroit impossible d'obtenir un plus long délai, notre chagrin & notre embarras furent extrêmes dans les premiers momens, nous n'avions plus de voiture, nous avions très peu d'argent, on étoit au milieu de l'hiver, que devenir sans domestiques, sans passeports, sans recommandations, sans amis, où aller? nous passâmes une journée entière à faire des paquets, & à former des projets, & tout ce que j'imaginai de mieux, fut de laisser en dépôt nos malles à la prieure du couvent, de nous déguiser en paysannes à quelques lieues de Bremgarten & d'aller en charette & à pied dans le canton de Schwitz nous établir en pension dans une chaumière: ce projet parut charmant à mes jeunes amies, & tellement quelles ont presque regretté que nous ne l'ayons pas réalisé. Heureux âge où quelques circonstances singulières & romanesques peuvent consoler des revers les plus accablans quand ils n'affectent pas le coeur! J'ai souvent pensé que si  
j'eusse

j'eusse eu pour compagnes d'infortunes des personnes de mon age, j'aurois été bien plus abatue & bien plus à plaindre, mais je ne pouvois m'attrister de notre situation que lorsque je les voyois affligées & jamais elles ne l'étoient que pour ce qui doit émouvoir la sensibilité, pour tout le reste j'ai constamment remarqué que les choses les plus défagréables avoient pour elles par leur nouveauté ou leur singularité un certain charme qui les amusoit, & loin de chercher à leur ôter cet heureux enfantillage qui produisoit tous les résultats d'une raison sublime, je seignois de l'avoir moi même, ou pour mieux dire, j'en tirois une si grande consolation que souvent je le partageois de bonne foi.

Cependant le jour même que notre arrêt de bannissement fut prononcé, Mr. de Montesquiou se rendit à Zurich qui n'est qu'à trois lieues de Bremgarten, il y plaida la cause des françois réfugiés, & obtint fort promptement la révocation de notre sentence, car le petit territoire de Brem-

gar-

garten dépend du canton de Zurich, ainsi nous en fumes quittes pour la peur, & cet incident servit du moins à nous faire connoître à quel point nous étions aimées dans le couvent: la nouvelle de notre départ y répandit la douleur & la consternation, & toutes nos bonnes religieuses nous donnèrent les plus touchans témoignages de sensibilité & d'affection. Ce ne fut que plus de deux mois après cet événement, que nous apprimes par hazard que M<sup>me</sup> la Princesse de Conti tante de Melle d'Orléans habitoit la Suisse, & étoit à Fribourg, je la croyois en Italie chez Mr. le Duc de Modène son frere, & il me parut si surprenant que M<sup>me</sup> la Princesse de Conti n'eut pas voulu retirer sa nièce des mains d'une étrangère & dans le pays qu'elle habitoit, que j'eus besoin de me faire confirmer cette nouvelle, en conséquence j'écrivis à Fribourg pour m'en informer & j'appris que rien n'étoit plus vrai. Il étoit bien simple que ne voyant personne nous ignorassions le séjour de M<sup>me</sup> la Princesse de Conti en Suisse

Suisse, mais elle ne pouvoit ignorer que Melle d'Orléans étoit à Bremgarten avec moi, car tous les papiers publics l'avoient dit & le répéttoient sans cesse. J'en conclus que Mme la Princesse de Conti trouvoit que Melle d'Orléans ne pouvoit être mieux qu'avec moi, & je fus très flattée de cette opinion. Mais sans l'extrême tendresse que j'avois pour Melle d'Orléans je ne serois jamais restée un au dans un lieu où j'étois horriblement persécutée & qui d'ailleurs ne m'offroit nulle ressource: il m'étoit absolument nécessaire pour subsister de me rapprocher d'une imprimerie: je pouvois bien rester encore quelques mois à Bremgarten, mais au bout de ce tems, je serois obligée d'aller faire imprimer un ouvrage, car je ne voulois pas envoyer mes manuscrits. Décidée à ne jamais abandonner mon intéressante & chère élève tant que je lui serois utile, je sentoís en même tems que je ne pouvois quitter furtivement la Suisse avec elle, lorsqu'elle y avoit une tante, quoiqu'elle en parut oubliée.

blée, je sentis que Melle d'Orléans devoit faire auprès de Mme la Princesse de Conti la démarche qu'elle avoit fait infructueusement auprès de Mr. le Duc de Modène; Je le lui dis, ses larmes coulèrent avec amertume! . . . . mais toujours docile à la voix de la raison, & ne sachant que trop déjà que l'emploi de la vie n'est qu'un sacrifice continuel de nos desirs secrets & de nos plus chères affections, elle se décida à écrire pour demander à me quitter, voici sa lettre à Mme la Princesse de Conti, elle en fit une copie pour moi ainsi je la transcris d'après sa propre écriture:

Lettre de Melle d'Orléans à  
Mme la Pcesse de Conti.

„*Ma chère Tante!*

“Je suis depuis onze mois en Suisse & dans  
“un couvent cloîtré depuis dix; en arri-  
“vant en Suisse j'ignorois que ma tante y  
“fut, j'écrivis à ma mère libre alors pour  
“lui

«lui demander ses ordres, j'ai donné quatre  
 «lettres pour elle à mes gens que je ren-  
 «voyai en France, en outre je lui ay écrit  
 «plusieurs fois par des occasions sures,  
 «mais aucune de ses réponses n'a pu me  
 «parvenir & j'en ay vainement attendu &  
 «espéré pendant quatre mois; enfin perdant  
 «cette espérance, je m'adressai à Mr. le  
 «Duc de Modène comme à la seule per-  
 «sonne de ma famille qui put me donner  
 «un azile, ce fut après cette démarche il  
 «y a cinq mois, que j'appris que ma chère  
 «Tante étoit en Suisse, ne voyant absolu-  
 «ment personne je l'avois ignoré jusques  
 «là. Mr. le Duc de Modène ne put me  
 «recevoir, quand sa réponse m'arriva j'é-  
 «tois dangereusement malade des suites  
 «de la rougeole & d'une maladie de lan-  
 «gueur, dont je ne suis pas encore parfai-  
 «tement rétablie, ce qui fit que je n'eus  
 «pas l'honneur d'écrire sur le champ à ma  
 «tante. Six semaines après je priai Mr.  
 «Honeggre un magistrat d'ici, de vouloir  
 «bien se charger de lui faire passer sure-

“ment ma lettre à Fribourg ne voulant pas  
“la mettre à la poste parceque j’imagi-  
“nois que ma tante n’y étoit pas sous son  
“nom & que j’ignorois celui qu’elle a pris.  
“Mr. Honeggre ne voulut absolument pas  
“se charger de cette commission, sans pou-  
“voir me donner une raison de ce refus.  
“Je m’occupai de chercher une autre per-  
“sonne qui voulut s’en charger. Il y a  
“deux mois que Mr. Hoze un médecin très-  
“célèbre passa ici, je le consultai sur ma  
“santé & en même tems je lui demandai  
“s’il connoissoit quelqu’un à Fribourg au-  
“quel il put envoyer une lettre qu’il se  
“chargeroit de remettre à ma tante: Mr.  
“Hoze me répondit qu’il ne connoissoit  
“personne à Fribourg; mais qu’il cherche-  
“roit & se chargeroit de ma commission;  
“voilà pourquoi ma chère tante la démar-  
“che que je prens la liberté de faire au-  
“jourd’hui a été si longtems différée. Je  
“suis sortie de France au milieu de l’année  
“1791, j’ai passé un an & demi en Angle-  
“terre, au bout de ce tems mon père me  
“ra-

rapella à cause des décrets sur les émigrés,  
 je partis d'Angleterre au mois de No-  
 vembre 1792. En arrivant à Paris ma  
 gouvernante Mme de Genlis me remit en-  
 tre les mains de mon père & donna sa  
 démission sur le champ, mais le lende-  
 main même de notre arrivée un décret  
 nous déclara émigrées, & il fallut repar-  
 tir sur le champ. Mme de Genlis vouloit  
 retourner en Angleterre, & mon père  
 ne vouloit pas m'y envoyer. Il lui de-  
 manda de me conduire dans la Belgique  
 (qui n'étoit pas encore réunie à la France)  
 en lui disant que je n'avois personne pour  
 m'y mener; qui que ce soit ne voulant  
 me suivre dans la crainte de l'émigration  
 pas même une femme de chambre, mon  
 père ajouta qu'il ne demandoit à Mme de  
 Genlis, que de me conduire à Tournay,  
 d'y rester avec moi trois semaines ou un  
 mois, par ce que dans cet intervalle il  
 feroit chercher à Bruxelles par la famille  
 de Mr. Walkiers une personne qui vien-  
 droit à Tournay la remplacer. Mme de  
 Genlis

“Genlis à ces conditions consentit à me  
“conduire, mais sans vouloir reprendre sa  
“démission, seulement comme mon amie  
“& non comme ma gouvernante, & jus-  
“qu’à ce que la personne qu’il devoit la  
“remplacer fut arrivée. Nous partimes de  
“France au mois de novembre 1792 après  
“avoir passé deux jours à Paris, arrivées à  
“Tournay Mme de Genlis fit tous les pré-  
“paratifs de son départ pour l’Angleterre :  
“un mois après notre arrivée à Tournay  
“elle y maria à Lord Edward Fitzgerald  
“Paméla une jeune personne qu’elle a élevée  
“& qui partit aussitôt pour l’Angleterre ;  
“Comme la personne que mon père avoit  
“promis d’envoyer n’étoit par arrivée, Mme  
“de Genlis ne partit point avec Lady Fitz-  
“gerald mais elle écrivoit sans cesse pour  
“presser l’arrivée de cette personne : on lui  
“répondoit toujours qu’elle arriveroit sous  
“huit ou dix jours, mais elle ne vint point,  
“la mort du roi arriva, la guerre se dé-  
“clara. J’eus alors une très sérieuse ma-  
“ladie & trois semaines après une rechute :  
“Mme

"Mme de Genlis ne voulut jamais m'aban-  
 "donner dans l'état où j'étois: enfin la  
 "Belgique fut reprise, Mr. Dumouriez ar-  
 "riva à Tournay, nous ne le connoissions  
 "pas du tout, mais il fut touché de notre  
 "situation; nous ne pouvions rester à  
 "Tournay puisque les Autrichiens étoient  
 "au moment d'y rentrer, nous ne pou-  
 "vions rentrer en France, puisqu'un dé-  
 "crèt nous le défendoit sous peine de  
 "mort, Mr. Dumouriez nous offrit un  
 "asile dans son camp, nous partîmes en  
 "même tems que son armée, on nous logea  
 "à St. Amand dans la ville, & Mr. Du-  
 "mouriez logea aux eaux à un quart de  
 "lieue. Le lendemain de notre arrivée sa  
 "révolte éclata; alors Mme de Genlis vou-  
 "lut partir sur le champ & aller à Mons  
 "comme une Angloise, pour traverser en-  
 "suite l'Allemagne & se rendre en Suisse,  
 "mais comme elle prévoyoit beaucoup de  
 "dangers, elle déclara à mon frère aîné  
 "que depuis quatre mois & demi n'étant  
 "plus ma gouvernante, elle ne vouloit pas  
 "se

“se charger de moi, mon frère la pressa  
“inutilement de m’enmener, elle le refusa  
“absolument, mais au moment où elle  
“alloit monter en voiture mon frère me  
“conduisit vers elle, j’étois dans un état  
“affreux, elle ne put résister à mes larmes  
“& aux prières de mon frère, elle me prit  
“dans la voiture & nous partimes sur le  
“champ, cela fut si peu prévu qu’on n’a-  
“voit mis aucuns de mes paquets sur sa  
“voiture, je n’emportai que ce que j’avois  
“sur moi je laissai mes bijoux & tout ce  
“qui m’appartenoit sans exception & tout  
“a été perdu, tout le camp étoit révolté,  
“après de très grands périls nous arriva-  
“mes par des chemins détournés aux  
“premiers postes des Autrichiens, nous  
“nous y donnames pour des Angloises,  
“Mr. le Baron de Vouniauski le comman-  
“dant nous crut, nous donna des passe-  
“ports & une escorte pour nous conduire  
“à Mons; je peux bien dire que Mme de  
“Genlis m’a sauvé la vie en consentant à  
“m’emmener, car mon frère fut obligé de  
“rester

“rester encore après nous trois ou quatre  
“jours dans le camp & ne put s'en sauver  
“qu'à cheval & en combattant, & le jour  
“même de mon départ j'eus la rougeole,  
“qui me retint dix jours à l'auberge à  
“Mons, où nous ne comptions par séjour-  
“ner, les Autrichiens nous reconnurent  
“mais me firent offrir un azile que je n'ac-  
“ceptai pas, dans la crainte que mon séjour  
“dans ce pays n'aggravat les dangers de  
“mes parens. Quoique fort malade encore  
“je partis le roeme jour de ma rougeole &  
“j'arrivai en Suisse, où j'ai eu plusieurs  
“maladies suites de ma rougeole & où j'ai  
“fait toutes les démarches dont j'ai rendu  
“compte à ma tante. Ce fera sans doute  
“une bien grande peine pour moi de me  
“séparer d'une personne que je n'ai pas  
“quitté depuis le berceau, qui m'a montré  
“tout ce que je fais, qui m'a fait les plus  
“grands sacrifices & qui surtout depuis six  
“mois m'a rendu en tout genre des soins  
“& des services auxquels je dois l'existence;  
“mais depuis trois ans depuis l'époque où  
“elle

“elle donna sa première démission, je l’ai  
“toujours vue au moment de me quitter &  
“il y a bien longtems que malheureuse-  
“ment je suis préparée à cette séparation.  
“Elle a cultivé en moi les sentimens que  
“je dois avoir, le respect & la tendresse  
“pour les chers auteurs de mes jours &  
“l’attachement pour ma famille. C’est donc  
“avec sincérité & avec le desir d’obtenir  
“cette grace que j’ose, ma chère Tante, vous  
“demander avec instance de recevoir votre  
“malheureuse nièce ! J’ai seize ans & demi,  
“je suis depuis deux ans & demi hors de  
“France, je n’ai ni assez d’expérience, ni  
“assez de lumières pour avoir une opinion  
“sur les affaires, non seulement on ne m’en  
“a jamais entretenue, mais depuis deux ans  
“on ne m’a laissé lire aucun papier public,  
“je sais seulement qu’ils sont remplis de  
“tant de cruautés & d’impiétés qu’il est  
“impossible qu’une jeune personne puisse  
“les lire. Jamais rien de ce que j’ai en-  
“tendu n’a pu altérer en moi les principes  
“de religion & d’humanité qu’on m’a donné  
dès

"dès mon enfance. Si ma tante daigne  
 "me recevoir auprès d'elle, & me donner  
 "l'azile le plus honorable & le plus cher  
 "que je puisse avoir maintenant, elle trou-  
 "vera en moi toute la foudrillion, tout le  
 "respect & toute l'affection de la fille la  
 "plus tendre. Je suis sûre d'ailleurs qu'en  
 "me remettant dans ses mains, je rempli-  
 "rois le vœu de ma mère & il vaut mieux  
 "sans doute pour la sûreté de ma mère que  
 "ce ne soit que depuis qu'elle n'est plus  
 "libre, car si lorsqu'elle l'étoit j'eusse été  
 "sur le champ avec ma tante, on auroit pu  
 "dire en France que j'agissois d'après ses  
 "ordres, & cette idée auroit pu faire sup-  
 "poser entre elle & moi une correspon-  
 "dance dont on lui auroit fait un crime;  
 "mais malheureusement cet inconvénient  
 "n'existe plus maintenant, puis qu'il y a plu-  
 "sieurs mois qu'elle n'est plus libre, &  
 "qu'il y a onze mois que je suis en Suisse.  
 "Je supplie ma chère Tante de vouloir bien  
 "confidérer que si elle ne daigne pas me  
 "donner un azile, & que Mme de Genlis,

K

soit

“soit obligée de me quitter je ne fais ab-  
“solument ce que je deviendrois: il me  
“seroit impossible de rester sans elle dans  
“le couvent où je suis, outre que l'air de  
“ce lieu ne m'est pas bon, ce couvent n'a  
“point de grand jardin, les logemens y sont  
“affreux & je sens que j'y succomberois à  
“mes peines si j'y étois seule avec une  
“personne étrangère. Mon frère ainé n'a  
“que vingt ans, par son âge & sa situation  
“il ne peut me servir de guide ou de tu-  
“teur, & même quand il pourroit, comme  
“on le croit, venir dans quelques mois lo-  
“ger avec Mr. de Montesquiou, je ne pou-  
“rois loger avec lui dans cette maison, Mr.  
“de Montesquiou ayant encore avec lui  
“dans cette maison des jeunes gens qui  
“ne sont point mariés, d'ailleurs j'avoue  
“que le séjour de Bremgarten, où j'ai  
“éprouvé tant de malheurs, me seroit  
“odieux si je n'y étois pas avec celle qui  
“m'a élevée depuis mon enfance, & sur-  
“tout lorsqu'elle en seroit partie. Je prens  
“la liberté d'entrer dans tous ces détails  
afin

"afin que ma tante connoisse parfaitement  
 "ma situation; au reste je ne veux faire  
 "que sa volonté, je lui demande ses ordres  
 "& je les exécuterai quelqu'ils soient. Je  
 "la supplie avec instance d'avoir la bonté de  
 "me les donner promptement, parcequë  
 "Mme de Genlis fera vraisemblablement  
 "obligée de faire bientôt un voyage pour  
 "ses propres affaires. J'espère que ma  
 "chère Tante voudra bien excuser cette  
 "longue lettre & recevoir avec bonté l'as-  
 "surance du respect & de l'attachement de  
 "sa malheureuse Nièce

ce 3. Avril 1794

à Bremgarten

Adèle d'Orléans.

Environ huit ou dix jours après Mme  
 la Pesse de Conti répondit à Melle d'Orléans  
 une lettre également tendre & touchante  
 pour lui annoncer qu'elle la recevrait,  
 mais que ce ne pouroit être que dans un  
 mois. Ce mois s'écoula bien tristement,  
 Melle d'Orléans s'efforçoit en vain de sur-

K 2

ca-

cacher ses larmes & sa douleur, mon cœur qui partageoit sa peine n'en voyoit que trop l'étendue, elle ne dormoit plus, ne mangeoit plus, & quoique s'occupant toujours, elle pleuroit doucement en silence sans discontinuité; elle me déchiroit l'ame & je n'étois guères plus raisonnable qu'elle. Peu de jours avant son départ il nous arriva une si bizarre aventure, que je ne puis m'empêcher d'en rendre compte. Un soir à onze heures tout le monde étant couché, je veillois seule à mon ordinaire, tout à coup j'entendis sonner à la porte du couvent, ce qui étoit surprenant à une telle heure, je distinguai le bruit d'un grand mouvement dans la maison, les religieuses tourières se levoient, & un demi quart d'heure après le bruit redoublant, je fus écouter dans un corridor: je reconnus la voix de la prieure qui s'étoit précipitamment levée & qui passoit à l'extrémité du corridor pour se rendre dans un parloir, j'appellai une sœur converse qui l'éclairoit & je la questionnai, elle me  
ré-

répondit qu'elle ne favoit rien, finon que c'étoient deux hommes qui avoient voulu parler sur le champ à Mme la Prieure, je priai cette religieuse de s'informer de ce que c'étoit & de revenir me le dire & je rentrai dans ma chambre convaincue fans savoir pourquoi que cette visite nocturne avoit rapport à nous. L'Entretien de la Prieure fut très long, enfin au bout d'une heure, j'entendis qu'elle rentroit dans son appartement, que l'on rouvroit & que l'on refermoit les portes, mais la religieuse converse ne revenoit point, après l'avoir attendue quelque tems je pris le parti d'aller dans sa cellule, elle se couchoit, & parut fort déconcertée en me voyant, je renouvelai mes questions, elle répondit avec un extrême embarras, en m'assurant qu'elle n'avoit rien pu apprendre, je vis clairement qu'elle me trompoit, je descendis chez la Prieure que je trouvai dans son lit, elle me fit une histoire qui n'avoit pas de sens & je connus à n'en pouvoir douter, qu'un soupçon que j'avois moi

même jugé extravagant 'étoit parfaitement fondé. Je revins dans ma chambre, & l'inquiétude m'empêcha de dormir pendant la plus grande partie de la nuit, le lendemain matin Melle d'Orléans & ma nièce entrèrent dans ma chambre en me disant, qu'elles venoient m'annoncer que nous étions prisonnières, c'est à dire que nous ne pouvions sortir de la maison. Je demandai l'explication de cette étrange nouvelle, alors elles m'apprirent que Melle d'Orléans & ma nièce ayant été tentées d'aller se promener dans les champs avec une sœur converse, on leur avoit répondu que cela étoit *impossible*, qu'ayant questionné, il avoit bien fallu leur apprendre que les religieuses avoient reçu l'ordre formel de ne pas nous laisser sortir du couvent jusqu'à *nouvel ordre* \*). Comment donc m'écriai-je & qui a donné cet ordre? —

des

---

\*) En général nous ne nous promenions que dans le jardin, & nous n'avons été en tout dans les champs, que cinq ou six fois dans l'espace d'une année.

des magistrats supérieurs de la ville. — Et de quel droit? — Nous l'ignorons comme vous. — Et pour quelle raison? — Sur la requête de Mr. Diffenthaler. — Et au nom de qui agit Mr. Diffenthaler? — Au nom de Mr. le Duc de Bourbon. — Et le motif? — c'est dit Melle d'Orléans que Mr. Diffenthaler prétend que vous avez le projet de *m'enlever*, dans quelques jours, & de me conduire hors de la Suisse, il ajoute qu'il est chargé par Mr. le Duc de Bourbon d'empêcher cet enlèvement & c'est d'après ce détail qu'il a obtenu *l'ordre* de nous retenir ici, & si par hazard nous nous échappions par une porte dérobée, il y a des gardes posées autour de la maison qui nous arrêteroient & nous rameneroient. Voilà ce qu'un homme qu'on appelle le *grand Sceantier* \*) est venu cette nuit signifier à la Prieure, qui n'a pas voulu vous le dire dans le moment dans la crainte de vous empêcher de dormir. Qu'on juge de ma

K 4

sur-

---

\*) Garde du Sceau, du conseil.

surprise à ce récit, je croyois dormir encore & rêver profondémens. Il faut savoir que Mr. Diffenthaler est un militaire Suisse ou Allemand, se disant très attaché aux Princes émigrés & qui étoit venu passer une quinzaine de jours dans une auberge de Bremgarten; delà quelques jours avant notre réclusion, il avoit fait parvenir mystérieusement à Melle d'Orléans une lettre dans laquelle il lui demandoit de lui accorder une *audience* dans un parloir à mon insçu: Melle d'Orléans me montra cette lettre, comme il annonçoit avoir des choses extraordinaires à lui dire, je conseillai à Melle d'Orléans de l'entendre, elle le reçut en présence d'une religieuse qui ne comprenoit pas le françois. Melle d'Orléans, commença l'entretien en disant qu'elle m'avoit montré la lettre; malgré ce début Mr. Dieffenthaler dit beaucoup de mal de moi. fit de grands éloges de Mr. le Pce de Condé & des autres Princes émigrés: c'étoient là ces choses extraordinaires qu'il avoit annoncé, Melle d'Orlé-

lé-

léans lui répondit avec la sincérité, la dignité & la raison qui la caractérisent & le laissa fort peu content de sa visite, on voit quel en fut le résultat. J'imaginai que la moindre démarche auprès des magistrats suffiroit pour faire révoquer un ordre aussi ridiculement arbitraire & injuste, les Princes émigrés n'avoient aucun droit sur Melle d'Orléans, quand ils en auroient eu Mr. Diffenthaler n'avoit montré de leur part ni procuration, ni lettres, & enfin quand il auroit montré des lettres, connoissoit-on leur écriture, & pouvoit-on sans aucune information, sans aucun éclaircissement constituer tout à coup trois femmes prisonnières, & trois étrangères qui renfermées volontairement depuis un an dans un couvent, s'y étoient conduit d'une manière, je l'ose dire si exemplaire? Quel fut donc mon étonnement lorsqu'après avoir fait demander qu'on nous rendit notre liberté, on répondit qu'on ne pouvoit le faire que dans le cas où Mr. Diffenthaler se désisteroit de la demande qu'il avoit faite & con-

sentiroit à la révocation de l'ordre qu'il avoit obtenu. Je ne pouvois pas m'aller plaindre à Zurich puisque je ne pouvois sortir, je n'y connoissois personne, il fallut donc supporter patiemment cette inconcevable injustice. Tandis que j'y réfléchissois, Melle d'Orléans reçut une lettre de Mr. Dissenhallier dans laquelle il expliquoit très respectueusement ses motifs qui étoient fondés comme je l'ai dit sur la crainte que je n'enlevasse Melle d'Orléans; cette lettre étoit d'ailleurs un *Interrogatoire* très détaillé sur ses projets, les miens &c. Melle d'Orléans répondit la lettre suivante :

„De Bremgarten, ce 7. Mai 1794.

„Je suis bien étonnée, Monsieur, de toutes les questions que vous me faites après l'entretien que j'ai eu Samedi avec vous je vous ai dit expressément que j'avois instantement prié M<sup>me</sup> la Pesse de Conti il y a un mois de me recevoir auprès d'elle, qu'elle avoit eu la bonté d'y consentir & que j'attendois M<sup>me</sup> de Pons pour me  
ren-

"rendre avec elle à Fribourg. Je n'ai  
 "point changé d'avis. Ce que vous dites,  
 "Monsieur, sur ce que vous appelez *mes*  
 "*alentours* est excessivement injuste, c'est  
 "d'après mon coeur & les conseils de la  
 "personne qui m'a élevée, que j'ai formé  
 "le dessein de me mettre sous la protection  
 "de ma Tante. Le retard de mon départ  
 "ne vient que de Mme la Pesse de Conti elle  
 "même. J'ai reçu hier de sa part une lettre  
 "de Mme de Pons, qui m'annonce que  
 "pour des arrangemens qui tiennent à Mme  
 "la Pesse de Conti elle est obligée de diffé-  
 "rer son arrivée ici; j'ai sa lettre, celles de  
 "ma Tante & des copies de toutes les  
 "miennes, ainsi il m'est bien facile de prou-  
 "ver la vérité de tous ces faits. Enfin  
 "Monsieur, excepté mon frère & ma tante,  
 "je ne reconnois de droits sur ma personne  
 "à aucun de mes autres parens. J'en puis  
 "recevoir des conseils avec reconnoissance,  
 "& je ne puis croire qu'ils vous ayent au-  
 "torisé, Monsieur, à m'écrire d'une manière  
 "aussi peu convenable, & à exciter les  
 "vi-

"violences que vous avez provoquées con-  
 "tre moi, j'en demande la cessation im-  
 "médiante, ou je me réserve de porter  
 "hautement mes plaintes contre l'injuste  
 "violation de droits que vous avez fait  
 "exercer contre moi; mais je pense cepen-  
 "dant, Monsieur, qu'un moment de réflé-  
 "xions vous fera sentir toute l'injustice de  
 "votre procédé & que vous vous empres-  
 "serez de la réparer autant qu'il sera en vous.

*Adèle d'Orléans.*

Comme cette espèce de persécution est si  
 bizarre qu'elle ne paroît pas croyable je  
 dois produire les lettres qui la constatent:  
 J'ai celles de Mr. Dieffenthaler, signées  
 & de son écriture, & les copies de celles  
 de Melle d'Orléans copiées par elle. Voici  
 la réponse de Mr. Dieffenthaler à la lettre  
 qu'on vient de lire:

„Ma-

Mademoiselle!

"Je ne me confolerai de la vie d'avoir fait  
 "quelque chose qui puiſſe déplaire à Votre  
 "Alteſſe Royale, & j'oſe la ſupplier de par-  
 "donner des expreſſions que le défaut de  
 "la langue peuvent m'avoir laiſſé échapper.  
 "Je ne crois cependant pas m'être ſervi viſ  
 "à viſ de votre Alteſſe Royale de termes  
 "qui ne ſoient point *convenables*, ſi toutes  
 "fois je n'ai pas ſenti la force de mes ex-  
 "preſſions, qu'elle me permette de me  
 "mettre à ſes pieds pour lui faire mes  
 "reſpectueuſes excuſes. Je ſuis plus éloigné  
 "que de tout ce qui n'exiſte pas, de me per-  
 "mettre de demander des preuves de ce  
 "que Mademoiſelle, me fait la grace de  
 "me dire, & j'oſe la ſupplier de n'enviſager  
 "que la pureté de mon zèle pour ſon Au-  
 "guſte perſonne. Il viendra peut être un  
 "tems, & je l'eſpère, où Votre Alteſſe  
 "Royale ne doutera pas de ce zèle que je  
 "me permets de mettre en ayant pour ſon  
 "ſer-

“service, & pour la convaincre de ma plus  
 “parfaite soumission à ses ordres.

“Je ne croyois pas avoir mérité de  
 “Votre Altesse Royale, le mot terrible de  
 “*violence*, mes ordres portent de veiller à  
 “la sûreté de Votre Altesse, l'on m'a donné  
 “des craintes, j'en ai les preuves, & ces  
 “craintes m'ont engagé à prendre les me-  
 “sures pour que tout ce qui se feroit ou  
 “pourroit arriver sans son consentement fut  
 “sans effet. Voilà ma conduite, Made-  
 “moiselle, si votre Altesse Royale la désa-  
 “prouve après cet éclaircissement, je suis  
 “soumis à ses volontés que je supplie de me  
 “faire connoître. J'imaginois que les droits  
 “de la maison de Condé, ou tout au moins  
 “ceux de Monseigneur le Duc de Bourbon qui  
 “est l'oncle de Votre Altesse Royale pou-  
 “voient équivaloir ceux de Mme la Pcesse de  
 “Conti. Si je suis dans l'erreur, j'ai l'hon-  
 “neur de lui en demander pardon.

“Je finis par supplier Votre Altesse  
 “Royale de me rendre la justice de croire  
 “que

“que tous les voeux que je forme pour son  
 “parfait bonheur sont sans bornes & qu'ils  
 “sont éternels.

“Je suis avec le plus profond respect.  
 “Mademoiselle.

“De Votre Altesse Royale

“Bremgarten,  
 “le 9 Mai 1794.

“le très Humble & le très

“Obeïssant Serviteur

“de Dieffenthaler.

A cette lettre qui nous donnoit l'espoir  
 de recouvrer notre liberté Melle d'Orléans  
 fit cette réponse.

“de Bremgarten ce 9 Mai 1794.

“Je suis satisfaite, Monsieur, de Votre der-  
 “nière lettre, si comme vous me l'offrés,  
 “vous faites aujourd'hui sans délai rétracter  
 “l'ordre étrange que vous avez obtenu. Mr.  
 “le Duc de Bourbon n'est point mon oncle  
 “n'étant que le mari de ma tante, & d'ail-  
 “leurs

“leurs je vous répette, Monsieur, que je suis  
 “sure qu’il désaprouveroit lui même tout  
 “ce qui s’est fait hier. Je vous renouvelle  
 “l’assurance de ne conserver aucun souvenir  
 “de tout ceci, & de ne me rappeler que le  
 “zèle dont vous m’assurez, si vous réparez  
 “promptement un procédé aussi offensant  
 “pour moi.”

“*Adèle d’Orléans.*”

Une heure après avoir envoyé ce billet  
 Melle d’Orléans reçut cette réponse.

Mademoiselle.

“Je me conformerai aux ordres de Votre  
 “Altesse Royale, je vois avec la plus vive  
 “satisfaction qu’elle n’a envisagé que mon  
 “zèle à la servir, mais avec une vraie dou-  
 “leur qu’elle regarde la démarche que j’ai  
 “cru devoir faire comme *offenseante* pour  
 “elle; Dieu m’est témoin que toutes mes  
 “actions n’ont eu pour but que sa sûreté  
 “personnelle & qu’il ne m’est pas venu  
 “dans

“dans l'idée de faire la moindre chose qui  
 “ait même l'air de ne pas lui être agréable.

“Je suis avec le plus profond respect.

“De Votre Altesse Royale &c.

En effet voyant enfin qu'il n'étoit pas  
*agréable* à Melle d'Orléans de se trouver  
 prisonnière, Mr. Dieffenthaler, eut la gé-  
 nérosité d'aller porter au conseil le désiste-  
 ment de sa demande, & l'on vint nous  
 annoncer que nous étions libres. Peu de  
 jours après cette singulière aventure Mme  
 la Ctesse de Pons St. Maurice vint de la  
 part de Mme la Pcesse de Conti chercher  
 Melle d'Orléans. Je savois la veille qu'elle  
 devoit arriver le lendemain, mais je l'avois  
 caché à Melle d'Orléans, qui croyoit avoir  
 encore quinze jours à passer avec moi.  
 Quand elle fut se coucher le soir, je l'em-  
 brassai avec un cruel serrement de cœur,  
 d'autant plus que j'étois décidée à lui  
 épargner la douleur des adieux & par con-  
 séquent à ne la plus revoir! je la retins

L

une

une demie heure de plus sur mes genoux, & jamais je n'avois mieux senti que durant cette demie heure combien je l'aimois! . . . le lendemain onze mai (époque ineffaçable dans mon souvenir!) je me levai contre mon ordinaire à sept heures, je n'ouvris point mes volets, je m'habillai sans bruit & je fus trouver Mme de Pons qui m'attendoit dans un parloir. Je lui dis tout ce que je croyois qu'il étoit utile qu'elle fut pour Melle d'Orléans; elle étoit déjà prévenue que cette jeune infortunée ignoroit la mort de son père, je fis sentir combien il étoit nécessaire qu'on ne l'en instruisit que lorsque le chagrin causé par notre séparation seroit un peu calmé, & lorsqu'elle auroit passé l'époque si dangereuse pour les jeunes personnes. Je lui remis un très long mémoire que j'adressois à Mme la Pcesse de Conti & qui contenoit les détails les plus circonstanciés sur Melle d'Orléans, sur son caractère, ses talens, sur sa santé, sur son régime &c. en outre j'avois écrit des exhortations religieuses & morales pour Melle  
d'Or-

d'Orléans; elle avoit désiré vivement un portrait de Lady Fitzgérald, je le lui donnai, ce portrait étoit dans un portefeuille qui contenoit un petit livre blanc, j'avois écrit ces exhortations dans ce livre que je donnai à Melle d'Orléans huit jours avant notre séparation, & comme je parus regretter de n'en avoir pas de double, Melle d'Orléans les copia & me donna cette copie que j'ai conservé & que je transcrirai tout à l'heure d'après cette copie originale de son écriture. Après cet entretien avec M<sup>me</sup> de Pons je fus me renfermer dans ma chambre, & j'envoyai ma nièce dire à Melle d'Orléans que sachant que M<sup>me</sup> de Pons devoit arriver ce matin, j'étois sortie avec le jour & que seule avec une servante j'avois pris la route du bois de Sapins qui étoit à un quart de lieue de Bremgarten. La douleur de Melle d'Orléans fut inexprimable, & c'est parceque je l'ai ressentie toute entière qu'il me seroit impossible de la dépeindre! . . . . au bout d'une heure je l'entendis descendre, elle passa dans mon

corridor, s'arrêta devant ma porte qui étoit fermée & dont on lui dit que j'avois emporté la clef, j'entendis ses sanglots, ses gémiffemens. .... En pensant que vraisemblablement cette séparation seroit éternelle, dix fois je fus tentée d'ouvrir ma porte, pour la revoir encore une fois, pour l'embrasser encore, la serrer dans mes bras, & mêler mes pleurs aux siens! .... mais elle n'auroit pu supporter une telle scène. .... On l'arracha de ce corridor, elle partit! .... j'entendis le bruit de la voiture! Il faut être mère pour concevoir ce que j'éprouvai dans ce moment! ... Chère enfant! qui me futes confiée à l'âge d'onze mois, qui jusqu'à seize ans & demie n'aviez jamais été séparée de moi que deux fois, l'une pendant un mois, & l'autre pendant quinze jours, qui d'ailleurs durant tant d'années ne me quittiez jamais, vous qui malgré votre jeunesse étiez véritablement mon amie & pour la quelle je n'avois rien de caché vous enfin qui m'avez donné tant de preuves de tendresse & de reconnaissance,

noissance, oui j'aurai toujours pour vous toute l'affection de la plus tendre mère j'en eus tous les soins, j'en conserverai tous les sentiments. Il n'est pas au pouvoir de la fortune de rompre le noeud touchant qui nous lie, elle peut nous séparer, mais rien ne fauroit nous désunir.

Une demie heure après le départ de Melle d'Orléans, un vieillard jardinier des religieuses rentrant au couvent, dit, qu'il l'avoit rencontrée, je voulus le voir; il me conta qu'elle l'avoit aperçu sur la grande route, qu'elle avoit fait arrêter la voiture pour lui parler, qu'elle étoit en pleurs, lui avoit donné un louis & puis (ajouta t'il) *tendu sa petite main* qu'il avoit pris & baisé, qu'elle pleuroit tant, qu'elle n'avoit pu parler, mais qu'elle avoit prononcé mon nom, en faisant ce recit naif le bon jardinier pleuroit lui même! . . . Elle m'écrivit en route, Mme de Pons eut la bonté de m'écrire aussi le lendemain de son départ pour me donner de ses nouvelles, elle me mandoit qu'elle avoit couché dans sa

chambre, que Melle d'Orléans n'avoit point dormi, & que l'état où elle étoit devoit donner la meilleure opinion de son cœur. Hélas je n'en doutois pas, je n'avois d'inquiétudes que sur la fanté qui en effet depuis notre féparation a été cruellement dérangée!

Maintenant pour achever de rendre compte de toutes mes rélations avec Melle d'Orléans, je vais transcrire d'après la copie qui me reste les derniers conseils qu'elle ait reçu de moi: les voici.

de Bremgarten ce 2 Mai 1794,

„Nous allons nous quitter, ma chère Enfant, croyez que mon cœur partage tout ce qu'éprouve le vôtre, mais je veux vous parler de vos consolations & par conséquent des miennes & non de nos regrets & de nos peines. Vous avez rempli tous vos devoirs envers moi, vous êtes vertueuse & vous m'aimez; Je suis récompensée de tout ce que j'ai fait pour vous. Je puis me rendre ce doux témoignage

"gnage d'avoir dévoué à votre éducation  
 "& mon tems & mes veilles & le peu de  
 "talens que je puis avoir, d'avoir sacrifié  
 "à votre sûreté mes plus chers projets &  
 "mon repos & de vous avoir préféré à  
 "tout au monde lorsque je vous ai vue  
 "dans l'adversité. Vous n'oublierez jamais  
 "l'exil de Tournay, la fuite de St. Amand  
 "& l'année entière que nous venons de  
 "passer dans cette profonde solitude, &  
 "moi je n'oublierai point les larmes a-  
 "mères que vous répandez en quittant, ce  
 "triste séjour & cette affreuse habita-  
 "tion. . . . . O, qui ne vous aimeroit pas  
 "en voyant avec quel déchirement de cœur  
 "vous vous arrachés de cette petite cel-  
 "lule, & de ce couvent, où nulle espèce  
 "de dissipation ne pouvoit vous distraire  
 "de vos cruels chagrins, où l'étude & nos  
 "entretiens ont seuls rempli tous vos mo-  
 "mens! . . . . Vous née dans toutes les  
 "illusions de la grandeur & qui deviez vous  
 "promettre un sort si différent! . . . Hélas  
 "le bonheur, la gloire, les plaisirs, la  
 fer-

“fortune ne font sur la terre que des om-  
“bres fugitives. On n’y trouve que deux  
“biens solides, la vertu & l’amitié, par-  
“ceque ces biens précieux viennent de  
“l’ame qui ne périt pas. Tout ce qui ne  
“tient qu’à l’imagination est fragile ou chi-  
“mérique : tout ce qui prend sa source  
“dans le cœur est indépendant de la for-  
“tune, & voilà nos réelles, nos seules pos-  
“sessions & nos véritables richesses. En  
“gémissant de vos malheurs, sentez le prix  
“de ce qui vous reste, toutes les révolu-  
“tions de l’univers ne pourront vous ôter  
“la soumission à la volonté de Dieu, & la  
“certitude qu’il existe un autre monde où  
“l’innocence & la vertu trouveront des  
“récompenses immortelles; avec cette  
“croyance & une conscience aussi pure  
“que la vôtre, tout peut se supporter avec  
“la patience & la résignation que vous  
“avez eu jusqu’ici. Conservés précieuse-  
“ment cette piété qui vous caractérise ;  
“n’en perdez rien, pas même ces petites  
“pratiques qui la rendent plus tendre &  
plus

"plus consolante; s'il étoit permis de com-  
 "parer l'amour du au créateur à des senti-  
 "mens ordinaires, je vous dirois que l'a-  
 "mitié qui retrancheroit comme puérides  
 "tout les petits soins journaliers qu'inspire  
 "une grande sensibilité & qui se borneroit  
 "aux services essentiels, seroit une amitié  
 "bien froide; de même la dévotion qui se  
 "réduit aux seuls devoirs prescrits par l'é-  
 "glise n'est jamais un sentiment vif & do-  
 "minant. L'Evangile vous ordonne d'ai-  
 "mer Dieu par dessus toutes choses; vous  
 "devez donc multiplier les moyens de vous  
 "occuper de lui & n'en dédaigner aucun.  
 "Qu'est ce aux yeux de Dieu que les dons  
 "les plus brillans de l'esprit? Qu'est ce  
 "que toutes les lumières & l'instruction  
 "humaine en comparaison de l'intelligence  
 "suprême du créateur de l'univers? Vous  
 "avez lu dans les S<sup>tes</sup> Ecritures ces pa-  
 "roles sublimes: *C'est par l'orgueil que*  
 "*tous les maux ont commencé.* C'est l'or-  
 "gueil qui corrompt des anges & perdit  
 "le premier homme; avec l'orgueil point

“de piété véritable, point de vertus réelles  
“aux yeux de Dieu, aussi réproouve t-il  
“particulièrement ce vice & ceux qui en  
“dérivent, comme par exemple le desir de  
“la vengeance, car c’est surtout l’orgueil  
“qui rend vindicatif. Toutes les fois que  
“vous faites un acte d’humilité vous faites  
“une action très agréable à Dieu. Il aime  
“surtout dans le culte qu’on lui rend, la  
“simplicité & la foi, & c’est ce que l’or-  
“gueil confond très injustement avec la  
“superstition. Tout ce que l’Eglise auto-  
“rise n’est point superstition, croire à des  
“reliques & à l’efficacité des pèlerinages  
“ne sont point des articles de foi néces-  
“saires pour être sauvé, mais cette croy-  
“ance est autorisée par l’église, par con-  
“séquent elle mérite au moins notre véné-  
“ration, & elle fournit aux infortunés  
“des idées & des espérances consolantes.  
“Pascal, un des plus grands génies qui  
“ait existé, ne dédaignoit aucune de ces  
“pratiques, il aimoit à humilier sa raison  
“devant l’être suprême. Il savoit que nous  
“ne

"ne devons suivre les lumières de cette  
 "raison que pour nous conduire dans les  
 "diverses situations de la vie & non dans  
 "les matières de foi, mais jamais ne sub-  
 "stituez une petite pratique à un devoir  
 "positif, & croyez toujours, qu'il vau-  
 "droit mieux soigner un malade & lui  
 "lire un roman pour le défennuyer que  
 "d'aller dire votre chapelet. De même  
 "ne remplacez jamais par des actes parti-  
 "culiers de dévotion, les actions de piété  
 "commandées par l'église, ensuite livre  
 "vous à votre dévotion particulière, mais  
 "sans affectation & sans vous singulariser;  
 "en même tems ne trouvez point étrange  
 "que les autres n'ayent pas ou autant de  
 "piété que vous ou votre genre de piété,  
 "vous perdriez tout le fruit de la votre si  
 "vous manquiez d'indulgence & de tolé-  
 "rance. Souvenez vous de ces paroles de  
 "l'Evangile: *ne jugez point & vous ne*  
 "*serez point jugé.* Occupés vous de votre  
 "conscience & non de celle des autres,  
 "faites vous un plan de journée, & ne  
 "perdez

“perdez pas l’habitude de faire chaque soir  
 “votre examen de conscience. Tachez de  
 “vaincre votre indolence, & ne foyez ja-  
 “mais dans l’oisiveté. Par amitié pour  
 “moi cultivez vos talens qui m’ont donné  
 “tant de peines & pour cela il faut jouer  
 “de la harpe chaque jour au moins deux heu-  
 “res & demie une heure de Piano & peindre  
 “deux bonnes heures; écrire une heure,  
 “& lire une heure, & régler vos occupa-  
 “tions. Je vous recommande la promenade,  
 “& la sobriété si nécessaires à votre santé.  
 “Si vous prenez d’habitude du café à  
 “l’eau ou à la crème, ou du thé, si vous  
 “buvez du vin, si vous mangez des ra-  
 “gouts, des patisseries, du bœuf, si vous  
 “faites un usage journalier des acides vous  
 “détruirez totalement votre santé & sans  
 “retour, d’ailleurs la religion ordonne la  
 “sobriété, elle compte le vice contraire  
 “au nombre des péchés mortels, ainsi un  
 “véritable chrétien qui a un peu réfléchi  
 “sur ses devoirs doit être sobre; après les  
 “exemples & les leçons que vous avez  
 “re-

“reçues à cet égard & avec la délicatesse  
 “de votre constitution, vous seriez sans  
 “excuse & tout à fait déraisonnable si vous  
 “n’aviez pas cette vertu.

“Je vous remets dans des mains respec-  
 “tables & vertueuses & vous acheverez de  
 “vous confirmer dans les principes que je  
 “vous ai donnés. Vous n’avez que seize  
 “ans & demi, par conséquent votre éduca-  
 “tion n’est pas finie, car elle ne peut l’ê-  
 “tre parfaitement pour une femme qu’à  
 “dix huit ans; mais auprès de M<sup>me</sup> la Prin-  
 “cesse de Conti vous pouvez facilement  
 “perfectionner votre esprit & votre raison  
 “& vous êtes assez avancée pour les talens  
 “de pur agrément pour ne rien perdre si  
 “vous voulez. Tachez de surmonter vo-  
 “tre timidité; & de prendre plus de part  
 “à la conversation, vous avez de quoi être  
 “aimable & vous devez desirer vivement  
 “de plaire à une personne qui de toutes  
 “manières doit vous être chère & qui  
 “vous reçoit avec tant de tendresse. Ayez  
 “en elle une entière confiance, conservez  
 “pré-

"précieusement la fureté de société que  
 "vous avez eu jusqu'ici & détestez tou-  
 "jours les rapports & la tracasserie. Je  
 "vous écrirai souvent, montrez toutes  
 "mes lettres & les vôtres à Mme la Prin-  
 "cesse de Conti, ni vous ni moi n'avons  
 "rien à cacher, depuis que vous avez l'âge  
 "de raison, vous avez été témoin de tou-  
 "tes mes actions, vous avez lu toutes mes  
 "lettres, je vous ay montré une confiance  
 "qu'on a rarement pour une personne de  
 "votre âge. Vous savez si j'ai mérité les  
 "imputations absurdes dont on me noircit  
 "surtout depuis cinq ans. Justifiez moi  
 "par vos vertus, votre piété, votre vive  
 "sensibilité pour tous les infortunés, votre  
 "attachement pour vos parens, & surtout  
 "pour une mère si digne de toute votre  
 "tendresse, par ses vertus angéliques & l'ex-  
 "cès de ses malheurs. Voilà les sentimens  
 ", que j'ai constamment cultivés en vous, &  
 "cette dernière exhortation n'est qu'une  
 "répétition de ce que je vous ai toujours  
 "dit depuis que vous existez. Je vous  
 "per-

“permets, ma chère enfant, de dire si vous  
“parlez de moi, tout ce que vous en savez,  
“tout ce que vous en avez vu, & sans nul  
“déguisement, nulle restriction, le men-  
“songe est toujours odieux, & si je vous  
“engageois à altérer pour moi le moins du  
“monde la vérité, ayant été votre gouver-  
“nante & votre institutrice, je ferois une  
“chose très vile, & vous seriez en droit  
“de me mépriser. Il est vrai que jepourois  
“vous demander sans rien faire de con-  
“damnable de garder le silence sur ce qui  
“s’est passé dans mon intérieur; mais j’ose  
“dire que ce seroit un bonheur pour moi,  
“que tous ceux qui me jugent de loin  
“m’eussent vue de près, ainsi je le répète,  
“je vous autorise à dire entièrement tout  
“ce que vous avez vu de moi & tout ce  
“que vous en savez. — Quand vous m’é-  
“crirez rendez moi compte de vos occupa-  
“tions & de vos lectures. Je tâcherai de  
“vous rendre mes lettres instructives.  
“Comme vous avez perdu dans notre fuite  
“tous vos extraits, faites en de nouveaux.  
“Je

"Je vous conseille si vous pouvez avoir des  
 "livres françois dont nous sommes privées  
 "depuis un an, de relire Imo les Evangiles  
 "mais avec grande attention & plusieurs  
 "fois de suite. Ido L'imitation de J. C.  
 "Iliuo. Le petit carême de Maffillon &  
 "ensuite tous les sermons de Bourdaloue —  
 "en livres d'agrément. Télémaque, les  
 "Annales de la Vertu, les veillées du Cha-  
 "teau, le Théâtre de Racine, celui de  
 "Corneille & de Crébillon. — Je vous  
 "ferai copier peu à peu de mes extraits  
 "que je vous enverrai successivement.

„Adieu, ma chère Enfant, mon Adèle  
 "bien aimée! puisse la providence vous  
 "dédomager des maux que vous avez soufferts,  
 "puisse le ciel récompenser dès cette  
 "vie, la pureté & la bonté de votre excellent  
 "cœur, puissiez vous mériter par  
 "votre conduite & vos vertus de devenir  
 "un jour la consolation d'une mère aussi  
 "infortunée qu'elle est respectable & des  
 "autres objets de votre attachement, &  
 "puissiez vous mériter la tendresse de Mme  
 "la

"Ja Peesse de Conti & l'estime & l'amitié de  
 toutes les personnes avec les quelles vous  
 "allez vivre, voilà les vœux d'une amie  
 "qui jusqu'à son dernier soupir prendra le  
 "plus vif & le plus sensible intérêt à votre  
 "bonheur. Je vous demande ma chère amie  
 "de porter toujours sur vous ce gage de la  
 "plus tendre amitié & de relire quelque fois  
 "cet écrit.

Le départ de Melle d'Orléans acheva de  
 me rendre odieux le séjour que j'abitois,  
 malgré le sincère attachement que j'avois  
 pour les respectables religieuses de ce cou-  
 vent, mais j'avois tant souffert dans ce lieu,  
 j'y avois éprouvé tant de peines de tout  
 genre, qu'indépendamment de toute autre  
 raison je n'aurois pu y rester alors sans y  
 mourir de la consomption. Ma nièce si  
 bonne & si sensible partageoit le désir que  
 j'épronvois de m'en éloigner promptement;  
 d'ailleurs quand je l'aurois voulu je n'aurois  
 pu y séjourner davantage; Melle d'Orléans  
 n'avoit pu me rendre à beaucoup près tout

M

l'ar-

l'argent que j'avois avancé pour elle (& qui m'est toujours du) \*) l'arrangement fait pour nos pensions étoit beaucoup trop cher. Sans compter ce qu'une juste compassion obligeoit à donner aux infortunés compatriotes qui passioient dans ce lieu, & qui s'adreffoient à moi! Enfin les persécutions

---

\*) Je ne comprends assurément pas là dedans les fraix de ma pension & de celle de ma nièce à Bremgarten, ni ceux des voyages que j'ai faits avec Mademoiselle d'Orléans, quoique je n'aye fait ces voyages & que je ne sois restée à Bremgarten, que pour elle. Mr. de Montesquiou qui s'étoit chargé de faire notre arrangement au couvent, le fit beaucoup trop magnifiquement pour notre situation & dans un lieu où l'on vit à si bon marché. Et cependant la nourriture étoit si peu recherchée qu'elle ne pouvoit convenir au régime de Mademoiselle d'Orléans, ce qui nécessitoit la double dépense pour elle de plusieurs mêts particuliers faits à part. Je ne comprends pas davantage dans cette dette, ce que la révolution m'a fait perdre comme par exemple, la vente de ma bibliothèque que j'ai vendu pour Mr. de Chartres en 1790 pour une rente viagère de douze cent francs, ce qui n'étoit sûrement pas sa valeur, & rente perdue.

tions & les calomnies dont j'étois l'objet, m'inspiroient le desir le plus ardent d'abandonner une solitude où j'étois si cruellement opprimée. Je recevois sans cesse des lettres anonimes aussi infâmes que celles, que j'avois reçu à Bury sur la fin de mon sejour en Angleterre. J'étois souvent outragée de la manière la plus absurde dans les papiers publics entr'autres dans la gazette de Leyde, qui disoit. que *comblée des bienfaits* de la cour de France, j'avois fait en grande partie la révolution, que j'étois avec Mr. de Montesquieu & Mr. de Chartres *dans un Palais* que Mr. de Montesquieu avoit fait bâtir, & cet article extravagant finissoit par cette exclamation: *Enfin Mme de Sillery respire tranquillement en Suisse!* Une personne de mes amies qui étoit fort loin de moi m'envoya cette gazette, en me mandant que l'auteur Mr. de Luzac étoit honnête, que certainement il n'avoit pas vu cet article; qu'elle me conjuroit de lui écrire pour m'en plaindre & qu'alors surement il se rétracteroit: par

complaisance pour mon amie j'écrivis à Mr. de Luzac, en lui demandant le secret sur cette démarche, afin qu'elle ne me fit pas prendre une forte d'engagement de réfuter tant d'autres calomnies. Je lui disois qu'à la vérité. *Je respirois en Suisse*, mais que je ny respirois pas du tout *tranquillement*, que d'ailleurs je n'étois point logée avec Mr. de Montesquiou, que même je n'avois aucune espèce de rapport ou de liaison avec lui, mais que je savois qu'il ne faisoit point bâtir *de palais*, qu'il vivoit fort modestement dans une très petite maison extrêmement simple, que Mr. de Chartres au lieu de vivre dans un *palais* à Bremgarten étoit à 50 ou 60 lieues de cette ville dans un collège, que moi j'étois dans un couvent, que je n'avois pas *fait la révolution* faute de tems, parceque neuf enfans à élever & vingt volumes à composer ne m'avoient pas laissé le loisir de bouleverser des empires, que je n'avois jamais reçu une seule grace de la cour par une raison assez simple, c'est que j'y avois toujours été rarement

ment, que depuis 14 ans je n'y allois plus du tout, & que je n'avois jamais rien demandé. Je terminois en le priant de se rétracter sur le palais partagé avec Mr. de Montesquiou & sur le séjour de Mr. de Chartres à Bremgarten, & je lui envoyois les noms & l'adresse de Mr. Honeggre magistrat de Bremgarten & de Mme Müller la prieure du couvent, afin que s'il doutoit de ma véracité, il put prendre des informations positives auprès de ces deux personnes: Mr. de Luzac ne me répondit pas & ne se retracts point. Tout journaliste qui sans information, sans preuves, accuse une personne qu'il ne connoît pas, manque certainement de principes, si cette personne est dans le malheur, il manque aussi de générosité, s'il cherche à attirer sur elle la persécution, le bannissement, il est absolument dépourvu d'humanité, & que doit-on penser de sa probité si lorsqu'on lui prouve qu'il a indignement calomnié il ne s'empresse pas de se rétracter? Comme on assure que Mr. de Luzac est honnête,

veux croire trois choses, qu'il n'a pas fait cet article, qu'il ne l'a pas lu, & qu'il n'a pas reçu ma lettre.

Cependant je m'occupois vivement des préparatifs de mon départ, mais j'éprouvois à cet égard bien des embarras; Je n'avois point de domestique, & n'ayant jamais voyagé qu'accompagnée de plusieurs personnes, l'idée de faire trois ou quatre cent lieues seule avec ma nièce m'effrayoit extrêmement; Je ne savois aussi comment m'y prendre pour avoir des passeports, sous un nom supposé. J'avois écrit à la seule amie que j'eussie dans ce pays, pour lui demander de me prêter un domestique seulement pour traverser la Suisse, & pour la prier de m'avoir des passeports, elle ne put faire ni l'un ni l'autre & je me trouvai véritablement dans le plus cruel embarras ne sachant comment m'en tirer, je m'avisai decrire au docteur Hoze habile & fameux Médecin & le plus honnête des hommes, qui avoit passé par hazard à Bremgarten & que je consultai alors sur la santé de Melle d'Or-

d'Orléans, nous ne l'avions vu qu'une seule fois, mais il m'avoit montré tant d'intérêt que je lui avois déjà écrit deux ou trois lettres, pour différentes petites choses dont il avoit bien voulu se charger. Comme j'attendois la réponse du Docteur Hoze avec trouble & inquiétude, le ciel m'envoya un nouvel ami, qui jusqu'à ce jour m'avoit été totalement étranger, c'étoit Mr. Conrad frère d'une religieuse du couvent, il demouroit à Bremgarten, & depuis longtems sachant que nous nous amusions, Melle d'Orléans & moi à peindre des fleurs d'après nature, il nous en envoyoit sans cesse de charmantes & de très rares, mais respectant notre profonde solitude il ne nous avoit jamais fait de visites. Enfin en apprenant que nous nous disposions à partir, il imagina qu'il pouroit nous être utile & vint nous voir pour nous offrir ses services. Extrêmement touchée de ce procédé je lui parlai avec confiance, car je le trouvai d'ailleurs aussi spirituel & aussi instruit qu'obligé, je lui contai mes embarras, mes

craintes, leur véritable cause, & la démarche que j'avois fait auprès de Mr. Hoze. Mr. Conrad me dit, qu'il alloit lui même me chercher des passeports dans un lieu qu'il me nomma & en effet il partit le jour même: durant son absence je reçus la réponse du Docteur Hoze qui m'envoyoit des passeports & un domestique dont il me répondoit comme de lui même, & qui en effet étoit un excellent sujet qui nous a été bien utile. Mr. Conrad revint avec des passeports, je lui vis voir ceux du Docteur Hoze, il les trouva meilleurs que les siens & me conseilla de m'en servir ce que j'ai fait: mais afin que personne au monde ne fut où j'allois, & le nom supposé que je prenois (à l'exception de mes deux obligés amis) je fis demander publiquement à une personne avec la quelle je n'étois pas liée & qui avoit beaucoup de crédit, de m'en faire avoir sous le nom de M<sup>me</sup> Brown que je n'ai jamais porté, l'on me fournit ces passeports, dont je ne me suis point servie & que je n'avois désiré que pour  
mettre

mettre mon secret à couvert. Rien ne m'arrêtant plus à Bremsgarten j'en partis enfin le 19 mai avec ma chère & jeune compagne, la seule de mes élèves & de mes enfans qui me restât! ..... Mr. Conrad vouloit nous conduire jusqu'aux frontières de la Suisse, ce que je refusai, mais il nous prêta sa voiture & ses chevaux qui nous conduisirent à quatre lieues de Bremsgarten. Je partis pénétrée de reconnaissance pour lui, & pour toutes nos bonnes religieuses qui nous montrèrent une sensibilité & une affection que je n'oublierai de ma vie. Je leur promis de revenir passer le reste de mes jours avec elles, quand il seroit permis de se choisir une retraite & d'y vivre sous son nom; & je suis très déterminée à leur tenir parole, car les causes de mon aversion pour Bremsgarten ne tenoient qu'à des choses que le tems devoit nécessairement changer & qui déjà n'existent plus. \*)

M 5

En

\*) Le couvent de St. Claire ne ressemble à aucun de ceux que j'ai vu en France, j'en donnerai une des-

En quittant la voiture de Mr. Conrad, j'en pris une de louage que m'avoit envoyé le docteur Hoze, qui s'étoit chargé de tous nos petits arrangemens, nous fumes ainsi jusqu'à Schaffhouse, & là nous nous primes avec notre domestique dans la diligence: cette manière de voyager, sans s'arrêter ni le jour ni la nuit, si nouvelle pour nous, nous parut fort étrange, & nous étions surtout troublées par la crainte de rencontrer des émigrées chose qui ne nous est jamais arrivée. Au reste notre santé ne fut nullement dérangée par la fatigue, ma nièce en fut un peu abbatue le second jour, mais pour moi je ne me suis jamais mieux portée que durant  
ce

---

description dans des *Fragmens de voyage* que je compte publier incessamment, & je crois qu'on trouvera ces détails intéressans & d'une originalité piquante. J'ajouterai, que si le vrai bonheur se compose de la réunion si rare de la vertu, de la pitié, de l'innocence, de l'inaltérable sérénité & de la gaieté franche & pure, c'est dans cette paisible & respectable maison qu'il s'est réfugié.

ce voyage: à Mayence nous quittâmes les voitures publiques, nous suivimes dans une gondole particulière le cours du Rhin jusqu'à Cologne, là nous primes une voiture à nous, qui nous conduisit à Utrecht je me reposai en Hollande environ cinq semaines. Au bout de ce tems, suivant le plan que j'avois formé à Bremgarten, je laissai ma nièce dans des mains sures & vertueuses, une étrangère qui restoit avec elle demanda sous son nom un passeport qu'elle me donna & avec lequel je vins dans ce pays. Je me séparois pour quelque tems de ma nièce, parceque je voulois être absolument inconnue, & qu'elle auroit pu contribuer à me faire reconnoître. Avant de me réunir à mes amis, je voulois étudier le pays où nous avions le projet de nous établir & m'affurer par moi même, si le gouvernement en étoit aussi sage, aussi tolérant & aussi doux qu'on l'affuroit. Je partis d'Oud-Naarden sans femme de chambre & sans domestique (j'avois renvoyé en Suisse celui que  
le

le Docteur hoze m'avoit procuré) mais avec un homme que je connoissois fort peu & qui alloit à Hambourg pour son compte. J'étois tout à fait aguerrie & sans nulle frayeur. Je m'établis avec mon compagnon de voyage dans un chariot de poste, à moitié couvert, rempli de ballots & beaucoup plus rude que la plus grossière charette. Je m'en trouvai à merveille, car j'y dormis fort bien la seconde & la troisième nuit, ce que je n'ai jamais pu faire dans les belles voitures qu'on appelle très improprement pour moi *des Dormeuses*, & j'éprouvai que le sommeil qui fuit la mollesse, est le prix assuré d'une véritable fatigue. J'arrivai à Osnabruck en parfaite santé, j'y pris un cabriolet & des chevaux de poste, je versai une fois dans cette route & de la manière la plus effrayante, mais sans me faire de mal; J'arrivai à Harbourg le 23. Juillet 1794. J'y couchai ou pour mieux dire j'y passai la nuit à écrire dans ma chambre, je m'embarquai sur l'Elbe le lendemain quoiqu'il fit un vent impétueux  
mélé

mélé d'une grosse pluie, & les bateaux ne sont pas couverts; J'en avois loué un pour moi seule; au moment de m'embarquer, une marchande juive & son fils me demandèrent la permission de passer dans mon bateau, ce que j'accordai avec d'autant plus de plaisir que le fils de la marchande âgé de 13 ans & d'une beauté remarquable, avoit une ressemblance frappante avec l'une de mes élèves. Je ne savois où débarquer à Altona, je n'avois point de lettres de recommandation & je n'y connoissois personne; ma bonne marchande étoit fort communicative & fort obligeante, je lui fis des questions sur les auberges d'Altona, je lui demandai le nom de celle dont le maître passoit pour aimer le mieux la révolution Françoisé, & elle me nomma celle de Pflock. Je pensai que dans cette maison je ne rencontrerois pas les émigrés de la classe intolérante & persécutrice, & j'allai, m'établir chez Pflock. J'eus lieu de m'applaudir de ce choix, le maître de la maison étoit la pro-  
bité

bité & la bonté mêmes, & sa fille remplie de douceur, d'esprit, de sensibilité, ayant reçu la meilleure éducation devint bientôt mon amie: je ne comptois d'abord rester dans cette maison que le tems nécessaire pour trouver à me mettre en pension aux environs de la ville, mais dans les premiers jours j'éprouvai un mortel embarras. Je voulois manger dans ma chambre & l'on me signifia que ce n'étoit pas l'usage de la maison & qu'il falloit aller dîner à table d'hôte: la nouveauté de cette proposition & surtout la crainte d'être recon nue, m'effarouchèrent beaucoup, on me dit que les convives que je rencontrerois seroient des allemands & des françois patriotes; je pensai que vraisemblablement je ne trouverois parmi ces derniers, personne avec qui j'eusse vécu, & je me décidai à ce qu'on exigeoit de moi, d'ailleurs il le falloit bien. Je fus très embarrassée pendant une quinzaine de jours, en suite ne craignant plus de faire de *mauvaises rencontres*, je m'accoutumai à ce genre

genre de vie qui devint pour moi la matière de beaucoup d'observations nouvelles. L'amitié que j'avois pris pour Mlle Pflock me retint huit mois & demi dans cette maison, tout ce tems s'est écoulé pour moi d'une manière paisible & douce, je ne sortois de ma chambre que pour aller diner, & de la maison que pour aller à l'église, je ne recevois personne sans exception; j'étois logée dans l'endroit le plus retiré de la maison; j'avois un voisin fixé aussi dans la maison, c'éroit un patriote françois chargé des affaires de France, homme aussi estimable par les rares qualités de son cœur, qu'il est distingué par son instruction & la piquante originalité de son caractère; Philosophe vertueux sans pédanterie & sans orgueil & le Philantrope le plus sincère que j'aye rencontré! Il étoit presque aussi sédentaire que moi, jamais je ne l'ai reçu en visite; mais je dinois presque tous les jours avec lui, & sa conversation étoit pour moi aussi instructive qu'agréable. Je n'allois à table qu'une

qu'une demie heure après tout le monde parceque le diner étoit long; aussitôt après je rentrois dans ma chambre; j'avois un assez bon Piano, une harpe, une guitarre, des couleurs, des pinceaux, une écritoire, quelques livres, un herbier qu'on m'avoit prêté & mes journées s'écouloient avec une inconcevable rapidité. J'ai passé neuf mois de la sorte dans le plus parfait incognito, on me prenoit généralement pour une femme à talent née en Irlande & élevée en France, & qui attendoit une occasion particulière pour repasser dans sa patrie, quelques personnes prétendoient que j'étois une religieuse émigrée, mais jamais on n'a soupçonné la vérité, très souvent à table j'entendois parler de moi \*). On di  
soit

---

\*) Cependant au bout de quelques mois je fus reconnue par deux voyageurs que je ne reconnus point, l'un ne m'avoit vu qu'une seule fois, il y a 18. ans, & malgré la différence de l'âge & de mon costume, il me reconnut sur le champ, mais il ne le dit qu'à moi seule, & il a été d'ailleurs de la plus parfaite discrétion, l'autre eut la même honnêteté, & mon secret ainsi surpris & découvert fut gardé avec autant de fidélité que s'il eut été confié,

soit universellement que j'étois avec Mr. Dumouriez depuis son arrivée dans ce pays, plusieurs personnes assurèrent positivement qu'elles m'avoient vue & *parfaitement reconnue*; de sorte que pendant les neuf mois que j'ai passé dans cette maison, c'étoit une chose incontestablement établie que j'avois passé tout ce tems avec Mr. Dumouriez. Tandis qu'inconnue au milieu d'une foule de mes compatriotes, je vivois sous leurs yeux & que j'ignorois même, s'il étoit vrai que Mr. Dumouriez fut dans ce pays: car comme je l'ai déjà dit, je n'ai avec lui aucune espèce de rapport direct ou indirect, les convives allemands qui venoient dîner dans cette maison étoient en général des hommes de fort bonne compagnie; dans ce nombre j'en remarquai deux, que l'on distinguera toujours partout où ils pourront se trouver; d'après leur réputation si bien méritée & mes propres observations, je leur confiai mon secret deux mois avant de quitter Altona, l'un & l'autre m'ont rendu tous les

N

fer-

services de l'amitié la plus active & la plus tendre, & c'est à eux que je dois les liaisons que j'ai formé depuis & les autres amis que j'ai acquis dans ce pays. Enfin bien certaine que malgré la calomnie l'innocence trouvera toujours une honorable hospitalité dans les territoires de Holstein & de Hambourg, je quittai Altona le 1er Avril 1795 en déclarant mon vrai nom, afin que tous les françois que j'avois vu pendant neuf mois fussent à n'en pouvoir douter, qu'il étoit faux, que *Mme de Genlis fut établie avec Mr. Dumouriez*. Je ne quittai pas sans attendrissement une maison ou j'avois vécu si paisiblement, où j'étois univérselement aimée & dans laquelle je laissois une amie sincère qui m'a constamment rendu les plus tendres soins. C'est dans cette maison que j'ai goûté les premières consolations que j'aie reçu depuis mes malheurs, c'est dans ma petite chambre d'Altona que j'ai appris plusieurs événemens du plus grand intérêt pour moi, entr'autres la chute de Roberspierre, la déli-  
vraçce

vance de ma fille, dont j'avois ignoré les affreux dangers, mais que je favois dans une maison d'arrêt; c'est là que j'appris aussi la paix avec la Prusse, c'étoit un événement heureux pour la République Françoisé & il me causa autant de joie que si je n'eusse pas été fugitive.

Ma Nièce étoit venue me rejoindre, nous fumes ensemble à Hambourg où nous avons passé quatre mois, admises dans une famille respectable qui a formé durant tout ce tems notre seule société. Sur la fin de Juillet de l'été dernier, je vins m'établir ici avec ma nièce & Mr. de Valence. Nous sommes sur le territoire de Holstein à cinq lieues d'Hambourg, dans une jolie ferme; Mr. de Valence s'est fait cultivateur, nous menons une vie aussi douce que solitaire, nous n'avons près de nous qu'un seul voisin, (le seigneur du lieu) & ce voisin est pour nous l'ami le plus aimable & le plus zélé. Telle est notre situation, tel est le récit scrupuleusement exact, de tout ce que j'ai fait, & de tout ce que j'ai éprouvé depuis la ré-

volution: d'où vient donc ce grand déchainement contre moi? & même avant la révolution, qu'ai-je fait qui dut m'attirer des ennemis? J'ai toujours vécu aussi retirée que me le permettoit ma situation, j'ai toujours eu la réputation d'être *sauvage*, toujours également occupée de mes enfans, des arts & de la littérature. Je n'ai de ma vie sollicité une grace de la Cour j'y ai toujours été rarement, jamais on ne m'a vue chez un ministre, si quelqu'un de mes amis entroit au ministère, de cet instant il étoit perdu pour moi, car je cessois entièrement d'aller chez lui & par conséquent de le voir. J'ai toute ma vie montré un désintéressement & un dénuement d'ambition qu'on a souvent trouvé poussé jusqu'à la singularité; avant l'héritage de feu Mme la Maréchale d'Estrées, je n'étois assurément pas riche & j'ai constamment refusé tous les intérêts qu'on m'a mille fois offerts dans différentes affaires. Dans ce même tems je refusai toute espèce d'appointemens en me chargeant de l'éducation de trois prin-

princes du sang; Je les ai tous élevés gratuitement, & au lieu de me contenter de présider à leur éducation (comme auroit fait un gouverneur) je leur ai donné pendant douze années, des leçons assidues pendant sept ou huit heures de la journée. En mettant si peu de prix à la fortune, je n'ai jamais laissé échapper une occasion d'être utile à celle des autres, & j'ai eu le bonheur d'y réussir souvent. Pendant les neuf ans que j'ai été au Palais Royal, je n'ai employé l'ascendant que j'avois alors qu'à faire du bien & rendre des services, c'est ainsi qu'on s'adressa à moi pour obtenir une place pour une jeune personne âgée de 15 ans, on avoit beaucoup de répugnance à donner cette place à une enfant, je sollicitai avec ardeur & j'obtins; je me suis depuis chargée de cette même jeune personne dans un long voyage, ayant d'elle le soin que j'aurois de ma fille, j'ai consacré d'elle plusieurs lettres remplies de tendresse & de reconnoissance qui attestent ces faits, je n'ai rien fait pour perdre ces droits

de mère qu'elle me reconnoissoit, il n'y a même eu entre nous aucune alteration, & cette même personne est aujourd'hui mon ennemie! . . . . c'est ainsi que je fis avoir des places à deux autres femmes, qui n'étoient pas mes amies & que je rendis à un homme, attaché depuis vingt ans au palais royal, un service qui fit toute l'aïfance de sa vie & tellement qu'il m'appelloit *sa bienfaitrice* & me donnoit ce titre en m'écrivant, & ces trois personnes sont aussi mes ennemies, sans qu'il y ait eu le moindre sujet de brouillerie entre nous! J'ai rendu une foule d'autres services moins importans & fait donner une multitude d'emplois subalternes à des infortunés, d'une autre classe, que je ne connoissois que par leur malheur & qui s'adreffoient à moi. Ne voyant point de gens de lettres, (dumoins d'habitude) j'ai toujours saisi avec empressement l'occasion de leur être utile & même à ceux que je savois être mes ennemis, tels que Mr. de la Harpe & Mr. Marmontel, parceque j'estimois leurs talens. Quand  
Mr.

Mr. d'Orléans hérita de son père, il voulut de lui même faire des pensions à un certain nombre de gens de lettres, mais comme il ne lisoit point & n'avoit aucune littérature, il me demanda de lui faire la liste de ceux aux quels je croyois le plus de talent. Il étoit bien certain que je la ferois de bonne foi, & en effet je plaçai dans cette liste Mrs Marmontel & la Harpe. Non seulement je ne me suis jamais veigné (& je l'aurois pu bien souvent) mais jamais ni dans mes écrits ni dans ma conduite je n'ai été un seul instant injuste pour ceux qui me haïssoient, louant avec plaisir ce qu'ils avoient d'estimable & leur rendant le bien pour le mal toutes les fois que j'en ai trouvé l'occasion \*). Il seroit sans doute ridicule

N. 4.

de

---

) J'ai toujours eu l'habitude de conserver toutes les lettres dans les quelles je trouvais quelque intérêt, la plus grande partie de ces lettres forme aujourd'hui un singulier contraste avec les discours des personnes qui les ont écrites; mais se peut, il que ces personnes n'ayant jamais pensé que si je les faisois imprimer je deshonorerois leur caractère ?

de faire ainsi son éloge dans une situation ordinaire, & c'est ce que je n'ai jamais fait sans y être forcée, si l'on prend la peine de comparer les préfaces de tous mes ouvrages avec celles des autres auteurs, assurément on les trouvera infiniment plus modestes, car je ne les ai nullement écrites dans l'intention de faire mon *panégyrique* ou l'énumération de mes succès; mais après tant de calomnies puisque je me décide enfin à présenter une Apologie, il faut bien rendre compte de mes actions, & si l'on dit que ce compte rendu forme un éloge ce ne sera pas en faire la critique; d'ailleurs il me semble que deux choses me dispensent de parler de moi avec la modestie que j'ai eu jusqu'ici: le malheur, & l'injustice. On me reproche depuis longtems dans beaucoup de satyres d'avoir un orgueil prodigieux; dans un tems où l'on ne pouvoit m'accuser d'être intrigante ou ambitieuse, on répétoit que j'avois un orgueil excessif. On ne le trouvoit ni dans mes préfaces, ni dans mes actions, on n'entroit à cet égard  
dans

dans aucun détail, mais on pensoit qu'une femme qui osoit se charger d'élever des princes du sang, qui osoit faire des ouvrages sur l'éducation, sur la religion & qui avoit la témérité de critiquer les philosophes modernes, que cette femme dis-je devoit avoir un orgueil intolérable. J'ai élevé il est vrai trois princes du sang, mais je pouvois penser sans avoir beaucoup d'orgueil, que je remplirois aussi bien cet emploi qu'un homme de la cour, qui ne le rempliroit pas du tout, car en général les gouverneurs de princes, abandonnoient tous les soins de l'éducation aux sous-gouverneurs, & d'ailleurs il n'y avoit pas une grande présomption à croire qu'ayant consacré sa vie entière à l'étude, on avoit autant d'instruction & de connoissances acquises qu'un courtisan. Enfin ces enfans ont été bien élevés, & c'est un fait qu'on a bien voulu ne pas contester. J'ai fait des ouvrages sur l'éducation, d'autres femmes en ont fait, & personne ne s'est récrié sur leur orgueil, d'autres femmes

ont donné des ouvrages qui annoncent des prétentions bien plus ambitieuses, des Poëmes, des Tragédies, des Differtations sur les auteurs grecs, des ouvrages de Géometrie &c. Aucun auteur ne s'en est plaint. J'ai fait un ouvrage sur la religion, mais ce n'est point un ouvrage Théologique, je n'entre point dans le détail des mystères, c'est un traité de morale fondé sur les maximes éternelles de l'évangile, c'est à dire sur la plus solide baze que puisse avoir la morale. J'ai critiqué les Philosophes modernes, je n'ai pas admiré les encyclopédistes voilà mon véritable crime; si réellement j'avois eu de l'orgueil, si j'avois voulu me faire louer, me faire de puissans panégyristes & une foule de partisans & de proneurs, je me ferois tu sur la religion & par conséquent sur les philosophes, on m'auroit pardonné (j'en ai eu l'assurance) de n'être pas *esprit fort*, si j'avois bien voulu me contraindre au silence, ce silence eut été payé par les flatteries les plus outrées, on m'auroit élevé

au dessus de Fénelon\*). Il est vrai que je n'en serois pas moins restée à ma place, mais j'aurois été encensée, & c'est tout ce que l'orgueil desire. Ce qui peut se trou-

- 
- \*) Tel étoit pour moi le langage de d'Alembert dans une vingtaine de lettres que j'ai reçues de lui dans le cours d'une année, à l'occasion du *Théâtre d'Education* dont les volumes ne parurent que successivement, j'ai conservé toutes ces lettres qui contiennent les éloges les plus ridiculement outrés, lorsqu'*Adèle & Théodore* parut il devint un de mes plus ardens ennemis, il fit faire par l'abbé Remi, une satire très injurieuse d'*Adèle & Théodore* & remplie de personnalités odieuses, j'ai éprouvé les mêmes procédés de quelques autres gens de lettres, ce seroit une chose curieuse d'opposer à leurs critiques & à leurs libelles les lettres si aimables & si flattantes, & tous les vers que j'ai reçu d'eux avant l'époque de leur inimitié, je ne l'ai cependant jamais fait; j'avois du apprécier leurs éloges il ne m'en couroit rien de dédaigner leurs injures, & je trouvois dans la tendresse véritablement paternelle du premier écrivain de ce siècle, & du plus vertueux philosophe (Mr. de Buffon) tous les dédomagemens qui pouvoient satisfaire mon cœur & mon amour propre.

trouver d'agréable dans mes ouvrages y eut été de même, les succès en littérature tiennent à la sensibilité, à l'imagination, à la manière d'écrire, & non à telle & telle opinion. Mais je n'ai point recherché de vaines louanges, j'ai eu le desir & l'espoir d'offrir des ouvrages purs & de quelque utilité, dans un tems où je voyois la morale se corrompre tous les jours; J'ai parfaitement prévu que je me ferois beaucoup d'ennemis, & j'ai peint le sort que je prévoyois dans les lettres de Mr. de Lagaraye au jeune Porphyre dans Adèle & Théodore, mon second ouvrage, je voulus montrer dès lors que je m'attendois à tout ce que le ressentiment & l'orgueil irrité me prépareroient; l'événement a justifié cette prédiction dans tous ses détails. J'avoue cependant que cette prévoyance m'a longtemps empêché de publier mes ouvrages, & sans le motif pressant d'humanité que me fit donner le premier, pour tirer de prison trois infortunés condamnés injustement à y passer le reste de leurs jours, faute  
de

de pouvoir payer une somme considérable \*) peut être n'aurois je jamais eu le courage de me faire imprimer. Mon premier projet étoit de travailler & d'écrire toujours (car j'y trouvois un attrait irrésistible) de ne lire mes ouvrages qu'à mes enfans & à mes amis, & de les leur laisser bien copiés & bien en ordre, pour qu'ils les fissent imprimer après ma mort. Il est cruel pour une ame sensible d'exciter le ressentiment d'une multitude de personnes, dont on n'a reçu nulle offense, & qu'on estime à beaucoup d'égards; du moins on ne peut me reprocher la plus légère personnalité, si j'ai critiqué les ouvrages, j'ai constamment res-

pec-

---

\*) Ce fut au profit de Mrs. de queissat que je fis imprimer le Théâtre d'Education le premier ouvrage que j'aye donné au public, mais non le premier que j'eusse fait, avec le produit de cet ouvrage j'eus le bonheur de rendre la liberté à ces infortunés, & je contribuai ensuite à les faire placer dans un régiment. Je fus moi même les tirer de prison le jour même où je m'enfermai pour quinze ans dans le couvent de Bel-lechasse.

peccé les individus, quoiqu'ils n'ayent pas eu les mêmes ménagemens pour moi, & je n'ai jamais critiqué que ce qui m'a paru contraire aux mœurs & à la religion & toujours en rendant justice aux talens.

On a trouvé excessivement mauvais que j'eusse écrit que la nouvelle Héloïse est de tous les romans le plus immoral, on a ajouté que pour soutenir une telle assertion il falloit envier les talens de Rousseau; d'autres écrivains avant & depuis moi ont soutenu & prouvé la même vérité, ce qui n'est certainement pas difficile, & personne ne les a rangé dans la classe des envieux de Rousseau \*) j'ajouterai qu'au reste aucun

---

\*) Je connois deux excellentes critiques de ce roman, l'une de Mr. de Marmontel qui se trouve dans son *Essay sur les romans*. Elle est de la plus grande force, & tout ce que j'ai dit sur ce sujet est infiniment plus adouci. l'autre critique a paru cette année dans un ouvrage de Mr. de Meilhaut, cette critique est ingénieuse, piquante & solide: on y trouve beaucoup de détails qu'une femme n'auroit pu faire, sur tout dans les ouvrages consacrés à la jeunesse, car il y a dans ce roman des choses si licentieuses, qu'il n'est pas possible

un auteur n'a loué Rousseau plus que moi  
 & n'a montré pour lui une admiration plus  
 sincère. Si j'avois eu l'orgueil qu'on me  
 suppose si gratuitement en renonçant aux  
 suffrages des Encyclopédistes, j'en aurois  
 cherché quelques autres, mais incapable  
 de trahir la vérité en soutenant la cause de  
 la religion (autant que mes foibles talens  
 m'en rendoient capable), je n'ai jamais  
 cherché à me faire des partisans dans le  
 Clergé, je ne voyois point de prêtres, je  
 ne faisois point de visites à l'Archevêché,  
 & je professois hautement la tolérance par-  
 ceque la religion la prescrit: aussi tandis  
 que quelques Philosophes faisoient à Paris  
 de petits libelles contre moi, on bruloit  
 en Espagne un de mes ouvrages qui s'ex-  
 prime un peu trop librement sur l'inquifi-  
 tion. Je n'ai pas flatté davantage les gens  
 de la cour & du grand monde, on trouve  
 entr'autre dans Adèle & Théodore, plu-  
 si-

---

qu'une institutrice puisse le citer à ses élèves.  
 L'auteur de la critique les relève avec autant de  
 finesse & de sagacité que de raison.

seurs passages sur les rois, les reines & les courtisans qui firent une sensation dont mes amis s'effrayèrent & l'on imprima alors dans les papiers publics Anglois en citant ces passages, qu'ils m'avoient couté la liberté & que j'étois à la Bastille. Enfin avec de l'orgueil j'aurois fait connoissance avec quelques journalistes, j'aurois entretenu des correspondances, j'aurois fait imprimer comme tant d'autres, *des vers à ma louange*, les lettres flatteuses qu'on m'écrivoit, j'en aurois même quêté en envoyant mes ouvrages aux princes étrangers. Je me serois fait recevoir de quelques académies étrangères dont les femmes ne sont pas exclues &c. &c. Au lieu de tout cela je n'ai jamais connu, ni reçu ni vu de journalistes, je n'ai point envoyé mes ouvrages aux souverains étrangers, je n'ai point fait parade des preuves, particulières d'estime & d'indulgence que j'ai reçu. Je ne me suis jamais vanté que d'un hommage qui n'avoit rien de commun avec les talens littéraires mais qui devoit tou-  
cher

cher le cœur, ce fut une députation que m'envoyèrent les fix corps des marchands de Paris avec une lettre signée par eux & que je conserverai toujours, dans la quelle ils me remercioient d'avoir fait un volume du Théâtre d'Education pour les enfans du peuple. Je me suis glorifiée d'avoir été le premier auteur qui ait fait un ouvrage sur l'éducation de cette classe intéressante si dédaignée alors, si flattée depuis, & si corrompue aujourd'hui. Je n'ai été reçue d'aucune académie, loin d'entretenir des correspondances, comme j'étois accablée de lettres, je renonçai à en recevoir par la poste plusieurs années avant la révolution, de forte que tous les étrangers qui m'ont écrit depuis cette époque ont été fort peu satisfaits de ma politesse, ignorant vraisemblablement (quoique j'en eusse averti dans une note d'un de mes ouvrages) que c'étoit un sacrifice général que je m'étois imposé. Il faut conclure de cette récapitulation que si je suis orgueilleuse & avide de succès éclatans & de

O louan-

louanges, je suis d'une inconcevable stupidité, car assurément je ne me suis pas conduit de manière à parvenir au but qu'un tel caractère se propose. Non j'ai été trop frappée dès ma première jeunesse des inconvéniens de ce vice affreux pour n'avoir pas su m'en garantir; la basse envie, la flatterie mercenaire, l'injustice, l'ingratitude, les ressentimens implacables, tels sont les détestables fruits de l'orgueil! ah! qui a longtems vécu & réfléchi fait apprécier les éloges de la multitude! Il n'y a que deux suffrages désirables pour un cœur droit & sensible, le sien, & celui de l'amitié. J'ai vu tant de brillantes réputations se former & s'affoiblir, j'en connois tant d'autres qui s'anéantiront ou qui subiront une affreuse révolution, j'ai si bien connu tous les petits ressorts que la vile intrigue fait employer pour obtenir une célébrité sure mais éphémère, j'ai vu ce vain désir produire tant de faussetés, de méchancetés & de noirceurs que sans peine & sans effort j'ai vu depuis longtems me  
ren-

renfermer en moi même & me contenter de ma propre approbation. En effet qui voudra bien lire mes ouvrages avec quelque attention, y trouvera certainement tous les caractères de la vérité & d'une parfaite impartialité, et la preuve en est que dans tous il y a de quoi déplaire à tous les partis, parceque je ne suis d'aucun. En retranchant seulement de mon dernier ouvrage \*) une vingtaine de pages, j'aurois eü l'approbation universelle d'un parti, mais je ne veux ni flatter ni insulter les Princes ou les Républicains, je veux présenter des vérités que je crois utiles, c'est à dire toutes celles qui portent à la modération, à la paix, au respect des gouvernemens établis & qui peuvent ranimer des sentimens de justice, d'humanité, de générosité qui semblent depuis si longtems éteints dans presque tous les coeurs. Dans tous mes ouvrages (ceux faits avant & depuis la révolution) on trouvera les mêmes prin-

---

\*) Les Chevalier du Cygne.

cipes, les mêmes sentimens, la même morale. Jamais la flatterie n'a souillé ma plume, dans tous tems desirant l'ordre & la paix je ne me suis jamais permis de débiter ces maximes séditionnes, ces lieux communs politiques, qui seuls ont produit le succès de tant d'ouvrages; respecter *tout gouvernement établi*, s'y soumettre de bonne foi, telle doit être la conduite d'une femme, ce fut toujours la mienne. J'ai aimé la révolution Française avant les crimes qui l'ont souillée, mais quand j'en aurois eu les moyens je n'aurois voulu ni la faire ni même y contribuer; j'aurois préféré pour ma patrie le gouvernement monarchique, par ce qu'on avoit juré solennellement de le conserver, par ce que né sous ce gouvernement, un sentiment naturel m'y attachoit, et que d'ailleurs son régime me paroissoit le plus doux & le plus paisible de tous; mais quand la République a été établie en France, j'ai souhaité qu'elle s'y maintint & je le  
sou-

souhaite toujours avec ardeur. Ce desir m'est inspiré par plusieurs considérations puissantes, & surtout par l'idée qu'une nouvelle révolution produiroit infailliblement de nouvelles proscriptions; mais quand je n'éprouverois pas ce desir, je regarderois toujours comme un devoir sacré de respecter l'ordre établi, & je me dirois: *Qui suis-je pour m'opposer à la volonté d'une nation entière?* ainsi donc que dans mon pays l'on me rende justice ou non, mes sentimens sont invariables; de retour dans ma patrie on proscrire avec iniquité, j'aurai toujours le même langage, je serai citoyenne Française sous un ciel étranger comme je le ferois dans les murs de Paris. Il m'a toujours paru extravagant autant que coupable de haïr son pays par ce qu'on y étoit mal traité; car la nation n'a aucune part à l'injustice que peut éprouver un seul individu, cette injustice n'est commise que par le petit nombre de personnes qui gouvernent & l'on croiroit

au vif ressentiment de certains fugitifs, contre tous les Patriotes François, que la nation entière s'est assemblée uniquement pour prononcer la sentence de leur exil. Avant de terminer cet écrit, je dois rendre compte des démarches que je vais faire & qui fixeront enfin mon sort: je demanderai mon rappel en France en y envoyant cet ouvrage aussitôt qu'il sera imprimé. Je sais, qu'avec un tel dessein la franchise que je montre dans cet écrit pourra m'être nuisible; mais si la liberté de la presse existe véritablement en France, comment pourroit-on m'y faire un crime d'exprimer sans détour ma manière de penser quand je montre d'ailleurs le plus grand respect pour le gouvernement établi? Mes opinions ne sont d'aucun poids, mais quand je demande à retourner dans ma patrie, j'ai cru devoir les faire connoître, enfin il m'étoit impossible de les cacher ou de les dissimuler en sollicitant mon rappel, je prouve dans cet ouvrage 1.<sup>o</sup> que je ne suis point

point émigrée et 2<sup>e</sup> que tout ce qu'on m'a reproché vaguement & sans aucunes preuves est absolument faux & que par conséquent j'ai été fort injustement persécutée, proscrite & dépouillée, si le gouvernement françois est équitable (comme je crois) il me rendra des droits que je n'ai jamais du perdre, & c'est ce que j'espère & ce que j'attends, je désire aller en France non pour y rester, car je solliciterai en même tems la permission d'en repartir promptement afin de voyager encore deux ans: mon projet n'est même pas de me fixer jamais dans ma patrie, par ce que je veux m'établir dans un couvent, & qu'il n'y en a plus en France, nul intérêt pécuniaire ne me fait souhaiter de retourner dans mon pays, je n'avois point de fortune personnelle, je ne pouvois réclamer qu'un douaire qui me fait horreur! . . . . Je jure par ce qu'il y a de plus sacré, que s'il m'est rendu, j'en ferai publiquement un usage qui prouvera que je n'en veux

rien réserver pour moi. Je ne désire retourner à Paris que pour obtenir une justice qui m'est due, pour revoir ma fille & mes petits enfans & les amis que le ciel m'a conservés, & pour aller à Marseille offrir les soins & les consolations d'une tendresse véritablement maternelle à mes innocens & malheureux élèves, qu'on retient toujours prisonniers. Voilà mes seuls motifs. Si l'on me rend enfin justice je la recevrai avec sensibilité & reconnaissance, si on me la refuse, je me soumettrai avec résignation à mon étrange destinée; j'aurai rempli tous mes devoirs, j'ai un azile honorable, & je trouverai dans ma conscience & dans l'estime de ce que j'aime toutes les consolations qui me seront nécessaires.

---

Avertis-

## Avertissement.

La lettre suivante auroit du paroître beaucoup plutôt comme on le voit par sa datte si l'impression de ce petit volume n'eut pas été aussi lentement, (dans l'intervale de tems qui s'est écoulé depuis le moment où j'ai livré cet ouvrage à l'impression jusqu'à celui où j'écris ceci (ce 1<sup>er</sup> Juillet 1796) on a répandu contre moi beaucoup de calomnies nouvelles & pour les réfuter il faudroit faire un nouveau volume, chose dont je ne suis nullement tentée, car cette brochure est la dernière de ce genre que j'offrirai au public. Je me contenterai de remarquer ici, que les nouvelles calomnies dont je suis l'objet font entr'elles si contradictoires qu'elles n'ont pas besoin d'autre refutation que leur propre absurdité; par exemple cinq ou six personnes habitant la ville d'Hambourg s'amusent à composer des petits libelles anonimes contre moi, qu'elles font imprimer & répandre à Paris

seulement, dans lesquels on dit que je cultive ici d'étroites liaisons avec une grande quantité d'émigrés, entr'autres avec Mrs. Dumouriez & Montjoie, que je suis à la tête d'une faction qui veut mettre Mr. de Chartres sur le trône &c. voila pour les papiers françois & pour les parisiens qui ne savent pas la vie que je mène ici \*). Mais comme on sait fort bien dans les lieux que j'habite que je n'ai nulle espèce de liaison avec

---

\*) Dans le nombre de gens qui s'occupent à écrire des libelles contre moi, il s'en trouve qui non-seulement ne me connoissent pas, mais qui ne savent même pas mon nom; comme par exemple l'auteur, d'un article daté d'Hambourg & inséré le 3. Floréal dans la feuille intitulée *le spectateur de Paris*, cet anonyme m'identifie avec une personne que je n'ai pas l'honneur de connoître, il m'appelle la *cy. devant Comtesse de Flabaut genlis*; ignorant que ces deux noms désignent deux personnes différentes, qui n'ont entr'elles aucune espèce de rapport ou de liaison, quelle foi peut on ajouter à des calomnieurs aussi évidemment mal instruits & qui font de telles bévues?

avec les émigrés, que je ne vois ni Mr. Dumouriez ni Mr. de Montjoie, que toute correspondance entre Mr. de Chartres & moi est rompue depuis longtems & que je mène un genre de vie très retiré; il ne faut par répéter à Hambourg ce qu'on fait imprimer à Paris, & l'on a pris l'ingénieux parti de dire ici tout le contraire, on y dit donc en prose & en vers, que je suis brouillée avec Mr. de Chartres, parceque j'ai eu avec lui il y a trois ans des torts affreux & des procédés horribles, & que le roman que j'ai annoncé sous le titre *des émigrés*, est une satire sanglante contre les émigrés, je répondrai brièvement que tout cela est faux. Il est vrai que Mr. de Chartres ayant pris il y a trois ans des amis qui ne sont pas & n'ont jamais été les miens, nous avons mis fin à une correspondance dont la confiance faisoit tout le prix, mais il sent comme il le doit tout ce que j'ai fait pour lui, pour ses frères & pour sa soeur pendant quinze ans de tels souvenirs sont ineffaçables, il les conserve ainsi que son  
 affection

affection pour moi j'en ai la preuve dans les dernières lettres que j'ai reçues de lui & qui sont postérieures à l'époque que l'on assigne à notre prétendue bruil-lerie; je rappelle ces faits dans la lettre que je lui adresse, quant à mon ouvrage sur les émigrés comment peut-on le connoître puisque je ne l'ai lu à qui que ce soit, je n'ai jamais fait de lectures de mes ouvrages, car

pour me faire admirer, je ne fait point de  
ligue

j'ai peu de voix pour moi, mais je les ai  
sans brigade. \*)

Il est assurément très neuf de faire un libelle contre un ouvrage manuscrit dont on ne connoît que le titre, j'avoue cependant qu'il seroit bien facile de faire une *Satire sanglante* contre certains émigrés; leur intolérance, leurs emportemens, la jalousie qu'ils ont les uns contre les autres, la manière odieuse dont ils se déchirent, la platitude de leurs libelles, l'atrocité de  
leurs

---

\*) Cornéille.

leurs calomnies, la noirceur & l'absurdité de leur méchanceté, fourniroient de nombreux matériaux à la plume satyrique qui se plairoit à tracer de tels tableaux; mais qu'en résulteroit il un ouvrage fort dégoûtant & fort ennuyeux, & qui n'offriroit rien de nouveau, qui ne sâit pas tout cela? Doit on prendre la peine d'écrire deux volumes pour ne dire que des lieux communs? mais il est vraisemblable que l'auteur du libelle contre mon ouvrage inconnu m'a jugée d'après lui; il m'attribue les conceptions de son esprit & les sentimens de son cœur, grâces au ciel il s'est trompé? Voici l'épigraphe de mes émigrés:

Qui fert les malheureux fert la divinité.—

*Guimaud de la Touche*

Cette épigraphe ne se rapporte qu'aux émigrés, & n'annonce pas le vil projet qu'on me suppose. Un de mes ennemis a dit dans un ouvrage satyrique publié il y a sept ans (sous le titre de *galerie de tableaux*) que consumée d'une *ambition dévorante*, je n'ai qu'une *fausse sensibilité* & qu'un  
seul

*Seul talent supérieur celui de la critique*, si j'avois en effet comme l'auteur le prétend un *talent supérieur* dans ce genre, il faudroit convenir aussi que j'en ai toujours fait un usage estimable, mérite assez rare avec un tel talent, je n'ai jamais critiqué que des ouvrages dangereux, & corrupteurs; j'ai loué avec excès tout ce qui mérite d'être admiré je n'ai jamais critiqué un ouvrage de *femme*, au contraire j'ai toujours trouvé un plaisir particulier à faire l'éloge de leurs productions littéraires, enfin je ne me suis jamais permis une seule personnalité, un seul mot contre la réputation de que ce soit même en répondant à ceux qui déchiroient la mienne. Comment pourrois je donc aujourd'hui me démentir si lâchement, en attaquant des infortunés dont je dois plaindre d'autant plus le sort que j'en ai moi même éprouvé toute la rigueur? on peut bien porter un jugement général, sur les causes des diverses émigrations, les blames ou les approuver suivant les époques & ces espèces de critiques faites dans pas-  
sion

son & sans animosité ne sont que des raisonnemens politiques; mais composer un roman en deux gros volumes avec le projet d'aggraver les torts d'une multitude d'infortunés; employer son imagination à les ridiculiser, à les rendre odieux & suspects, insulter ceux qui ont vu périr sur des échaffauts, leurs pères, leurs époux, leurs amis, leurs enfans, & qui bannis de leur patrie, dépouillés de tout manquent d'azilles! . . . ce seroit là l'ouvrage d'une furie: quel est celui de mes écrits qui peut me faire soupçonner de tant de lacheté & de tant d'inhumanité? je déclare donc que mon ouvrage a un but entièrement neuf & absolument contraire à celui que la méchanceté la plus absurde & la plus noire m'attribue sans aucune espèce de fondement, & que d'un bout à l'autre tous les détails de l'ouvrage se rapportent à ce but.

Des raisons particulières m'ayant décidée à faire imprimer cet ouvrage fort loin de moi, l'impression en est retardée parce que l'éditeur qui veut bien s'en charger ne  
pou-

poura s'en occuper que dans quelques mois.

En tâchant d'excuser les torts des émigrés & d'inspirer en leur faveur une tolérance universelle, je n'ai ni le projet ni le désir de diminuer le nombre de mes ennemis, les émigrés m'ont fait tout le mal qu'ils pouvoient me faire, jamais je n'aurai de liaison avec eux; l'établissement de la dernière de mes élèves vient d'achever de rompre le seul noeud qui m'attachât, à la Société; je ne suis plus chargée du sort d'une autre; personne à présent ne dépend de moi, je suis parfaitement indépendante & à l'abri des atteintes de ceux qui me haïssent. D'ailleurs je fais d'avance que le roman *des émigrés* déplaira beaucoup aux émigrés de toutes les classes, & d'autant plus qu'ils y trouveront un *nouveau genre* de critique \*) auquel il ne s'attendent pas, qui pourra paroître neuf & assez piquant, qui

---

\*) Je dois avertir (pour prévenir toute fausse interprétation) que le mot *critique* n'est employé ici qu'ironiquement.

qui ne peut que leur être utile & les servir  
au lieu de leur nuire, & dont par consé-  
quent ils n'auront ni le droit ni même, la  
possibilité de se plaindre, nouvelles raisons  
de détester l'auteur.

LETTRE  
DE  
MADAME DE GENLIS  
A  
MONSIEUR DE CHARTRES.

De Silk, pays de Holstein, ce 8 mars 1796.

Ignorant absolument, Monsieur, depuis  
près de deux ans le lieu que vous habitez,  
& n'ayant avec vous aucune espèce de cor-  
respondance depuis 18 mois, je prends le  
parti de rendre cette lettre publique. De  
cette manière elle vous parviendra dans  
quelque lieu que vous soyez. Tant que  
P j'ai

j'ai pu vous être utile, ainsi qu'à votre intéressante & malheureuse sœur, j'ai dû conserver avec vous des rapports intimes; c'est ce que j'ai fait & ce que je désirerois faire encore si vous aviez besoin de moi. A l'époque où j'ai quitté la suisse (au mois de mai 1794) nous étions séparés vous & moi depuis un an; vous étiez fort loin de moi, vous deviez votre asyle à la recommandation d'une personne avec laquelle je n'avois nulle liaison; une juste reconnaissance vous a inspiré pour cette personne autant de confiance que d'amitié; ses conseils pouvoient vous être plus utiles que les miens, puisque j'étois seule avec Mlle d'Orléans, renfermée dans un couvent, où j'ai passé avec elle un an dans la plus profonde solitude, uniquement occupée à soigner sa santé, & à perfectionner les talens que je lui ai donnés. Quand je suis arrivée (il y a 21 mois) dans ce pays, j'ai désiré y vivre absolument ignorée; de sorte que vous écrivant très-rarement, & ne voulant point confier mon secret à la poste, je ne  
vous

vous ai point mandé où j'allois. Cependant j'ai trouvé le moyen, sans vous dire mon nom supposé & le lieu que j'habitois, de vous donner de mes nouvelles, & en même temps je vous indiquois une adresse pour m'écrire; c'est au mois d'octobre 1794 que j'ai reçu de vous la dernière lettre qui me soit parvenue. Elle ne contenoit, ainsi que les précédentes, que l'expression de votre reconnoissance & de votre tendresse pour moi; & le doux nom de *mère* que vous m'y donnez toujours, doit me convaincre que malgré le mystère de votre conduite, votre cœur est toujours pour moi ce qu'il doit être, car depuis cette époque n'ayant eu aucune sorte de relation avec vous, je n'ai rien pu faire qui ait du jetter du refroidissement entre nous. Il y a environ dix mois qu'on m'envoya une lettre pour vous, imaginant que je saurois votre adresse; tout le monde affuroit que vous étiez dans ce pays & même on nommoit votre correspondant; je lui fis demander le nom du lieu que vous habitiez; il

P 2

répon-

répondit qu'en effet il le savoit, mais qu'il ne pouvoit me le dire; je n'insistai point, & j'envoyai la lettre. Je n'entendis pas parler de vous, & je ne fis aucune démarche pour vous voir & pour vous écrire; mais je vous le répète, si j'avois eu la moindre espérance de vous être de quelque utilité, j'aurois été vous prévenir & vous chercher avec le plus vif empressement. J'ai lu dans les papiers publics de ce pays une lettre sous votre nom qui annonçoit (il y a quelques mois) que vous partiez pour l'Amérique; comme vous n'avez point désavoué cette lettre je dois la croire de vous, & je suis persuadée par conséquent que vous êtes en Amérique. Je vous félicite d'avoir pris ce parti; vous pouvez vous souvenir que je vous disois il y a trois ans que c'étoit le meilleur pour vous.

Il me paroît impossible que vous ne sachiez pas que l'on a écrit dans plusieurs papiers françois que vous aviez *un parti* en France & *des partisans* dans les pays étrangers

gers

gers qui vouloient vous placer sur le trône. Si vous ignoriez ce fait, ce seroit vous rendre un très-grand service que de vous en instruire. Pendant les dix années de soins si constans que je vous ai consacrés, j'ai eu le temps d'étudier & de connoître votre caractère, & je n'y ai jamais démêlé le moindre germe d'ambition; je m'en applaudissois, certaine que vous en seriez plus vertueux & plus heureux. Depuis votre éducation finie, dans les trois années où nous avons eu ensemble des rapports si tendres & si intimes, je vous ai vu constamment le patriotisme le plus exalté, le désintéressement le plus pur & le plus vrai, & la plus parfaite droiture de sentimens. Vous m'avez écrit des volumes de lettres pendant mon séjour en Angleterre; je les avois confiées à Paris à un ami qui me les a renvoyées, je les ai toutes, ainsi que celles que vous m'avez écrites dans les premiers temps de notre séjour en Suisse, entre autres celle que vous m'écrivîtes au moment où nous entrâmes au couvent, & dans

laquelle vous me montriez une si vive reconnaissance de ce que j'avois eu le bonheur de pouvoir faire pour vous en quittant Zug, & de ce que je me devois à votre malheureuse sœur dont j'étois alors l'unique ressource. Je conserverai ce recueil de lettres toute ma vie; on y voit sans doute quelquefois des principes exagérés & quelques idées peu réfléchies, légers défauts, si excusables à votre âge; on y voit aussi qu'à cet égard nous n'étions pas de même avis; mais malgré ces petites différences d'opinions, je trouve en relisant ces lettres la récompense de tout ce que j'ai fait pour vous. J'y trouve la certitude que vous êtes incapable de vous prêter aux desseins qu'on vous suppose. Vous aviez *vingt ans* lorsque vous écrivîtes les dernières lettres de ce recueil, monument précieux de votre reconnaissance, de votre affection filiale pour moi, & de tous les sentimens qui peuvent honorer un jeune homme. Vous aviez vingt ans! . . . . Peut-on se démentir ensuite à vingt-trois.

à moins d'une foiblesse absolument inexcusable? Non, j'en suis certaine; le fond de votre cœur, vos principes & vos opinions sont les mêmes. Vous! prétendre à la royauté! devenir un usurpateur, pour abolir une République que vous avez reconnue; que vous avez chérie, & pour laquelle vous avez combattu vaillamment! Et dans quel moment? quand la France s'organise, quand le gouvernement s'établit, quand il paroît se fonder sur les bases solides de la morale & de la justice! Quel seroit le degré de confiance que la France pourroit accorder à un roi constitutionnel de vingt-trois ans, qu'elle auroit vu deux ans auparavant ardent républicain & le partisan le plus enthousiaste de l'égalité? Un tel roi ne pourroit-il pas, tout aussi bien qu'un autre, abolir insensiblement la constitution, & devenir despote? D'après les idées reçues en général, il y a moins d'intervalle de la royauté quelle qu'elle soit au despotisme, que du gouvernement démocratique à la royauté la plus mitigée. Pourriez-

P 4

vous

vous en montant sur ce trône sanglant & renversé, vous flatter même de donner la paix à la France? Non, sans doute; la prolongation de la guerre extérieure, & de plus, la guerre civile dans toutes les parties de l'empire, feroient les funestes fruits de cette odieuse usurpation. La France en reprenant la royauté, légitime elle-même les prétentions du frère de Louis seize. Si le trône est relevé, c'est à lui qu'il appartient; en vous y plaçant, vous n'y porteriez jamais que le plus odieux de tous les titres; de nouvelles factions vous en chasseroient, & vous trouveriez alors dans l'exil & la proscription les seuls malheurs que vous n'avez point encore éprouvés, & les seuls qui soient insupportables, le déshonneur & les remors. D'ailleurs, quand vous pourriez légitimement & raisonnablement prétendre au trône, je vous y verrois monter avec peine, parce que vous n'avez (à l'exception du courage & de la probité) ni les talens ni les qualités nécessaires dans ce rang. Vous avez de

l'inf-

l'instruction, des lumières & mille vertus; chaque état demande des qualités particulières, & vous n'avez point celles qui font les grands rois. Vous êtes fait par vos goûts & par votre caractère pour la vie sédentaire, & privée, pour offrir le touchant exemple de toutes les vertus domestiques, & non pour représenter avec éclat, (pour agir avec une activité constante, & pour gouverner avec fermeté un grand empire. Je suis sûre, monsieur, que vous pensez tout ce que je viens d'exprimer, & je me flatte que les personnes qui vous entourent & les amis que vous avez choisis, sont incapables de chercher à vous inspirer une ambition qui seroit aussi absurde que criminelle sous tous les rapports; enfin, je suis intimement persuadée que si ceux qui vivent avec vous vous donnoient des conseils différens, ce que je n'ai nulle raison de supposer) vous les rejetteriez pour ne consulter que votre cœur, dont la droiture vous guidera toujours bien. En faisant imprimer cette lettre je crois vous rendre

un service, parce qu'elle peut servir à diffuser ceux qui contre toute apparence veulent faire de vous un chef de parti. On doit naturellement croire que votre institutrice peut mieux qu'un autre connoître votre caractère, & j'ose répondre que vous avez horreur des projets qu'on vous attribue; rien jusqu'ici dans votre conduite n'a dû raisonnablement fonder cette opinion extravagante; vous avez bien servi votre patrie, vous avez fui pour éviter la mort qu'un tyran sanguinaire vous préparoit, vous avez vécu depuis dans l'obscurité, sans jamais chercher à vous faire des partisans, vous êtes pur & irréprochable; conservez toujours ce bonheur, le seul qui qui vous reste, & qui vous rend si digne d'exciter l'intérêt des ames sensibles & vertueuses. J'ai voulu aussi, en publiant cette lettre, faire connoître à mes concitoyens des sentimens & une manière de penser qui puissent me mettre moi-même à l'abri de toute calomnie, & réfuter celles dont on a déjà voulu me noircir ainsi que vous. Si  
je

je n'ai pas fait cette démarche il y a quelques mois, c'est que je voulois rester ignorée dans la solitude que j'ai choisie; je n'avois aucun intérêt à me cacher, mais mon goût me faisoit désirer une retraite absolue, & ma situation m'en fait un devoir; j'ose croire que ma conduite, mes sentimens, mes écrits & mes malheurs m'assurent le droit de trouver par tout une hospitalité généreuse; je puis taire mon nom, mais je n'ai nulle raison de le défavouer; on a découvert l'asyle où je me suis réfugiée; j'y suis maintenant sous la protection du gouvernement, qui a daigné m'autoriser (& de la manière la plus honorable & la plus flatteuse) à m'y fixer si je le désire. Enfin, je sollicite mon rappel en France, désirant vivement y retourner pour revoir ma fille & mes petits-enfans, & pour aller à Marseille offrir à vos infortunés frères quelques consolations & tous les soins de l'amitié. Voilà, monsieur, & les motifs qui ont inspiré cette démarche, & ceux qui me l'ont fait différer. Je conçois qu'elle me  
feroit

feroit d'irréconciliables ennemis s'il étoit vrai qu'il y eût des gens qui (à votre insçu) eussent le coupable espoir de vous voir régner un jour; je conçois que dans ce cas cette lettre si franche & si positive pourroit faire éclore quelques nouveaux libelles contre moi. Je fais dédaigner des calomnies absurdes, des imputations extravagantes, non seulement faites sans preuves, mais dénuées de toute vraisemblance, & évidemment produites par la haine & le ressentiment; cependant ces nouvelles méchancetés *anonymes* (car je n'en éprouve que de ce genre) me feroient une peine véritable, parce qu'elles pourroient vous compromettre aux yeux de ceux qui jugent sans réflexion, & que je suis sûre d'avance qu'elles vous affligeroient vivement; au reste, il seroit bien injuste de vous rendre responsable des folies de quelques ambitieux obscurs, & c'est (j'ose l'espérer) ce que ne feront point les personnes impartiales & raisonnables.

Adieu,



## Avertiffement.

J'ai donné fuccéffivement dans le cours de l'année 1770 quelques discours politiques & moraux qui n'ont jamais été réunis en un volume, & que l'on réimprime en ce moment à Berlin. Cette nouvelle édition fera absolument conforme à celles de Paris, je n'y ai pas fait le plus léger changement, j'ai feulement ajouté une préface & quelques notes nouvelles.

Pour que l'on foit en état de juger ma conduite depuis la révolution, je dois remettre fous les yeux du public tout ce que j'ai écrit depuis cette époque, ce qui fe réduit aux discours dont je viens, de parler & au fragment de voyage qu'on va lire. L'auteur de la *feuille villageoise* l'abbé Cerutti que je ne connoiflois point, m'écrivit les lettres les plus obligeantes, pour me conjurer de lui donner quelques morceaux détachés qu'il put inférer dans cet ouvrage

pério-

périodique. Il vint même chez moi à ce sujet, il m'assura que cette feuille seroit *toujours pure* (elle l'étoit alors) qu'il étoit décidé à n'y rien insérer contre la religion & les mœurs, à ces conditions je lui donnai *les pâtres des pyrénées* qui divisés en trois parties furent insérés dans trois feuilles différentes, aussitôt après je trouvai dans cette feuille plusieurs traits contre la religion & de ce moment je cessai totalement d'y travailler.

L'ouvrage qu'on réimprime à Berlin (qui paroitra incessamment) & ce fragment de voyage complètent entièrement tout ce que j'ai écrit depuis la révolution, car de ma vie je n'ai écrit dans d'autres journaux ou fait imprimer *séparément* une ligne sans me nomer.

Les

## LES PÂTRES DES PYRÉNÉES.

OU

## FRAGMENT D'UN VOYAGE

fait en 1778.

..... Je voyageois il y a environ douze ans; \*) après avoir traversé une partie de nos provinces méridionales, j'arrivai à cette grande chaîne de montagnes qui nous sépare de l'Espagne. Je m'arrêtai là dans une solitude charmante, j'y louai une jolie petite habitation & je me décidai à y passer tout l'été. Ma maison située sur le penchant d'une montagne couverte d'arbres, de plantes & de verdure, étoit entourée de rochers & de sources d'une eau pure & transparente; je dominois sur une vaste plaine entrecoupée de canaux formés par les torrens qui s'y précipitoient du sommet des mon-

---

\*) J'écrivois ceci en 1770.

montagnes; je n'avois pour voisins que des cultivateurs & des bergers, là mes rêveries n'étoient point troublées par ce fracas tumultueux des villes, ce bruit importun de chevaux, de voitures, de crieurs publics qui ne rappelle que les vaines agitations produites par l'intérêt & par l'orgueil, & l'activité turbulente de la frivolité, ou du vice & des passions; dans ma paisible cabanne je n'entendois que la voix majestueuse de la nature; la chute imposante & rapide des cascades & des torrens; le mugissement des troupeaux dispersés dans la prairie, les sons rustiques du flageolet, des cornemuses, & les airs champêtres que répéttoient les jeunes pâtres assis sur la cime des rochers, dans ces lieux où la campagne est si belle, je consacrois la plus grande partie du jour à la promenade - je parcourus d'abord toutes les montagnes qui m'environnoient, j'y rencontrais souvent des troupeaux, les bergers qui les gardoient étoient tous des enfans, ou des jeunes gens dont les plus âgés avoient tout au plus quinze ans, je

Q

remar.



remarquai que ces derniers occupoient les montagnes les plus élevées, tandis que les enfans n'osant encore gravir les roches escarpées & glissantes se tenoient dans les paturages d'un accès moins difficile. A mesure que l'on descend ces montagnes on voit les bergers diminuer de tailles & d'années, & l'on ne trouve sur les collines qui bordent les plaines que des petits pâtres de huit ou neuf ans. Cette observation me fit imaginer d'abord que les troupeaux des vallées avoient des gardiens encore plus jeunes, ou du moins de l'âge de ceux des collines, je questionnai un des enfans, "con-  
"duiséz vous quelquefois vos chèvres là bas  
"lui demandai je? J'irai quelque jour me  
"répondit il en souriant, mais avant cela il  
"se passera bien du tems & il faudra que je  
"fasse bien du chemin — comment donc? —  
"il faudra d'abord que je monte tout là  
"haut, & puis après cela je travaillerai avec  
"mon père, & puis dans soixante ans j'irai  
"dans la vallée. — Quoi les bergers des  
"prairies sont donc des vieillards? — mais  
"vrai.

"vraiment oui, nos frères aînés font sur les  
 "hauteurs, & nos grands pères font dans les  
 "plaines.," Comme il achevoit ces mots  
 je le quittai & je descendis dans la fertile  
 & délicate vallée de Campan; je n'y dis-  
 tinguai d'abord que les nombreux troupe-  
 aux de bœufs & de brebis qui en occupoient  
 presque tout l'espace; mais bientôt j'aperçus  
 les vénérables pasteurs assis ou couchés sur  
 les lichères de la prairie; j'éprouvai un sen-  
 timent pénible en voyant ces vieillards iso-  
 lés, livrés à eux mêmes dans cette solitude;  
 je venois de contempler le plus riant tableau,  
 ces montagnes peuplées d'habitans si jeunes,  
 si lestes, si bruyans, séjour heureux de  
 l'innocence & de la gayté dont les échos  
 ne repettèrent jamais que des chants joyeux,  
 des rires ingénus & les doux refrains des  
 musettes! je quittois ce qu'il y a de plus  
 aimable sur la terre, l'enfance & la première  
 jeunesse & je ne me trouvai qu'avec une  
 sorte de saisissement au milieu de cette mul-  
 titude de vieillards; ce rapprochement des  
 deux extrémités de la vie, m'offroit un

contraste d'autant plus frappant que ces bons  
 vieillards nonchalament étendus sur l'herbe  
 paroïssent plongés dans une rêverie mé-  
 lancolique & profonde; leur morne tran-  
 quillité ressembloit à l'abbattement & leur  
 méditation à la tristesse causée par un cruel  
 abandon; je les voyois seuls, loin de leurs  
 enfans, je les plaignois & je m'avançai  
 lentement vers eux, avec un sentiment mêlé  
 de compassion & de respect. En marchant  
 ainsi je me trouvai vis à vis un de ces vieil-  
 lards qui fixa toute mon attention; il avoit  
 la figure la plus noble & la plus douce,  
 des cheveux d'une blancheur éblouissante  
 tomboient en ondes argentées sur ses larges  
 épaules; la candeur & la bonté se peig-  
 noient dans ses traits, & la sérénité de son  
 front & de ses regards exprimoit l'inalté-  
 rable tranquillité de son ame; il étoit assis  
 au pied d'une montagne coupée à pic dans  
 cet endroit & tapissée de mousse & d'herba-  
 ges; une énorme & prodigieuse masse de  
 rochers placée perpendiculairement au dessus  
 de lui, débordoit le haut de la montagne,

&

& formoit à plus de deux cent pieds d'élevation une espèce de dais champêtre qui garantissoit sa tête vénérable de l'ardeur du soleil. Ces roches étoient couvertes de guirlandes naturelles de lierre de pervenche & de liseron couleur de rose qui retomboient de tous côtés en gerbes touffues, & en festons inégaux, distribués & groupés avec autant d'élégance que de profusion; à quelques pas du vieillard on voyoit deux saules inclinés l'un vers l'autre mêler ensemble leurs branches flexibles en ombrageant une fontaine qui descendoit des montagnes, l'onde écumante à sa source franchissoit impétueusement du haut des monts tout ce qui sembloit s'opposer à son passage, mais paisible dans son cours, elle serpen-  
toit mollement parmi l'herbe & les fleurs, passoit aux pieds du vieillard & alloit se perdre avec un doux murmure au fond de la vallée. Après avoir obtenu du vieillard la permission de m'asseoir à côté de lui, je lui contai ce que le petit berger des montagnes venoit de me dire & j'en demandai

Q 3

l'entière

l'entière explication: dans tous les tems  
me répondit le vieillard, les hommes de  
ces contrées ont consacré à la vie pasto-  
rale les deux âges qui semblent surtout  
faits pour elle ces deux extrémités de la  
vie, l'enfance qui sort des mains de la  
nature, & la vieillesse prête à rentrer dans  
son sein. Les enfans comme vous l'avez  
vu conduisent les troupeaux sur les hau-  
teurs, c'est là qu'ils acquièrent cette vi-  
gueur, cette agilité, cette hardiesse qui  
distinguent particulièrement l'habitant des  
montagnes; ils s'exercent à gravir les  
rochers, à franchir les torrens; ils s'accou-  
tument à contempler sans effroi la profon-  
deur des précipices, & souvent à courir sur  
le bord des abymes pour atteindre & ramener  
une chèvre fugitive; mais à 15 ans ils  
quittent l'état de berger pour devenir cul-  
tivateurs; à cette époque le jeune homme  
fier de s'associer aux travaux de son père,  
abandonne sans regret ses montagnes, il  
remet avec joye sa houlette en de plus  
foibles mains; désormais la pioche & la  
bêche

bêche exerceront plus dignement ses bras nerveux cependant avant de descendre dans la plaine il jette un triste regard sur son troupeau, unique objet jusqu'alors de toutes ses sollicitudes, & il ne reçoit pas sans attendrissement les dernières caresses de son chien fidèle. Admis dans la classe des laboureurs nous y restons jusqu'au déclin de nos forces, mais quand nous ne pouvons plus nous livrer aux travaux de l'agriculture, nous reprenons humblement la panetière & la houlette & nous venons dans ces prairies passer le reste de nos jours. Le vieillard cessa de parler, un léger nuage obscurcit un moment la sérénité de son front: je vis qu'il se rappelloit avec une sorte de peine l'instant où la vieilleffe l'avoit forcé de se consacrer sans retour à la vie pastorale; il se taisoit & je n'osois plus l'interroger; mais bientôt rompant le silence, au reste, reprit-il, notre vieilleffe est parfaitement heureuse, elle s'écoule dans une douce tranquillité . . . . . cependant interrompis-je une longue habitude du

Q 4

travail

travail ne rend elle pas ennuyeux ce repos éternel? non répondit il, parceque ce repos est utile. L'ennui me consumeroit si j'étois oisif dans nos cabanes; qui ne se rend pas utile aux autres est surtout à charge à soi même; mais gardien de ces troupeaux, assis tout le jour sous ces rochers, je sers aussi bien ma famille que dans le tems où je pouvois la bourer la terre & conduire une charue, cette pensée suffiroit seule pour me faire aimer ma paisible condition. D'ailleurs croiez que lorsqu'on a pendant plus de 50 ans exercé sans relâche & ses bras & sa force, il est doux de n'avoir plus d'autre devoir à remplir, que celui de passer ses journées mollement couché sur le gazon des prairies — & dans cette inaction totale jamais vous n'éprouvez d'ennui? — & comment pourrois-je m'ennuyer au milieu des objets qui m'environnent & qui me retracent des souvenirs si chers! en montagnes ces amphithéâtre qui nous entourent je les ay toutes parcourues dans ma première jeunesse, je reconnois  
d'ici

d'ici par la disposition des groupées de sapins & des masses de rochers, les lieux où j'allois le plus souvent, ma vue affoiblie ne me permét pas de distinguer, tout ce que vos yeux découvrent, mais ma mémoire fait y supléer, elle me représente fidèlement ce que mon œil ne peut apercevoir, cette espèce de rêverie demande une certaine application d'esprit qui en augmente l'intérêt. Mon imagination me transporte sur ces monts élevés qui se perdent dans les nuages; d'ineffaçables souvenirs me guident à travers ces routes tortueuses, ces sentiers escarpés & glissans, qui les coupent & les unissent, quelquefois cependant ma mémoire chancelante, m'abandonne tout à coup tantôt sur les bords d'un torrent, tantôt sur le penchant d'un précipice, je m'arrête, je frémis . . . & si dans cet instant je puis me rappeler le chemin que j'ai perdu, mon cœur palpite encore de joye comme au printems de mes jours. C'es ainsi que sans fortir de ma place, m'élançant sur ces montagnes, je les

reconnois, je les parcours & que je retrouve les vives émotions & tous les plaisirs de ma jeunesse. Comme le vieillard achevoit ces mots, nous entendimes dans le lointain & du sommet de la montagne, derrière nous les sons d'un flageolet; ah! dit le vieillard en fouriant voici Tobie qui vient sur le rocher; il répette l'air que j'aime tant, c'est la romance que je jouois si souvent à son âge! en disant ces paroles le bon vieillard marquoit doucement la mesure avec sa tête, & la gayté brilloit dans ses yeux. Qu'est ce que Tobie? lui demandai-je -c'est un berger dans sa 15<sup>ème</sup> année, il aime Lina ma petite fille, ils sont de même âge, puiffai-je avant de mourir les voir unis ensemble! voici l'heure où nos petites filles viennent chaque matin nous voir & nous apporter des rafraichiffemens. Tobie alors raproche toujours ses chèvres du rocher sons lequel il fait que je repose. Le vieillard parloit encore lorsque j'aperçus de loin à l'autre bout de la vallée une nombreuse troupe de jeunes filles qui s'a-

van-

vançoit lestement & qui bientôt se dispersa dans la plaine : au même moment tous les bergers placés sur les hauteurs accoururent à la fois & parurent sur les bords escarpés des montagnes qui nous environoient, les uns le corps panché en avant sur l'extrémité des précipices, donoient l'inquiétude de voir s'écrouter sous leurs pieds la terre qui les portoit, les autres avoient grimpé au faite des arbres afin de découvrir de plus loin la troupe aimable & brillante attendue tous les jours à la même heure : à cette époque de la journée les troupeaux des montagnes abandonnés un instant pouvoient errer en liberté ; tout étoit en mouvement sur les monts & dans la plaine ; la curiosité, l'amour naissant, la tendresse paternelle, produisoient une émotion générale parmi les jeunes bergers & les vieux pasteurs. Cependant les villageoises se séparant les unes des autres alloient dans la prairie chercher leurs grands pères pour leur porter dans de jolis panniers d'osier, des fruits & des fromages, elles couroient  
avec

avec empressement vers ces bons vieillards qui leur tendoient les bras; j'admirois la grace & la démarche légère de ces jolies payannes des Pyrénées qui toutes sont remarquables par l'élégance & la beauté de leurs tailles; mais mon cœur s'intéressoit surtout à Lina; elle étoit encore à cent pas de nous, lorsque son grand père me la montra au milieu d'un groupe de jeunes filles en me disant *c'est la plus jolie* & l'amour paternel ne l'abusoit pas, en effet Lina étoit charmante. Elle vint se jeter dans les bras du vieillard qui la serra tendrement contre son sein, ensuite elle le quitta pour aller lui chercher son panier que tenoit une de ses compagnes, dans ce mouvement Lina leva des yeux timides vers le sommet de la montagne, & Tobie sur la pointe du rocher recueillit ce regard, ce touchant regard impatient attendu depuis le lever de l'aurore & douce récompense de tous les travaux du jour! dans cet instant Tobie jette un bouquet de roses qui tombe à quelques pas du groupe formé par Lina &  
ses

ses compagnes, Lina rougit & n'ose ramasser le bouquet, le vieillard jouit de son trouble, & les autres jeunes filles en riant, avec un peu de malice & beaucoup de gayté, s'écrient toutes à la fois: *c'est pour Lina, c'est pour Lina*, enfin Lina est condamnée à s'emparer du bouquet; d'une main tremblante elle l'attache sur son cœur, & pour cacher son embarras, elle vient se réfugier sous la roche de son grand père & s'asseoir auprès de lui. Je les laissai goûter le charme d'un entretien plein de tendresse & de douceur, & la tête remplie & du respectable vieillard, & de Lina & de Tobie je regagnai ma petite habitation en me disant, si le bonheur existe sur la terre, voilà les mœurs, voilà les sentimens qui doivent en assurer la possession.

.....  
 ..... On a vu quela vie d'un payfan des Pyrenées est divisée en trois époques très remarquables: il est d'abord berger des montagnes, depuis l'âge de 8 ans jusqu'à 15, ensuite il entre dans la  
 classe

classe des cultivateurs, & enfin parvenu à la vieillesse il devient pâtre des vallées. La plus brillante de ces époques est celle où le jeune homme est élevé au rang de laboureur, aussi la célèbre t'on avec solennité aussitôt que le berger des montagnes a 15 ans accomplis, son père va le chercher pour le conduire dans les champs ou dans la vigne qu'il doit désormais cultiver; ce jour mémorable est un jour de fête pour la famille du jeune homme. Je voulus voir cette cérémonie champêtre, j'en parlai à mon bon vieillard le grand père de Lina, qui m'apprit que Tobie devoit dans un mois quitter pour jamais les montagnes & ce rocher sur lequel son amour pour Lina l'avoit conduit si souvent; une circonstance arrez, singulière ajoutoit encore à l'intérêt de cette cérémonie: le père de Tobie âgé de 70 ans devoit le même jour renoncer à la classe des cultivateurs pour rentrer dans celle des bergers; il rassembloit autour de lui quatre fils d'un 1er mariage Tobie étoit enfant d'un second lit & le plus

chale

jeune

jeune de ses frères avoit au moins trente ans.

Le jour fixé pour la cérémonie arriva enfin, je me rendis dans la plaine trois heures avant le coucher du soleil. J'y trouvai tous les vieux pasteurs rassemblés au pied de la montagne où Tobie gardoit ses troupeaux, bientôt après nous vîmes accourir une foule de payfans & de villageoises de tout âge, attirés par la curiosité; Lina conduite par sa mère vint se placer près de moi & sans doute n'étoit pas celle qui prenoit le moins d'intérêt à la fête. Cette troupe précédoit le vieillard père de Tobie qui s'avança gravement entouré de ses quatre fils, le vieillard portoit une bêche & marchoit appuyé sur le bras de l'ainé de ses enfans. Arrivé au bas de la montagne, toute la multitude s'ouvrit pour lui laisser la passage libre, mais le vieillard s'arrêta en regardant tristement la route escarpée qui conduisoit au sommet de la montagne; il soupira & après un moment de silence, je devois, dit il, suivant l'usage aller moi-même

même chercher mon fils, mais j'ai 70 ans, & je ne puis que l'attendre! . . . eh! bien mon père, s'écrièrent ses enfans, nous allons vous porter, venez. La multitude applaudit à cette proposition, le vieillard fourit & ses fils formant avec leurs bras entrelacés une espèce de brancard, l'enlevèrent doucement & se mirent en marche aussitôt. Toute la troupe villageoise resta dans la plaine, pour moi je suivis le vieillard, car je voulois être témoin de son entrevue avec Tobie. Nous marchions lentement, & de tems en tems le vieillard faisoit arrêter ses porteurs pour leur faire reprendre haleine, & pour considérer les lieux que nous parcourions & qui lui retraçoient le doux souvenir de sa jeunesse; il tressailloit en entendant de toutes parts les sons argentins des clochettes suspendues au cou des brebis & des chèvres & qu'on ne fait porter qu'aux troupeaux des montagnes; souvent il nous annonçoit d'avance les objets que nous allions voir; mais souvent aussi le tems avoit détruit ou changé ce qu'il nous avoit dépeint.

dépeint. Il considérait tout ce qui s'offroit sur notre passage avec le double intérêt du sentiment & de la curiosité; à mesure que nous avancions dans notre route l'expression de sa physionomie devenoit plus vive & plus animée; la joye étinceloit dans ses regards, & il sembloit reprendre une nouvelle vie en respirant encore pour la dernière fois l'air actif & pur des montagnes. Enfin nous arrivons au terme de notre course, on pôle le vieillard sur un rocher, il se lève & s'appuyant sur sa bêche qu'il tenoit toujours, il contemple avec ravissement le pays immense qu'il domine! dans cet instant Tobie abandonnant son troupeau vient se jeter aux pieds de son père, & le vieillard l'embrassant avec attendrissement, tiens mon fils, lui dit-il, prens cette bêche qui m'a servi pendant plus d'un demi siècle, puisse tu la garder aussi longtems! pour remettre moi même en tes mains j'ai prolongé au delà du terme ordinaire des travaux pénibles à mon âge; je quitte aujourd'hui pour toujours nos champs labourés &

R

nos

nos vignes, mais tu vas m'y remplacer! . . .  
en disant ces paroles le vieillard donna sa  
bêche à Tobie, & lui demande sa houlette  
en échange, ô mon père dit le jeune homme  
attendri, recevez encore ce chien fidèle qui  
m'obéit depuis sept ans, qu'à l'avenir il vous  
suive & vous défende, il ne m'aura jamais  
plus utilement servi! à ces mots le vieillard  
ne peut retenir quelques larmes qui coulent  
doucelement sur ses joues vénérables, il ca-  
resse le chien que son fils lui présente, &  
l'animal se débatant dans les bras de Tobie,  
semble exprimer par ses gémissemens la  
crainte de changer de maître. Cependant  
nous reprenons tous ensemble le chemin de  
la vallée, nous y retrouvâmes tous les  
villageois & la fête se termina par un bal  
champêtre, où j'eus le plaisir de voir danser  
Tobie avec Lina. Les jours suivans je  
retournai dans la prairie, j'y trouvai tou-  
jours mes deux bons vieillards assis l'un à  
côté de l'autre sous l'abri du rocher, s'en-  
tretenant de leur jeunesse & surtout de leurs  
enfans. Lina leur apportoit exactement à  
l'heure

l'heure accoutumée des fruits & du laitage, Tobie n'y étoit plus, mais Lina jettoit toujours les yeux sur le rocher, & voyoit avec un vif intérêt l'amitié mutuelle des deux vieillards, c'étoit pour elle un doux présage. En effet j'ai su depuis que les vieillards avoient joui du bonheur de célébrer les noces de Lina & de Tobie, & que Lina est aujourd'hui la plus tendre & la plus heureuse des épouses & des mères.

---

RÉFLÉXIONS  
SUR LA CRITIQUE  
écrites au mois de fevrier 1796.

Lorsqu'après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans la dépendance, on se trouve enfin débarassé de toute sujétion, lévrée à soi même dans une profonde solitude, tout devient très naturellement sujet de réflexions; ce fut ainsi qu'en lisant par

R 2

hazard

hazard dans les papiers publics il y a quelque tems, que Mr de la Harpe & Suard étoient accusés & en fuite, ou cachés, j'écrivis une petite feuille intitulée *l'ami des talens & des arts*: ces deux personnes sont mes ennemis depuis longtems, mais je n'en étois pas moins touchée de leur malheur dont on exagéroit les causes & les conséquences. Je fais plaindre ceux qui sont persécutés & fugitifs! \*) . . . . .

Un de mes amis d'après l'intérêt que j'avois montré dans cette occasion pour Mr Suard a voulu me procurer le plaisir d'apprendre qu'on lui avoit rendu ses presses. Il m'a-  
envoyé un numéro de son journal dans lequel se trouve un petit libelle intitulé *Extrait des Chevaliers du Cygne*, ce n'est point

---

\*) On pense bien qu'en associant les noms de *Suard* & de *la Harpe* j'avois seulement en vue leur commun malheur, & non leurs talens, ceci n'a pas besoin d'explication pour les gens qui ont lu les ouvrages de Mr. de la Harpe, ceux qui ne les connoissent pas, ne savent apparament pas lire, par conséquent ce que je pouvois dire ici sur ce sujet seroit inutile.

point un extrait, car il ne fait nullement connoître l'ouvrage, & il contient *trois faussetés* & beaucoup d'injures fort grossières. Je suis certaine que cet extrait n'est pas de Mr Suard, non parcequ'il est infidèle, (Mr Suard m'a prouvé qu'il n'étoit pas délicat sur ce point, ou que du moins sa mémoire n'est pas bonne) mais parceque l'auteur de la jolie critique du voyage de Smolet & de plusieurs autres petits morceaux détachés ne peut écrire avec aussi peu de correction, d'esprit & de décence. Si Mr Suard eut fait la critique des chevaliers du Cygne, il auroit eu des intentions semblables, mais assurément il auroit pris un ton différent. On m'a envoyé en même tems un autre numéro d'un autre Journal dont je ne connois par l'auteur & qui en traite avec la même *urbanité*.\*) J'ignore si cet autre journaliste a été aussi obligé de fuir, ce qu'il y a de certain c'est que mes

R 3

ré-

\*) L'un de ces journaux est intitulé *Nouvelles Politiques* & l'autre *Journal de Paris*. L'ami qui

réflexions d'un ami des talens n'ont aucun rapport avec ceux qui écrivent comme lui. L'un de ces journalistes, après avoir montré ouvertement la haine & l'animosité; la plus violente exprimées avec le ton le moins convenable, ajoute: Cependant Mme de Genlis dans cet ouvrage a tracé une foule de caractères. elle a peint quelquefois divinement la vertu, l'amitié, l'amour, elle a amené les scènes de la loyauté la plus héroïque, d'autres de la naïveté la plus champêtre &c. l'autre journaliste termine ainsi son libelle: *Mais enfin ce roman n'a t'il donc rien de bon? Oh c'est une autre affaire. On pourroit défier Mme de Genlis de faire, même quand elle le voudroit, un ouvrage*  
*mau-*

---

qui m'a envoyé ces feuilles, m'écrivit que ce dernier journal rédigé par Mr. Rœderer avoit passé ensuite dans d'autres mains, & que Mr. Rœderer venoit de le reprendre. D'après ce détail & l'estime que m'ont inspiré pour Mr. Rœderer quelques petites brochures que j'ai lu de lui, je suis convaincue que ce plat extrait n'est point de lui & qu'il étoit fait avant qu'il eut repris ce journal.

mauvais à tous égards \*) ne fait pas du mauvais qui veut \*\*) l'habitude d'écrire bien ne se surmonte pas à volonté. Eh oui, oui, il y a ici du bon, & beaucoup, des épisodes charmans, des expressions d'amour & d'amitié qui ne sortiroient pas de la plume de l'homme le plus exercé & qu'une femme seule réunissant tous les mérites des deux sexes, peut tirer de ce fonds de sensibilité, de délicatesse exquise qui appartient exclusivement au sien. . . . . Ici une citation à ma louange du chapitre de l'incendie, & l'auteur finit en disant: Surement aussi l'on remarquera le premier discours de Charlemagne, le despotisme oriental, une reine qui brave l'étiquette, le traité de paix de la princesse de Clèves &

R 4

vingt

---

\*) C'est un défi que personne n'aura la témérité de donner à l'auteur.

\*\*) Cette pensée si profonde & si bien exprimée est tout à fait neuve, car je n'ai jamais ouï dire que l'on put avoir le projet de faire du mauvais. Si telle est l'ambition de l'auteur on peut l'assurer sans le flatter que son but est rempli.

vingt autres morceaux de détails que nous ne pouvons pas même indiquer, nous deviendrons plus longs en louanges que nous ne l'avons été en censure. Je n'imagine pas qu'on me soupçonne de citer par amour propre des éloges aussi ridiculement tournés. Je ne fais pas si ces auteurs ont jamais eu l'habitude de bien écrire mais, en supposant une chose aussi dénuée de vraisemblance, on peut les assurer qu'ils ont complètement surmonté cette habitude & qu'ils l'ayent voulu ou non ils ont fait du mauvais, c'est ce que personne ne contestera. Voici les réflexions que ces petits pamphlets m'ont fait faire. Comment est il possible lorsqu'on ne fait pas une seule critique sur le style d'un ouvrage en trois volumes, lorsque même on loue ce style, lorsqu'on ne peut nier que tous les résultats de l'ouvrage sont de la plus parfaite moralité, qu'il contient des épisodes charmans une foule de caractères, que l'auteur y a peint divinement la vertu, l'amour & l'amitié &c. Comment, dis-je, en accordant tout cela écrit on une fatyre

fatyre injurieuse? s'il est vrai que cet ouvrage ait tout le mérite que ces journalistes lui attribuent, n'étoit-il pas conséquent autant que convenable de le critiquer avec le ton de l'estime? . . . . . Quel a été le projet de ces journalistes? de nuire à l'ouvrage? Il falloit donc ou cacher la haine & la mauvaise foi, ou supprimer de tels éloges. Quoi c'est la personne qui veut manifestement m'insulter qui dit que *j'ai peint divinement la vertu, l'amour & l'amitié!* C'est une plume trempée dans le fiel le plus noir qui a tracé ces paroles! la bienveillance embellit tout, elle est indulgente & cherche à voiler ce qu'elle ne peut admirer, l'amitié s'entoure d'illusions, son plus grand charme est de flatter encore sans le savoir alors même qu'elle s'applaudit de son courage & de son austérité, mais la haine ne peut tromper, ses éloges sont des aveux, c'est mieux encore, c'est l'expression forcée du sentiment universel: un journaliste qui se permet d'odieuses personnalités, qui dégradant son caractère & son emploi

quitte la place honorable de juge littéraire, pour prendre sans pudeur le vil métier de libelliste, cet homme ne jouira plus du plaisir de voir compter son suffrage, on méprisera également son approbation & sa censure. En vain il terminera ses satyres par des louanges, ces éloges contraints prouveront seulement qu'il n'ose braver entièrement le jugement général, ils auront un grand poids dans sa bouche, parcequ' alors on ne voit plus en lui que le servile écho de l'opinion publique. Avec plus de hardiesse dans le caractère, il ne montreroit pas même l'apparence de l'équité, & c'est au fond dans ce genre le meilleur parti qu'on puisse prendre. C'est celui que prit Voltaire; je conçois que ses disciples qui n'ont ni ses talens, ni son esprit, ni sa fortune, soient un peu plus timides, mais ce qui doit les rassurer, c'est que le déchainement & l'injustice bien franche contre les talens & les bons ouvrages, font lire avec avidité les plus plattes productions. C'est une guerre comme celle que l'on fait à la France, per-  
sonne

fonne n'en estime les motifs, tout le monde la condamne, & chacun s'en occupe vivement. Avec quelle intrépide audace Voltaire a exalté les talens médiocres de ses humbles adorateurs & déchiré les ouvrages des gens de génie. Lorsque l'inimitable roman de Clarisse parut, voici le jugement qu'il en porta :

“ Il est cruel de lire neuf volumes entiers  
 “ dans lesquels on ne trouve rien du tout  
 “ & qui servent seulement à faire entrevoir  
 “ que Melle Clarisse aime un débauché  
 “ nommé Mr. Lovelace. Je disois: Quand  
 “ tous ces gens là feroient mes parens &  
 “ mes amis je ne pourois m'intéresser à  
 “ eux. Je ne voudrois pas être condamné  
 “ à relire ce roman, il n'y a de bon ce  
 “ me semble que ce qu'on peut relire sans  
 “ dégoût. „

*Lettres de Voltaire.*

Si Voltaire eut joint à ce jugement général un extrait il n'auroit pas manqué de dire seulement; que Melle Clarisse la fille la plus sage & la plus prudente de l'Angleterre

terre se décide très promptement à abandonner la maison paternelle & à fuir avec Mr. Lovelace, dont elle méprise le caractère & dont elle connoît les mœurs, que Mr. Lovelace qui est éperduement amoureux d'elle, n'imagine rien de mieux pour la séduire que de la conduire dans un mauvais lieu, & qu'après (non des événemens) mais beaucoup de conversations entre Mr. Lovelace & Melle Clarisse & les filles publiques de cette infâme demeure, Mr. Lovelace s'avise un jour de mettre le feu à la maison & voyant que cet expédient n'a rien produit, il prend le parti de donner un soir à Melle Clarisse une potion narcotique &c. — Après un tel détail, l'auteur de la Pucelle & de Candide &c. n'auroit pas manqué de s'écrier avec une *vertueuse* indignation: Quelles horreurs! quel insipide & dégoûtant assemblage d'atrocités sans imagination & sans vraisemblance, quelle indécence, quels monstrueux tableaux! . . . l'extrait qu'on vient de lire ne contiendrait nul mensonge, cependant seroit-il fidèle?

non

non assurément, car il donneroit la plus fausse idée de l'ouvrage, dénué de toute explication, il présente le canevas le plus plat & le plus absurde, & des images aussi dégoûtantes que licentieuses, & dans la vérité les mêmes idées qui sont si choquantes dans ce récit, non seulement produisent des scènes admirables, mais sont par elles mêmes des conceptions de génie. Il falloit sans doute mieux motiver la fuite de Clarisse, & le dessein du scélérat qui la conduit dans cette infâme maison, mais il falloit que Clarisse fit une fausse démarche, quelle moralité résulte de cette seule idée! Il falloit placer cet ange dans ce lieu de débauche; les plus frappans, les plus sublimes tableaux que l'imagination ait jamais créés n'existeroient pas, si l'on n'avoit pas vu Clarisse dans ce lieu de prostitution, au milieu des furies, & livrée sans défense à tous les artifices du vice & à tous les attentats du crime. Il falloit enfin pour compléter la perfection de cet ouvrage que Clarisse malgré sa jeunesse & son innocence

nocence ne fut ni simple ni crédule; l'auteur lui a donné des lumières & de la pénétration afin que son imprudence fut plus condamnable, & son penchant secret plus touchant & plus malheureux. C'est avec le même génie qu'il a laissé un cœur au plus scélerat de tous les hommes; lui donner une véritable passion c'étoit préparer son juste châtiment. Quel seroit donc cet être mal organisé qui verroit avec *dégoût* toutes les scènes pathétiques de ce roman? celle du poignard, celle de la prison & tant d'autres: qui pourroit lire avec *ennui* les lettres de Lovelace, celles de Clarisse & de son amie sur la malédiction maternelle, le billet de Lovelace après son crime &c. &c. Quoi! avec de l'esprit & une ame on pourroit ne pas sentir des beautés si supérieures & d'un genre si frappant? un tel être me paroîtroit si incompréhensible que je ne crois pas plus à son existence qu'à celle des Athées. Revenons aux jugemens de Voltaire; il est encore plus sévère pour la nouvelle Héloïse, on pour-

pourroit sur cet ouvrage lui pardonner la  
févérité, car assurément nuls détails n'en  
peuvent excuser le plan: un suborneur  
qui viole les droits de l'Hospitalité & qui  
loin d'être peint sous les traits de Lovelace,  
est au contraire représenté comme le jeune  
homme le plus vertueux, une fille séduite  
qui consent à épouser un honnête homme  
qu'elle trompe, voilà des faits qui rendent  
certainement un ouvrage très immoral, on  
pourroit dire encore sur ce roman qu'à le  
considérer comme ouvrage de pur agré-  
ment, l'invention en est commune & le  
plan n'en vaut rien. Qu'on y trouve une  
foule de choses de mauvais goût, que le  
naturel y manque continuellement, toutes  
les lettres ont exactement le même-ton  
& le même style, ce qui confond tous les  
caractères, détruit l'illusion & parcon-  
séquent l'intérêt. Mais que de beautés de  
détails, que de lettres ravissantes; qui  
jamais parla mieux de l'amitié, de la vertu,  
comme l'amour s'y exprime! quelle subli-  
mité de passion dans l'admirable scène du  
bateau

bateau où St. Preux est tenté de se noyer avec Julie! . . . . & quels délicieux détails que ceux de l'intérieur de la maison de Mme de Volmar! . . . . Voici l'impression qu'ils firent sur Voltaire: "Je l'ai lu pour mon malheur & c'eut été pour le sien si j'avois eu le tems de dire ce que je pense de cet impertinent ouvrage.,"

Voilà pour la première lecture. Mais voici le jugement réfléchi:

"Le roman de Jean Jacques est à mon gré  
" sot, bourgeois, impudent & ennuyeux.,"

*Lettres de Voltaire.*

Cela est laconique, mais suffisant, que de choses en peu de paroles!

Les Journalistes du caractère de ceux qui viennent de faire de si bons extraits des Chevaliers du Cygne, devroient prendre cette manière, cela seroit plutôt fait, tiendroît moins de place ce qui ne facherait pas leurs souscripteurs, & même lorsqu'ils parleroient de mes ouvrages, comme je n'ai pas les talens de Rousseau ils pourroient les critiquer en moins de paroles & se

se contenter de dire, *Licentieux, immoral & détestable*. On y perdrait quelques jolies sentences comme par exemple *ne fait pas du mauvais qui veut*, ou des naïvetés remplies de grace comme celle ci *eh oui oui, il y a ici du bon & beaucoup!* Mais les auteurs pour satisfaire leur animosité & remplir la feuille, ne seroient pas obligés d'y insérer des petites personnalités qu'ils croient très malicieuses & qui ne sont qu'extrêmement niaises. Par exemple, quand ils pouroient persuader à Hambourg & à Altona que j'ai voulu jadis attirer chez moi Mrs Diderot, d'Alembert & de la Harpe, m'en traiteroit on ici avec moins d'indulgence & de bonté? au reste il n'est pas vrai que j'eusse *invité* Mrs de la Harpe & d'Alembert, ils desirèrent venir chez moi; Mr de la Harpe fit des vers charmans sur le Théâtre d'Education, & des extraits fort aimables de ces pièces, tout cela est imprimé je crois qu'il s'en est bien repenti depuis. Mr d'Alembert m'écrivit sur ce Théâtre des choses qui seroient dresser les cheveux à la

S tête

tête du journaliste qui cite imprudemment ce fait, ce font de très pompeux éloges que la bienfiance m'empêche de rapporter & non la modestie, car il n'y avoit pas de quoi s'enorgueillir. J. J. Rousseau qui haïssoit d'Alembert, a dit de lui qu'il n'étoit qu'un *Arlequin*, c'est un jugement dans le genre de ceux de Voltaire; mais certainement d'Alembert n'avoit comme homme de lettres aucun génie, & n'étoit qu'un fort médiocre écrivain. Quant à Diderot je ne l'ai dans ce tems ni invité, ni attiré, ni reçu parcequ'il étoit mort avant que j'eusse fait imprimer une ligne, je n'ai jamais ni connu, ni vu ce fameux éditeur du livre le plus volumineux, le plus mal fait & le plus dangereux qu'on ait composé dans aucun siècle. Lorsqu'au lieu de donner un extrait, on conte des anecdotes, il faudroit être exact & piquant, c'est trop à la fois d'un tort & d'un ridicule.

Reprenons les réflexions sur la critique :  
Je crois avoir prouvé qu'un extrait n'est fidèle que lorsqu'il expose nettement non-  
seu-

seulement le canevas de l'ouvrage, mais encore le but & les intentions de l'auteur; car si l'on supprime une partie si essentielle du plan la seule où le génie puisse avoir part, les conceptions les plus neuves & les plus morales, peuvent paroître absurdes & dangereuses. On sait que la meilleure phrase d'un discours peut devenir louche & reprehensible, si on la rapporte isolée sans y joindre ce qui précède & ce qui suit, cet artifice est connu; mais celui de n'extraire d'un ouvrage que le fond du sujet sans rendre compte du dessein, l'est beaucoup moins: on n'a point encore fait de réflexions sur ce genre d'infidélité & les présenter toutes c'est rendre un véritable service aux gens de lettres. Pour développer mieux mes idées sur ce sujet citons encore quelques exemples: Le Misantrope de Molière est assurément un chef d'œuvre, mais qui s'en douteroit sur un extrait fait ainsi: Un homme profondément aigri contre le genre humain, frondant tous les vices de la société, malgré les sages représentations d'un ami

indulgent & raisonnable, une coquette  
 médifante & légère tournant en ridicule  
 ses admirateurs & ses rivales, voilà tout le  
 canevas de cette pièce en cinq actes, qui  
 absolument dénuée d'intrigue & d'incidens  
 est d'ailleurs parfaitement bien écrite. Cet  
 extrait est exact dans ce qu'il exprime &  
 n'offre aucune critique injurieuse, il a  
 même un air de justice & de politesse, mais  
 qu'en peut-on conclure? que le misantropé  
 doit être une pièce excessivement froide  
 & qu'il n'y a aucun génie dans le plan.  
 Pourquoi? parcequ'on a supprimé dans  
 l'extrait deux seuls mots qui donneroient  
 une parfaite idée de l'intérêt & de l'in-  
 concevable mérite de cet ouvrage, c'est que  
 le misantropé est *passionément amoureux*  
 d'une coquette. Si un homme ordinaire  
 eut voulu traiter ce sujet, qu'eut-il imaginé?  
 de deux choses l'une, ou de représenter  
 un homme détestant sans exception toute  
 l'espèce humaine, insultant avec brutalité  
 tous les gens qu'il rencontre, enfin un  
 bourru grossier tel que *Timon misantropé*  
 ou

ou bien cet auteur auroit offert un misantroppe moraliste, sensible, amoureux d'une métaphysicienne vertueuse, qui de raisonnemens en raisonnemens l'auroit ramené à la philanthropie, mais je doute que les spectateurs d'une telle pièce eussent eu la patience d'attendre le dénouement & la curiosité de voir la conversion du Héros. *Le misantroppe corrigé* ne peut faire le sujet d'un bon ouvrage, & surtout d'une pièce de théâtre dont l'action se passe en vingt quatre heures. On se corrige d'un défaut, on *réforme* son caractère, mais on ne *change* point son caractère lorsqu'on en a un bien décidé, parceque le caractère tient à la constitution phisique, au genre d'esprit, à la manière de voir &c. Je conviens que l'on pourroit corriger une misantropie accidentelle, c'est à dire causée par des revers & des perüdies; mais Molière ne s'est pas amusé à peindre une boutade d'humeur & de dépit, la profonde misantropie de son Alceste est née avec lui, on sent qu'Alceste dès son enfance & sa première jeunesse

a du être misantrophe, & qu'avant d'avoir connu les hommes son génie frondeur a deviné tous les travers dont ils sont capables. Ainsi Molière a eu l'intention de donner à ce caractère toute l'énergie & toute la profondeur qu'il peut avoir; & pour cela il devoit le concevoir *incorrigible*; mais pour le rendre véritablement théâtral il a voulu placer son héros dans la situation, & lui donner les sentimens qui pouvoient le mieux contrarier & en même tems exalter son caractère & pour y parvenir, il fait de son misantrophe (non un Bouffon insolent & ridicule) mais un homme de la cour, s'exprimant toujours noblement, embarrassé de toutes les entraves de la politesse & des bienféances, toujours tenté d'éclater, toujours à moitié retenu par l'usage du monde & l'idée des convenances & enfin cet homme austère, chagrin, ennemi des vices, est retenu dans le grand monde qu'il abhorre par une violente passion pour la coquette la plus méprisable. Voilà des conceptions sublimes, est on excusable

lors-

lorsqu'on fait un extrait de se borner au froid narré du fond des choses & de ne pas entrer dans de tels détails? s'il est si facile en taisant ce qui devoit être exprimé, de dénaturer dans un extrait les plus parfaites productions du génie, il est encore plus aisé en suivant la même méthode, d'anéantir tout le mérite des ouvrages médiocres. C'est ainsi que si l'on ne connoissoit les Chevaliers du Cygne que sur les extraits dont j'ai parlé, on pourroit croire qu'il n'existe pas de roman plus scandaleux. Les deux journalistes feroient, je crois, fort embarrassés de répondre raisonnablement à ces questions. Il est vrai j'ai voulu peindre Armoslède pleine de charme & d'infamie, (pour me servir de votre langage, qui n'est bon qu'en vous citant.) J'ai voulu qu'elle eut tout l'art, tout le manège, toute la séduction que le vice peut avoir. Je lui ai donné la beauté, la grace, la jeunesse, les talens, j'en ai fait un Protée, elle fait prendre toutes les formes, qu'en résulte-t-il? que vous la trouvez odieuse,

ce qui vous fait honneur : mais ce qui m'en fait aussi, car à vous dire le vrai, malgré ma libéralité envers ce personnage, je n'ai pas eu l'intention de lui gagner tous les cœurs, ni d'en faire l'héroïne de mon livre, c'est pourtant ce qu'on pourroit croire d'après vos extraits, car vous ne parlez que d'elle, mais vous ne dites rien de ses humiliations, de sa punition terrible, de son dialogue avec Marceline : cette conversation est cependant la seule chose que la raison & la délicatesse puissent trouver licentieuse dans l'ouvrage, pourquoi donc ne la citez vous pas ? c'est que nous avons senti que cette scène énergique étoit assez bien conçue & passablement exprimée & qu'il ne s'y trouve pas un mot, qui ne fasse frémir le vice & qui ne soit un encouragement pour la vertu. Ce qui paroît licentieux peut donc en certains cas être profondément moral, lorsque la licence a les bornes que le goût & la bienséance savent y mettre, & que l'ouvrage qui présente une telle scène n'est fait ni pour  
les

les enfans, ni pour les jeunes personnes dont l'éducation n'est pas finie? Pourquoi donc avec tant de charmes Armoslède est elle si odieuse, même avant que l'on puisse connoître sa scélératesse? pourquoi le lecteur trouve-t-il tout simple qu'Angilbert qui n'est rien moins qu'austère, préfère à cette maitresse si piquante & si jolie une femme qui n'est distinguée ni par la beauté, ni par les graces, ni par un esprit supérieur? n'y a-t-il aucune *moralité* dans tout cela? n'y en a-t-il pas dans cette réflexion:

“C'est la délicatesse qui fournit à l'amour  
 “une source inépuisable de sensations  
 “délicieuses & de sentimens toujours  
 “nouveaux. Elle semble faite surtout  
 “pour ce sexe charmant qui ne peut la  
 “blesser sans renoncer aux graces; enfin  
 “Armoslède dévoilée n'ayant plus que le  
 “seul genre d'agrément de la courtisane  
 “la plus effrontée, me fit connoître que  
 “la monotonie du vice peut-être aussi  
 “insipide qu'elle est révoltante.”

Ne trouvez vous pas aussi quelque *moralité* dans ce petit discours que le jeune & brillant Angilbert adresse à la perverse Armoslède.

“La vertu n'est point une chimère à mes yeux, elle me paroît aussi nécessaire au bonheur de la vie, qu'un air pur l'est à la santé; on ne peut l'abjurer sans se dessécher l'ame; rien ne dispense de l'admiration que l'on doit avoir pour elle, il faut la suivre ou la regretter!...

Et ces réflexions, est ce un homme vertueux qui les fait? c'est bien mieux, c'est un homme à bonnes fortunes. Dans quel livre avez vous vu le vice plus deshonoré? J'ai su lui ôter dans celui-ci jusqu' au prestige de sa séduction, j'ai dévoilé tous ses artifices, j'ai ridiculisé, avili, anéanti tous les moyens de plaire. Et ce dialogue avec Marceline n'offre-t-il aucun résultat moral? Il faut bien le citer puisque vous n'en parlez pas, en voici quelques traits: Armoslède dit à Marceline.

“Chaque

"Chaque instant semble exalter mes  
 "passions, moins je leur résiste & plus  
 "elles m'agitent et me dévorent, je désire  
 "avec fureur & je ne jouis plus avec  
 "transport. — Quoi déjà, quoi si jeune ?  
 "— Mon cœur a vieilli & mes sens  
 "s'éteignent. J'ai déjà perdu la plus  
 "douce de toutes les illusions, l'amour  
 "n'est plus pour moi qu'une chimère.

A la fin de l'entretien on lui dit :

"Quelle tête vous avez ! — Elle est bru-  
 "lante, c'est un volcan, mais mon ame  
 "est desséchée, la haine & la misantropie  
 "la flétrissent & me consomment ! . . . .  
 "de tristes réflexions viennent souvent  
 "m'assaillir ! Que devient on Marceline  
 "quand on a perdu la jeunesse & la beauté ?

L'exécrable Marceline répond :

"L'Amour n'est plus à mon âge qu'un  
 "souvenir amer, & qu'une fureur im-  
 "puissante, le plaisir est usé, la seule  
 "habitude conserve encore un besoin  
 "sans désir & qui s'irrite sans espoir —  
 "Quelle affreuse peinture ! eh ! mais la  
 "vertu

"vertu' vaudroit mieux! — Oui, j'ai  
 "pensé souvent qu'après s'être livrée à  
 "ses passions, si l'on pouvoit recouvrer  
 "sa réputation et revenir à la vertu,  
 "l'on feroit un excellent marché.

Et ce discours d'Adalgise à l'infâme Armo-  
 flède dépouillée de tous ses charmes &  
 devenue hideuse? Adalgise transporté de  
 rage arrive, un poignard à la main, mais  
 en voyant l'horrible changement de sa  
 figure, il jette son poignard et lui dit:

"Vis pour épouvanter les pervers, vis  
 "pour épuiser le calice amer de l'infamie;  
 "pour envier les succès de la beauté,  
 "pour frémir à la vue de l'innocence &  
 "du bonheur. . . . . Puisses tu dans  
 "le sein de l'ignominie, rencontrer partout  
 "le tableau touchant de l'amour heureux,  
 "& de la vertu triomphante; oui, tel est  
 "le sort que la justice éternelle te réserve,  
 "Tu ne verras finir ton exécration exis-  
 "tance, qu'après avoir souffert tous les  
 "tourmens de la noire & dévorante envie,  
 "& de la haine implacable & déçue;  
 "qu'a-

"qu'après avoir épronyé tous les genres  
 "d'insultes & d'outrages, & du milieu  
 "de la fange, trainée enfin sur le bord  
 "du cercueil, tes yeux alors frappés  
 "d'une lumière éblouissante & terrible,  
 "mesureront avec effroi la profondeur  
 "de l'abyme creusé par les passions &  
 "l'impiété. Dans les convulsions d'une  
 "agonie privée d'espérance, tu verras  
 "toute l'horreur du vice sans pouvoir  
 "le haïr & tu connoïtras qu'il existe un  
 "dieu, sans pouvoir l'invoquer.,

Non seulement vous ne trouvez rien de  
 moral dans toutes ces inventions, mais  
 vous oez dire qu'un auteur est *immoral*  
 lorsqu'il a tracé un caractère aussi *immoral*  
 que celui d'*Armofède*. Journalistes calom-  
 niateurs, direz vous que Richardson fut  
*immoral* parcequ'il peignit l'*immoral Love-*  
*lace*, & il osa le rendre sensible, il lui laissa  
 ce qui fait tout pardonner une ame & de  
 la passion. Il le dut, je l'ai prouvé; dans  
 son plan, de grandes moralités & des  
 beautés sublimes résultoient de cette idée,  
 peu

peu naturelle par elle même, car un cœur corrompu fait il aimer? mais il falloit donner à la vertu cette puissance magique de créer la sensibilité dans une ame perverse, il falloit que Lovelace adorât Clarisse, cependant ce trait de génie est il véritablement moral sous tous les rapports? non, & en cela seul le caractère d'Armoslède est supérieur à celui de Lovelace, un seul fait le prouve; combien d'hommes de la société ont eu la prétention de ressembler au persécuteur de Clarisse, à ce persécuteur barbare qui lui ravit l'honneur & lui couta la vie! combien de jeunes gens avec de l'esprit & de l'éducation ont reçu avec orgueil le surnom de *Lovelaces*? & quelle est la courtisane qui s'enorgueilliroit du surnom d'*Armoslède*?

Mais je reviens à mes questions. Pourquoi uniquement occupés de l'infame Armoslède (en cachant tout ce qu'il en falloit détailler) n'avez vous pas dit qu'elle n'a quelques succès passagers qu'en se déguisant, qu'en prenant l'apparence de la pudeur & de

de la modestie? cette idée n'est pas *licentieuse*. Pourquoi n'avez vous fait mention que de ce personnage, quoi! toutes les autres femmes de cet ouvrage n'ont rien qui puisse vous intéresser ou vous plaire? pourquoi n'avez vous pas dit un seul mot de la bonne & simple Zoé, de la malheureuse Azoline, de la fière Ordalie, de l'humble Délie, de la modeste Abassia, de la sincère & sensible Berthe, de la courageuse & naïve Axiane & de la vertueuse Beatrix? ces personnages du moins ne sont pas vicieux, on pouvoit en citer quelques traits, intéressans, ou pouvoit dire qu' Armosléde ne paroît jamais que pour les faire valoir. Pourquoi en déclamant si violemment contre les évanouïsemens d' Armosléde, n'avez vous pas parlé de quelques scènes assez jolies dont la pudeur la plus délicate fait tout le prix? quoi! pas un mot sur l'embarras qu' éprouve Abassia en dévoilant aux yeux d'un époux adoré le plus beau visage du monde, pas un

un mot sur la première faveur qu'elle lui accorde, cette faveur si difficile à obtenir, qu'il sollicite & reçoit avec tant de transports & qui n'est qu'un *premier regard!* Croyez vous qu'il soit *immoral* d'opposer à ce tableau touchant & délicat les artifices, effrontés d'une femme sans mœurs? Pourquoi enfin ne vous est il jamais échappé de convenir qu'il y eut dans cet ouvrage quelques résultats moraux, quand vous auriez du dire qu'il n'y a pas une situation pas une seule scène qui n'en ait un très marqué. Il est vrai que vous parlez d'une de mes héroïnes. Vous dites que *Célanire est aimante*, je le crois comme vous, mais vous ajoutez qu'elle est vindicative & vous me permettez de le nier. Vous prétendez qu'après sa mort elle ne revient obséder Olivier que pour se venger, c'est précisément le contraire, elle dit dans sa première apparition. *La Justice éternelle me condamne &c.* Ainsi c'est son propre châtiment qu'elle

qu'elle subit & non une vengeance qu'elle exerce. Vous voyez comme vos citations sont exactes, vos éloges mêmes n'ont pas plus d'exactitude. Vous dites que *j'ai peint divinement la vertu, l'amour & l'amitié*. Avez vous bien senti la force & compris la signification des expressions que vous employez? Je ne le crois pas, car j'imagine par votre style que vous n'avez guères réfléchi sur la véritable propriété des mots. Je vais donc vous expliquer le sens de ce que vous avez dit. Il y a une extrême différence entre *bien parler de la vertu* ou *bien peindre la vertu*: on peut semer de belles sentences sur la vertu dans un livre pernicious, mais si dans un ouvrage d'imagination où tout est en action on a *peint divinement la vertu*, on a fait l'ouvrage le plus moral, car toute la morale se réduit à ceci: *aimer la vertu, haïr & m'épriser le vice*, donc si Célânire & Béatrix sont aimables, si Armoslède est odieuse mon but

est

T

est

est rempli. Venons à ma manière de peindre l'amour, vous la trouvez *divine*, ainsi nous ne devrions pas avoir de querelles là dessus, mais voyez comme un auteur est difficile à contenter je vous ferai sur cet article les reproches les plus graves. Nous sommes convenus qu'un Journaliste doit donner une idée précise de la chose qu'il approuve ou qu'il condamne, la donnez vous dans le cas dont il est ici question? non seulement vous ne la donnez pas, mais vous ouvrez un champ très vaste à toutes les suppositions fausses & même injurieuses à l'auteur que le lecteur peut faire suivant son caractère, ses principes & son goût. Un jeune homme ne pensera-t-il pas que j'ai peint de l'amour ce qu'il en falloit voiler? n'imaginera-t-on pas que je me suis permis des détails semblables à ceux qui se trouvent dans cinq ou six lettres de l'héloïse? & particulièrement dans cette lettre fameuse *puissances du ciel* &c. Combien la plume d'une

d'une femme seroit souillée si elle eut tracé de telles peintures! bien loin de peindre ainsi l'amour, j'ai représenté une femme tellement environnée de tous les charmes de l'innocence & de la pureté, tellement défendue par l'ascendant suprême de la vertu, que malgré son imprudence, sa candeur & son amour elle trouve sa sauvegarde dans l'adoration même quelle iuspire, & son amant lui dit:

“Près de toi je suis calme, parce que je  
 “suis heureux; près de toi mon ame se  
 “pénètre de tous les mouvemens de la  
 “tienne. J'adore l'innocence parce-  
 “qu'elle t'environne & t'embellit, &  
 “seul avec toi dans la tranquillité pro-  
 “fonde de la nuit, le délire de l'amour  
 “n'est pour moi que l'enthousiasme de  
 “la vertu.

Et j'ai donné à cet amant un caractère impétueux, une imagination ardente, une ame passionnée, & il n'entreprend rien. Sa

pensée même est réprimée par un regard ;  
 il se sacrifie sans cesse, & sans effort, il  
 s'oublie à tel point, que mille fois trem-  
 blant pour le bonheur d'un objet idolâtré,  
 la félicité suprême, celle d'être aimé, de-  
 vient son plus insupportable tourment, &  
 ne lui cause que d'affreux remords ; mille  
 fois il forme le souhait d'être moins aimé.  
 Et des sentimens si exaltés, si neufs paroîs-  
 sent naturels ? avez vous osé dire qu'ils  
 fussent exagérés ? Si les ames des plus  
 sèches n'y trouvent rien de forcé ils sont  
 donc vrais ; ils existent donc ? mais qui les  
 avoit peints ? . . . En même tems il  
 falloit que ces deux êtres généreux s'éga-  
 rassent, parceque j'ai voulu prouver qu'une  
 passion condamnée par le devoir, finit par  
 égarer les ames les plus vertueuses quand  
 on ne la réprime pas dès sa naissance. Dans  
 tous les romans honnêtes & moraux que je  
 connois on établit deux principes faux &  
 dangereux. Le premier, qu'on ne peut  
 vaincre

vaincre une passion naissante, le second, qu'on peut y livrer son cœur & s'en occuper uniquement sans y céder \*) dans mon roman j'établis précisément le contraire. Il falloit donc dire que l'amour dans ce roman est toujours pur & généreux, & que tous ses développemens y sont de la plus parfaite moralité. Au lieu de cela vous me menacez de ne point donner ce livre à vos enfans; je vous avoue qu'en le faisant je n'ai pas beaucoup pensé à eux. Au reste je suis persuadée que Mesdemoiselles vos filles sont des citoyennes parfaitement bien élevées, mais je crois que si d'ailleurs elles sont belles & sensibles, il vaudroit mieux leur apprendre que le véritable amour est inspiré par l'innocence & qu'il la respecte, que de leur laisser croire qu'il consiste dans le projet de déshonorer son objet.

T 3

D'après

---

\*) La Princesse de Clèves & tant d'autres.

D'après ces réflexions écrites sans art & avec rapidité quelle opinion tout lecteur sensé aura t'il de votre esprit, de votre style, de votre droiture & de votre caractère? vous qui, tranquilles dans vos foyers, êtes assez lâches pour insulter grossièrement dans des extraits infidèles une femme persécutée, fugitive, que vous ne connoissez point & qui ne vous a jamais offensés? Vous qui louez aujourd'hui mes autres écrits afin d'en prendre le droit de déchirer le dernier! mais quelle logique! si vous trouvez une morale si pure & tant de sensibilité dans *Adèle & Théodore &c.* Ne deviez vous pas quelques égards à l'auteur de tant d'ouvrages que vous jugez vous mêmes estimables & utiles?

Je fais qu'il est difficile de conserver de la dignité en condescendant à vous répondre, mais la véritable dignité tient à l'élevation des sentimens; je suis sûre de conserver toujours celle là. Je ne défens  
de

de mes ouvrages que leur moralité, & je n'ai jamais répondu que lorsqu'on a tenté d'attaquer mes principes. Il est vrai que jadis, vivant dans le monde & devant en respecter les bienféances, ayant d'ailleurs d'importantes occupations, je devois éviter de me mettre en scène avec vous & vos associés, je ne leur répondois qu'avec une extrême brièveté & la mesure qui convenoit à ma situation. Maintenant je ne suis plus rien, je ne vivrai jamais dans la société, je n'aspire à rien, je n'ai plus d'entraves, tous les petits ménagemens de convenances n'existent plus pour moi, sans liens, sans ambition, sans patrie, je puis disposer de toutes mes journées & de tems en tems consacrer quelques heures à l'amusement utile de confondre la méchanceté & de démasquer la mauvaise foi. Je pourois presque dire à mes ennemis ce mot sublime de Roméo lorsqu'il veut le combattre: *Imprudens ne m'attaquez pas,*

*pas, j' ai tout perdu.* Il est vrai que je n'ai pas tout perdu. L'amitié me reste, mais la position où je suis me donne sur vous les seuls avantages que je n'eusse pas jadis, le loisir, & la liberté de tout dire. Enfin soyez d'ailleurs persuadés que vous m'inspirez aussi peu de crainte que d'estime, vous imaginez bien que je ne redoute pas vos écrits, mais je n'ai pas plus d'effroi de vos intrigues. Je demande mon rappel dans ma patrie, agitez vous pour me nuire, produisez de nombreux libelles, tachez d'empêcher qu'on ne me rende la justice qui m'est due, si vous réussissez tant mieux, car s'il étoit vrai que vous & vos pareils eussiez quelque influence en France, quels fugitifs pourroient conserver encore le désir d'y retourner!

S

50A  $\frac{9}{e, 36}$

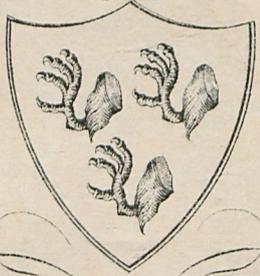
AB=50A  $\frac{9}{e, 36}$

7

CVo 2742



Zur  
 von der Schulenburgischen  
 Bibliothek



BEETZENDORF  
 gehörig.

N<sup>o</sup> 2243

PRÉCIS  
 DE LA CONDUITE  
 DE  
 MADAME DE GENLIS  
 DEPUIS LA RÉVOLUTION.

SUIVI D'UNE LETTRE  
 à Mr. DE CHARTRES  
 & de réflexions sur la critique.

On ne triomphe de la calomnie qu'en la dédaignant.  
*Lettres de Madame de Maintenon.*

Une noble fierté n'admet point de contrainte  
 et il est un grand cœur de se mouvoir

Inches 1 2 3 4 5 6 7 8  
 Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19

Farbkarte #13

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

B.I.G.

